



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Acerca de este libro

Esta es una copia digital de un libro que, durante generaciones, se ha conservado en las estanterías de una biblioteca, hasta que Google ha decidido escanearlo como parte de un proyecto que pretende que sea posible descubrir en línea libros de todo el mundo.

Ha sobrevivido tantos años como para que los derechos de autor hayan expirado y el libro pase a ser de dominio público. El que un libro sea de dominio público significa que nunca ha estado protegido por derechos de autor, o bien que el período legal de estos derechos ya ha expirado. Es posible que una misma obra sea de dominio público en unos países y, sin embargo, no lo sea en otros. Los libros de dominio público son nuestras puertas hacia el pasado, suponen un patrimonio histórico, cultural y de conocimientos que, a menudo, resulta difícil de descubrir.

Todas las anotaciones, marcas y otras señales en los márgenes que estén presentes en el volumen original aparecerán también en este archivo como testimonio del largo viaje que el libro ha recorrido desde el editor hasta la biblioteca y, finalmente, hasta usted.

Normas de uso

Google se enorgullece de poder colaborar con distintas bibliotecas para digitalizar los materiales de dominio público a fin de hacerlos accesibles a todo el mundo. Los libros de dominio público son patrimonio de todos, nosotros somos sus humildes guardianes. No obstante, se trata de un trabajo caro. Por este motivo, y para poder ofrecer este recurso, hemos tomado medidas para evitar que se produzca un abuso por parte de terceros con fines comerciales, y hemos incluido restricciones técnicas sobre las solicitudes automatizadas.

Asimismo, le pedimos que:

- + *Haga un uso exclusivamente no comercial de estos archivos* Hemos diseñado la Búsqueda de libros de Google para el uso de particulares; como tal, le pedimos que utilice estos archivos con fines personales, y no comerciales.
- + *No envíe solicitudes automatizadas* Por favor, no envíe solicitudes automatizadas de ningún tipo al sistema de Google. Si está llevando a cabo una investigación sobre traducción automática, reconocimiento óptico de caracteres u otros campos para los que resulte útil disfrutar de acceso a una gran cantidad de texto, por favor, envíenos un mensaje. Fomentamos el uso de materiales de dominio público con estos propósitos y seguro que podremos ayudarle.
- + *Conserve la atribución* La filigrana de Google que verá en todos los archivos es fundamental para informar a los usuarios sobre este proyecto y ayudarles a encontrar materiales adicionales en la Búsqueda de libros de Google. Por favor, no la elimine.
- + *Manténgase siempre dentro de la legalidad* Sea cual sea el uso que haga de estos materiales, recuerde que es responsable de asegurarse de que todo lo que hace es legal. No dé por sentado que, por el hecho de que una obra se considere de dominio público para los usuarios de los Estados Unidos, lo será también para los usuarios de otros países. La legislación sobre derechos de autor varía de un país a otro, y no podemos facilitar información sobre si está permitido un uso específico de algún libro. Por favor, no suponga que la aparición de un libro en nuestro programa significa que se puede utilizar de igual manera en todo el mundo. La responsabilidad ante la infracción de los derechos de autor puede ser muy grave.

Acerca de la Búsqueda de libros de Google

El objetivo de Google consiste en organizar información procedente de todo el mundo y hacerla accesible y útil de forma universal. El programa de Búsqueda de libros de Google ayuda a los lectores a descubrir los libros de todo el mundo a la vez que ayuda a autores y editores a llegar a nuevas audiencias. Podrá realizar búsquedas en el texto completo de este libro en la web, en la página <http://books.google.com>

C I M A
DEL MONTE PARNASO
ESPAÑOL

CON LAS TRES MVSAS
CASTELLANAS

Caliope, Vrania, y Euterpe

Fecundas en sus asumptos, por las

de *Jose Comar* varias poesias
DE *el Sr. Caliope*

DON IOSEPH DELITALA, Y CASTELVI

Caallero de la Orden de Calatrava, Cauallero de
su Magestad en el Reyno de Cerdeña, Pregonero ma-
yor de el, y Governador de los Cabos de Caller,
y Gallura.

ILLVSTRADAS

CON VNAS DIACRISIS, QVE PRE-
ceden por Don Iayme Salicio,

CONSAGRADAS

Al Rey N. Señor de las Españas
DON CARLOS SEGVNDO

CON LICENCIA.

En Caller, Por Onofrio Martin 1672.



CLM D

THE NATIONAL BANK

FOR THE STATE OF NEW YORK

IN SENATE

Handwritten signature

AND IN ASSEMBLY

APRIL 18 1880

CHAS. W. WALKER

COMPTROLLER

OF THE STATE

ALBANY

PRINTED

BY THE STATE PRINTING OFFICE



AL REY NUESTRO SEÑOR

DE LAS ESPAÑAS

DON CARLOS SEGUNDO

DON JOSEPH DELITALA, Y CASTELVI,

Señor.

OS Buenos y leales Criados,

L aun los menores pensamien-
tos deuen sacrificar à sus due-
ños. Los míos, aunque hijos de

una diversion estudio, no pueden
buscar jamas otro. Y así por genio na-
tural, y arrastrados de su cariño, se van
à los Reales pies de V. Mag. como na-

a 2 cidos

cidos, y criados en su Real seruicio, pues la mayor parte de ellos han abierto los ojos, cuidando de los cauallos de su Real Tanca en este Reyno de Cerdeña, para seguir en todo las pisadas de mis mayores; donde como otro Pastor de mejor Admêto, si bien no con aquella facundia, ni diuino espíritu, porque reconozco las soberanas distancias, los he hido criando, alimentando, y reduciendo à numeros acordes, en sus bosques, y dehesas, en medio de la asistencia de sus yeguas, y cria de sus potros.

Biē conozco (Señor) que la ofrenda no se mide à la Grandeza de tan alta Magestad, (si bien los dones de el ingenio, no desdenaron eleuados Solios).

pe.

v

pero si a la fineza de mi afecto, y rendimiento; ni ignoro que deuia disponer a sus ojos, y la gradas orejas materia mas conueniente, pero en los años de V. Magestad no puede esta ser desprecio, y en tanto que llegã los adultos en que a V. Magestad le enlaze Palas el yelmo, y Marte le entregue el bastõ para domar la ceruiz a los enemigos y rebeldes de Monarquia, de quien es glorioso vassallo el Sol, desde los primeros esboços de su luz, hasta los languidos bostezos de sus sombras, no parecieran mal estas voces numerosas de las Musas, que en eccos bien templados acuerden a V. Magestad algunas generosas proèzas de su Gran Padre, y Abuelos, hasta tan-

to que mas bien cortada la pluma, em-
peña y cree su buelo a otros asumptos
de mas feria, y empinada esfera. Dios
guarde la Catholica Real, y Sacra per-
sona de V. Magestad como ha inene-
ster su dilatada Monarquia, y sus cria-
dos.



DON GERONIMO MARTIAS DELITALA
Hijo del Auctor, à las tres Musas que hoy saca à luz su Padre
para unir las con las seis de Don Francisco
de Quintero.

S O N E T O.

S Vene otra vez en Plectro, sus agrados
La voz que à tanta fama ha renacido
Cante, que solo porque se ha excedido
Es tu Lyra quien solo le ha imitado.

No es de mi obligacion afecto ofado,
Aunque tuyo el mayor aplauso ha sido,
Que en el que tu Deidad ha merecido
Huye estas atenciones el cuidado.

Blason del tiempo, de Caliope gloria,
Es todo, y quanto Euterpe te asegura
De la inmortalidad graue desuelo:

Vencida, fino muda à tu memoria
Tiene la embidia Vrania, que en luz pura
Doctos prodigios te dictò del Cielo.



DON

SONETO

Segunda erise en el Parnaso cumbre
 Segundo Choro de las tres Hermanas,
 Y en voces celestiales, soberanas,
 Deleitan la gustosa pesadumbre,

Asistidas de Apolo, y de su lumbre
 Alternan melodias no profanas,
 Y con las lyras, y harmonia vfanas
 Siguen de las Hermanas la costumbre.

Cantan las seis cada vna en Plectro de oro
 Seis Esferas moviendo a su concerto,
 Que el Richmo siguen musico, y casto.

Responde la otra punta en blando accento.
 Vno y otro se alterna dulce el choro,
 Pero las tres han enfrenado el viento.



Parrulso Gaudent Pheum n. e. mque Sorores





ix

DON IAYME SALICIO AL QVE LEYERE
Suplicandole que lea.

M. Tul. Orat. pro P. Quintio.

Aceruū est ab aliquo circumueniri, acerbi⁹ appropinquo.



A Corrian las prensas de estas tres Musas, abiertos los iconismos, y de el humo negro de la tinta salian esplendidas, y lucidas *Caliope, Vrania, y Euterpe*; quando llegò à mis manos vn libro con el

nombre mismo, y con la inscripcion de Don Francisco de Queuedo, impresso en Madrid el Año de setenta; tomèle con admiraciõ en ellas, y casi incredulo, de que pudiesse ser despues de tantos años como.à que se prometì, y aplicando los ojos cõ ansia y curiosidad para satisfazerme de mi duda, reconocì con atencion el Epigraphe y titulo, y vi ser cierto mirado con espacio, lo que juzgaua ilusion de la vista, por su celeridad, ò phantasia.

Detueme algo en el Titulo, y confieso ingenuamente me causò desmayo auerle leido, porque imaginaua yo tendria la correspondencia esta segunda parte que la primera, juz-
b gando,

gando , que huuiese tomado la pluma para su composicion y adorno, Don Joseph Antonio por hauerlo assi ofrecido en el fin de el Tomo primero; y es sin duda, que à haver sucedido esto assi se retirarian estas Poesias, y Musas, mal logrando el trabajo de su Autor , y se buscaria otro rumbo para la celebridad suya, y la memoria : porque si aquella docta pluma huiera descoxido su buelo à empeño semejante, no le quedara nada que hazer en esta linea y assunto a Don Joseph Delitala : si bien sus Metros tendrian siempre la estimacion que por si se merece; pero le auia arrebatado la mejor y mas illustre porcion, que era el nōbre y titulo del libro , y frustradosc todos los desuelos , que para la ilustraciō de estas tres Musas se auian preuenido en laboriosa y estu-
diosa tharea. Tanta es la veneracion, que tan justamēte han adquirido sus cruditos razgos, y con tanta synderesis y agudcza auia premeditado aquel Varon docto la composicion de esta obra para seguir las lineas , y passos de la primera.

Pero cobrado de el susto el ingenio , viēdo que salian a luz publica las obras, ò tres Musas sin el escudo de tã sagrado y valiente Antagonista, y sin que este parto tuuiese por Lucina el fuyo , se quietò el animo , prosiguieron los
mol.

moldes, y ya con menos ansia comencè a ojea-
 los folios y discurrir por el campo de sus ver-
 sos, notando los asumptos, la colocacion en
 las Musas, y la distribucion de ellos en ellas.
 O santo Dios! seame licito exclamar aqui cõ
 aquellas sentidas palabras de el grã Tullio en
 la Oracion por Aulo Cluencio. *Habito: quod
 hoc portentum, ò dij immortales! Quod tãtum monstrũ
 in illis locis! Quod tam infestum scelus, & immane!
 Aus unde natum esse dicamus.*

Protesto con la ingenuidad de Christiano,
 y por la fee de hombre de bien, que no es mi
 intento sugillar agenas famas, ni cobrarla tã-
 poco con la verguença, y rubor de otros, co-
 mo dezia Martial: *Es mihi de nullo fama rubore
 placet.* Ni jamas culpè errores, ù desidias age-
 nas por vicio ù detraction maligna, que harto
 tendre que hazer en enmendar los mios, pe-
 ro hame causado notable estrañeza, y aun do-
 lor grande, el ver, que a vn hombre como Dõ
 Francisco, que ha sido la gloria del Helicon
 de nuestra España, y sus escritos que doctissi-
 mos, limadissimos, y llenos de abundante
 erudicion, han merecido tantos laureles, y en-
 comios, le traten assi, injurien sus doctas cen-
 ças, y viendole glorioso, luzido, y coronado
 de esplendores poéticos, siendo la admiraciõ
 de los Europeos, y la embidia de todos, le de-

*Marti-
 al. lib. 7.
 epist. II.
 Ad Fau-
 stinum.*

fentierren hoy su venerable cadauer , exponiẽ-
 dole al Sol , ceñido de facecias indignas, dicte-
 rios baxissimos, chanças torpissimas, y defao-
 gos improprios de vn tan alto y eleuado espiri-
 tu, y ya muerto. Y lo que mas es, mefclando cõ
 Poetas sagradas , y altissimas , y diuinas , cho-
 carreras insolentes, y gracejos viles, haziendo-
 le Parasito , saltimbanco , timelico, y bufon,
 hasta aplicarte entremeses, y otras cosas indig-
 nissimas. Y esto por quien ? por vno que se dize
 sobrino suyo, y heredero de su casa. Quien mas
 auia de venerar su memoria, adorar su sepul-
 cro, à cuya mirã inscriuì este Preludio con la
 sentencia de Ciceron, pues es dura cosa, que la
 sangre acuse y afrente la misma sangre , poniẽ-
 dole lunares en el rostro .

Esta es la causa que principalmente me ha
 mouido à la defensa deste gran Critico, y Poc-
 ta, considerando el estrecho parentesco, y afini-
 dad, que hay entre los estudiosos en opinion
 de Philostrato, *Est viris sapientibus erga sapientes cũ*
quibus versantur affinitas quadam. Y considerando
 assi mismo que se le haze vn agrauio muy no-
 torio, y sensible à Don Francisco, Que dixera el
 si se leuantasse de el Monumento, y viesse man-
 chado su nombre con tales stigmas , rebultos
 y confusos sus mas sagrados conceptos con las
 burlerias, chistes, y baxezas mas fozzes ; creo q̃

Philostr.
in vita
Apollin-
is libr.
4. ep. 5.

exclamara a gritos, y que animara la pluma a jambos, y inuectiuas crueles.

El otro motivo y causa de tomar la pluma, ha sido para defender tambien las tres Musas de Don Ioseph, y hazer combinacion y cotejo con las que se han dado a las prensas, por que seria estupidez y visioñeria imprimir vn libro sobre el mismo argumento, sin tener recomendacion, y nouedad, y mas quando se vomo rubricado cō tan plausible nombre. Bamos pues discurrendo desde el principio, y sus primeras lineas.

Precede *Euterpe* dibuxada en vna estampa, sentada en el campo, y con vn instrumento, ò *Gayta* que la ciñe, y en la izquierda mano con flautas y trompas, y a vn lado vnos pastores y pastora guardando ouejas, y tocando vna zampoña, y vnos satyros bailando, y saltando, Confieso que he visto en orden a las pinturas de las Musas, quanto se puede desear, y que tal ydea y tabla no la encontre jamas, ni se en que pueda fundarse semejante Icon, mas proprio para la Arcadia, que para *Euterpe*: y no para aqui el delirio de el que concibió este parto pues le calificò con dos *Chiasmos*, ò redondillas, que explicasen la lamina, haziendo a *Euterpe* presidente Musa de los Amores, casta y audita, y que hasta hoy no ha llegado a mi noticia, ni estu-

estudio, y lo mas sazonado de todo es dezir en el vltimo verso de la primera Copla: *Gayta golosin*. Epiteto que mouera la risa a la seueridad, y frente mas auftera. *Yo Gasas golosas* he visto, pero no *Gaytas golosas*; precindiendo de la baxeza de la voz *Gayta*. y de la especie del instrumēto que designa a *Euterpe*.

Passemos adelante, y veremos como aplica los assumptos a esta Musa, ò a ellos ella; El primer Soneto es a Belisario ciego, y en su miseria, el segundo a la breuedad de la vida, el tercero a vna muger despreciada, el quarto a la Muerte, vna cación a la locura de el Mundo, otra a vna Monarquia estragada por los vicios, Redondillas a vn hombre desengañado, luego vna grande Runfla de versos, y sonetos amorosos a varios assumptos; satiras, y Romances satiricos a la farna, y a los coches; y otra Satira en tercetos a vna Dama, y por vltimo concluye la Musa *Contres Entremeses*, que son la Chunga, y la Zūba, y la Risa, y Bulla de los Tablados.

Aurà auido en todos los siglos quib̄ aya hecho pepitoria, y Ginebrada semejante? Aura alguno judicioso y sobrio, que aya tratado las Musas, que a *Euterpe* la funcōre y llorosa, cuyo officio es la tragedia y los enderros, le aplique tal confusion de cosas a bulto? Que dixera Don Francisco si viera sus *Metros* con esta mezcla?

za?

za? Que sintiera ver su Augusta purpura entre-
 texida de Reales, y sagrados conceptos, con los
 mas toscos y viles sayales y centones, variaga-
 dos de la mas hastrosa roperia de viejo y bara-
 tillo?

Pasemos a la segunda Musa en su orden,
 que es *Caliope*, y dexo el clarin y tibias cō que
 la pinta propios de otro lienço, y otra imagen:
 miremos los afsūptos. El primero es vn juicio
 de los Cometas, cuyo lugar era en *Vrania*, si-
 gue luego vnas letrillas burlescas, y satiras, vna
 Sylua à la Soberuia, otra al Sueño, otra a la Co-
 dicia; pintura duplicada de Roma Antigua, y
 Moderna; otra dando remedios a los amātes,
 otra a los Reloxes de arena, Cāpanilla, y Sol;
 otra contra el inuentor de la Artilleria, y otra
 à los huesos de vn Rey hallados en vn sepul-
 cro; otras amorosas; vn Hymno a las estrellas,
 robandosele a *Vrania*; otra Sylua a vna Mon-
 taña; otra al Escarmiento; dos la 19. y 20. amo-
 rosas. La 22. describiendo vna Quinta, ò casa
 de campo. La 23. y 24. amorosas. Otra al pin-
 zel; Otra no seria con Strophes alabādo à Ma-
 ta Poeta; Otra à los cabellos de Aminta; Otra
 en detestacion de la gala de los diciplinantes;
 Otra alabando la calamidad; Vn Romance Sa-
 yagues hablando el Cid; y otra Silua a vn ar-
 royo.

Esto

Esto contiene *Caliope*; Digame aora para mi enseñamiento, el compilador, que mal genio lo inspirò para juntar tal Tabaola de cosas, y ensalada Italiana? Y que tiene esto que ver con esta Musa, cuyo Numen preside a la Epica Poesia?

Cierra por vltimo el Choro *Vrania*, comenzando con vna grande copia de sonetos sagrados, y diuinos en todo; imitados, y deduzidos de los Textos de la Escripura sagrada, sentècias de los Padres de la Iglesia, acciones de Christo, y christianas y deuotas preuenciones para la Eucharistra; soneto a San Lorenzo, a San Remundo. Amenaza contra los tyranos, a San Estuan, a Sã Pedro. Ouillejo a Judas Escharioth. Otro a Cain. Otro a la Soberuia. Otro a vn peccador, y prosigue con vn legajo, ò emboltorio de poesias, que llama morales. A las lagrimas de vn Penitente, Bautizandolos con nombre de Psalmos. Vn Romance en que Iob se lamenta. Otro a Don Aluaro de Luna. Otro a la Virgen en su Natiuidad. Vna Glosa de el Padre nuestro; vn Poema Heroico a Christo Resucitado, Cantar de cantares de Salomon: dos Epitaphios a vna Señora en su sepulchro. El Pesame a su marido. Vna Cancion funebre, vn Poema Heroico en octauas de las locuras de Orlando el furioso, y enamorado en estilo burlesco, y jo-
uial,

uia, y con voces y palabras indecentísimas, de jacara, y lupanars, almadrauas, y arrenal de Se-uilla, y aqui dà fin esta Musa, y esta obra toda.

Valgame Dios! No acabo de admirarme, ni de lastimarme de la fatalidad de Don Francisco de Quevedo! Que fuese tal su estrella, que auiedo reposado en honrosa paz, con vniuersal dolor y estimacion de todos los propios y estraños, y descansando sus huesos, libres ya de las injurias de el mundo, aya quien se los desentierre, se los roa, y malquiste! y que este sea el mas allegado! Cosa es digna de toda ponderacion y lastima. No ignoro que su fama y gloria, ni puede crecer con las mayores alabanças, ni menguar con los mayores vituperios, mas con todo es muy digno de sentimiento este lance.

Vea aora cō ojos sin pasiō, el menos afecto a Don Francisco esta composicion. que su Sobrino ha hecho, y esta colocacion de Musas y asumptos (si asì se puede llamar tan confuso desorden) y digame, que connexion tiene con *Euterpe* lo amoroso, las fatiras, y romances burlescos? Las palabras lasciuas, y de petulancia? Y los entremeses, que solo se representā para hazer gracia y risa al auditorio, siendo la mas insolente y estragada Poesia de las Tablas? Que tiene que ver con *Caliope*, Musa de la Epopeya los versos varios, y fatiras q̄le aplica sin discrecion,

cion ni distincion, ni propiedad, quitandole a *Vrania* el juicio de los Cometas, y el Hymno de las estrellas? Porque lado le tocan tantos sonetos sagrados, y lágrimas penitentes en Psalmos, y otros? y luego como se encuadernã cõ estos metros los epitaphios y canciones funebres? y sobre todo el poema de Orlando.

No quiero discurrir mas en esta materia, remito la toda al discreto y entendido, para que haga juicio de ella, solo diré: no extraño el que Don Francisco escriuiese estas burlas, que tal vez es menester desenfadar el estilo, y afloxar la cuerda al arco tirante de alguna graue melancolia; y los donaires y picantes de aquel ingenio fueron singulares, y sin imitacion; pero no eran para sacar en publico; y más debaxo de la insignia de estas tres Musas agenas de sales, lepotas, y chanças. Que no sin cuidado Don Joseph Antonio dexò de proseguir la impressiõ; y encerrò en las sòmbras del oluido ligerezas jocosas de este Gran Poëta; que pudieran despues de muerto ser lunares a su grandeza, aunque hijas legitimas de su dicacidad y facundia; y solo, la desenfrenada cacohetes de imprimir de este Sobrino, pudo auer pensado locura semejante; auiendo confundido lo serio con lo burlesco, lo profano con lo sagrado, y los atributos de las Musas. Ay versos, q̃ aunque sean
muy

muy falados, y de mucha fazon merecen la carcel de los caxones mas retirados dōde sean pasto de la polilla, y el tiempo, que de vigiliass estudiosas y poeticas, y no despreciables; se yo que corren esta fortuna: *Quam multi tineas pas-* Marti-
cunt blatas que disersi. Porque Tercichore despues al.lib.6.
de los Falernos, y las rosas en las tinieblas de la epist. 60
noche, no sabe templarse al ceño, y seriedad, como dezia Marcial:

Quid dicat nescit saucia Therpsichore.

Y no es de marauillar, que cō su agudesa ingeniosa diuirtiese este varon las veras; lo que se estraña es el que se vniessen y encadenassen tā encontrados extremos, y con tanta monstruosidad, sin guardar la veneracion que se deuia a lo sacrosanto. *Quid autē fœdus, quid indignus, quā cōparare veneranda contēptis;* dezia Seneca. Y que sin saber el ministerio de cada Musa, así lo cōfundiesse, mezclasse y baraxasse todo: que mucho, si es tan peregrino de el Parnaso, y sus moradoras, que aun no les sabe los nombres? *Quid tibi cum Cyrrha, quid cum permessidos undas?*

Pareceme que ya el docto, con lo que se ha dicho en estas breues lineas, haziendo Anothomia de las tres Musas, que han salido primero, no para ofender a nadie, antes para defender al Autor de las poesias lauandole las manchas, q̄ vna tropelia mal feruada derramò sobre el

lib.3.ep.
52.

Marti.
al.lib.7.
ep.11.

finísimo ropaje de sus numeros, aura conocido, si con justa razon se ha tomado la pluma, y si se ha procedido en la particion, y distribuciõ de los versos en las tres Musas de Don Ioseph, con la equidad, justicia, y conocimiento de sus ocupaciones y officios; vnas y otras estàn en el ancho Theatro del mundo; no se haze cotejo de los versos de estas, con los de Don Frãisco, que se veneran profundamente: si empero con la colocacion de ellos, y adaptaciõ a las Musas, paraque se vea, quien ha ideado con mas precision, asì sus iconismos, como sus profesiones y clases, y quien las ha tratado a estas Deidades con la veneracion deuida, sin salir de la esphera que a cada vna toca, atribuyendoles sus inspiraciones; censores eruditos ay; patentes estàn las Obras. Yo desde luego me rindo al dictamen y voto de el que mejor sintiere; que por lo menos no se me podrà quitar la gloria de la competenciar, concluyo con aquel Disticode V. Marcial. ò Lector mio, apelando a tu justicia:

*Perque tuas aures magni mihi numinis instar,
Lector in humana liber ab inuidia.*

APRO.

DE ORDEN DE LOS SUPERIORES.

DA SU SENTIR

EL DOCT. DON IORGE
CARCASSONA CANONIGO DE
la Santa Primacial Iglesia
de Caller,

DEL LIBRO DE LAS TRES VLTIMAS
Musas Castellanas, y Segunda Cima del Parnaso,
que auiedo escrito la primera con las seis Musas an-
tecedentes Don Erancisco de Queuedo, y Villegas, Ca-
uallero de la Orden de Santiago, pruenido de la muerte
se no pudo perfeccionar, y agora en esta Segunda Cima
dà la ultima mano Dõ Ioseph Delitala, y Castelmi natu-
ral de la Ciudad de Caller, Corce y Cabeça del Reyno
de Cerdeña, Cauallero de la Orden de Calatrana, Ca-
ualleriço de su Magestad en este Reyno, Pregonero Ma-
yor de el, y Governador y Reformador de los Cabos
de Caller, y Gallura.

HE Leydo el Libro de las *Tres Vltimas Mu-*
sas Castellanas, que ha compuesto Don
Ioseph Delitala y Castelmi, y para aprouarle no
no auia menester leerle, porque por el conoci-
miento que tengo del Autor, y tracto familiar
de su persona, no podia dudar que toda la Obra
seria muy conforme a nuestra Santa Fè Catho-
lica.

lica, sin tropiezo ni alguno en materias de Religion, ni disonancia en las buenas costumbres, tan conforme a la doctrina que ha heredado de sus illustres Ascendientes, y que ha cultivado en su persona con su piedad y virtud, y auiendo leido esta Obra, me he confirmado de que no yua errado mi juyzio, y assi lo fiecto y juzgo. Pareceme, despues de auer visto este Libro, que deuo corregir una sentēcia de Horacio, el qual hablādo de los Poetas dixo que: *Aut prodesse volunt, aut delectare Poeta*, mudando el disjuntiuo, *aut*, con el *et*, conjuntiuo, formando el sentido de que, *et prodesse vult, et delectare Poeta*. No ignoro, que de muchas Republicas sabias, y seueras, en particular de los Platonicos, y Stoicos han sido desterrados los Poetas, como perjudiciales a la virtud y buenas costumbres, y fomentadores de las perturbaciones de el animo y de sus pasiones, pero esto fue porque juzgaron, que la Poesia tenia por fin, solo el deleite, y no el prouecho y la vtilidad, y assi declaran a Platon, Dion, Crisostomo, y Maximo Tirio, pero juzgā que el fin principal de la Poesia es la vtilidad con que pretenden insinuar en los animos las virtudes, y desarraigar los vicios, y assi discretamente definiò Maximo Tirio a la Poesia: *Poesica est Philosophia vetustior*; y a la Philosophia: *Est Poetica recentior*; y por esto no me marauillo, que

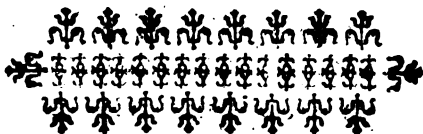
la sabia Republica de los Espartanos echasse fuera de su Ciudad a los Poetas, y a los cozineros, en particular a Miteyo, santissimo en su ministerio, porque creyeron que los Poetas era los Cozineros de las pasiones y afectos del animo, como los Cozineros de el deleite, y gula de los cuerpos; pero erraron en la humilde comparaci6n, porque el Poeta mira por fin principal el ver, valiendose solo del deleite para goloscar nuestros animos a leer su Metrica Philosophia, que por esto los Antiguos llamaron a Platon, el Homero de los Philosofos, porque desde que en su nacimiento las abejas formaron dulces panales en su boca pudieron adiuinar, que su alta Philosophia se insinuaria mas en los animos con la dulzura de sus escritos. Esto he dicho para que los que leyeren el Libro de Don Joseph Delitala echen juyzio de si entre tantas y tan varias composiciones, que con tanta dulzura ha escrito, tiene por si el persuadir virtudes, el alentar los coraçones a empresas heroicas, a descubrir escarmientos, y finalmente a componer los animos con la raz6n. Yo aseguro que si viuiera Don Joseph en los primeros siglos de la antigüedad, no lograra la comedia vieja su pluma, porque aquella, segun Aristoteles en su Poetica se componia de versos jambos, y de Phallicos, teniendo por fin, lo satyrico, y lo ridiculo,

culo, en los jambos lo satyrico, y en los phallicos lo ridiculo, pero esto ridiculo con tantas impurezas, y deshonestidades, que ofendieron los oidos de los Principes, y de las Matronas recatadas, y por esto tuvo presto fin esta comedia vieja; Que agéno es esto del decoro, candor, y pureza de los versos de Don Ioseph? en todos ellos mucha magestad, mucha seriedad, y gravedad muy conforme a su naturaleza y estylo; En las composiciones amorosas, que son las mas peligrosas, y deslénables para ofender el decoro y las costumbres, no ha menester vsar Don Ioseph de la diligencia de Socrates referida de Platon, que era ponerse vn velo en la cara, quando auia de hablar de amor, porque en todos ellos se admira en lo goloso de los argumétos, y en lo tierno de las sentencias, lo cortésano y pulido con lo decente y buena costumbre; finalmente mirada del principio, al fin esta Obra hallara en loia el sabio. Nonamente executadas todas las partes de cántidad, y calidad que pide Aristoteles para vna perfecta composició poetica, y aunque el Gran Philosopho parece que habla solo de la Tragedia, pero los mas de los Expositores declaran, que deue entenderse, no solo en las composiciones Dramaticas, sino también en las Epicas, y en todo genero de Epopéya. Si miramos las partes de cantidad, que di-

zen respecto a la extrínseca composicion y artificio, vease la propiedad de la colocaciõ en en todas tres Musas, designando solo a cada vna los ministerios que les diò la antigüedad fabulosa, y en las partes de calidad, vease si se hallan en esta Obra las quatro que pide Aristoteles, a saber es: la fabula, la costumbre, la sentēcia, y la elocucion; en quãto a la fabula, que mira a la escriptura de las cosas, que argumētos no tiene esta Obra tan escogidos, tan eleuados, tan extraordinarios, tan primorosos, tan altos, tan heroicos, y sobre todo tan sagrados; solo el Poema de San Geronymo puede honrar, no solo vn talento sino muchas naciones, y muchos siglos; la costumbre ya se ha hablado algo en ella y no solo mira a la parte de la Ethica, sino a la proporcion y verisimilitud de la Poesia, se reconocera en estas composiciomes con quanta vigilancia la ha obseruado Don Ioseph en todos los versos de arte mayor, y menor; la Sentēcia q̄ es la q̄ oy llamamos Cõcepto, es en toda la obra tan serio, tan graue, tan fuera de sentidos aëreos, y hinchados, que parece que todos sus versos visten vna toga senatoria, y que no tienen por adorno los Calamistros; y Purpuras mugeriles; en particular en los sonetos, y otros versos que escriue en celebracion de grandes Herões sagrados y profanos, antiguos, y moder-

dermos; La vltima parte, que es la Elocucion, es tan grandiloqua, q̃ parece que desde su cuna está hecho Don Ioseph a beuer las dulces corrientes de Māçanares, no menos que las aguas de Helicon. Al fin para dezirlo en vna palabra: este libro es Obra de vn Cauallero Sardo, que con esto queda asegurado, que es vn libro en todo, y por todas sus partes entendido, porque segun dixo Nebio citado con Calepino, el Sispontino, y Sexto Pompeyo del Gran Don Frācisco Vico dignissimo Regente Prouincial que fue por este Reyno en el Sacro Supremo Consejo de Aragon, era antiguo adagio el dezir *Sardare* por significar el *Intelligere*, dādo a conocer, que era natural en los Sardos, no solo la verificacion extemporanea, sin la Poesia entendida y Philosophia Metrica; como cō tan colmados aciertos se reconoce en este libro de Don Ioseph Delitala, y assi para eternizar su fama, y la de su Patria se le deue dar la licencia que pide para fatigar las preñās, y darle a la luz del mūdo, este es mi parecer. Caller, y Setiembre a 10. de 1672.

El Doct. Don Iorge Carcaçona.



APRO-

APROBACION DE
DON IOSEPH DE ACORRA
 Y FIGO,
 CANONIGO DE LA SANTA IGLESIA
 Primacial de
 Caller.

POr comission del Señor Doct. Dō Serafin Etiquirro, Dean de la Santa Iglesia primacial Calaritana, Vicario General de su Arçobispado, y Cancellor de Competencias por su Mag. en el presente Reyno de Cerdeña, he visto vn libro, q̄ se intitula *Cima del Monte Parnaso Español*, su Auçtores Don Ioseph Delitala y Castellui, Cauallero de la Orden de Calatraua, Cauatleriço de su Mag. en el Reyno de Cerdeña, Pregonero mayor de el, y Gouernador de los Cabos de Caller, y Gallura; Y quien sino Dō Ioseph Delitala pudiera vencer tan dichosamente la cumbre *inaccessible del Parnaso*? pues ha llegado a remōtar el buelo de su raro ingenio, de calidad, que haziendo feliz mansion en essa gloriosa *Cima*, sirue de admiracion a los estudiosos, y de embidia sirue a la prenda vnica de su cariño Don Geronymo Mathias Delitala su hijo, pues siendo este peregrino Iouen tan hijo de las Musas, en la dulçura de sus Metros, y en la fluidez de sus Versos, viendo a su Padre tan

familiar del *Parnaso*, que fino le apura los raudales a Helicon, bue en lo terço de sus cristales, la pureza de los conceptos mas ingeniosos, y la agudeza toda, de tan sagrada estacion, respetosamente embidioso se abraça de honrado; pero en nada degenera de su Padre, tan Noble hijo: pues hollando las pueriles loçanias de tan holgaçana, como inaduertida edad, y guiado de impulso mas superior, muc ho ha, q̄ como feliz Mariposa, ha quemado las alas de su ingenio, en las crespas luzes de tan sagrado Numen. Viua el Hijo para gloria de su Padre, y el Padre viua para credito del Reyno. Sea esta Obra vn viuo despertador, que a los floridos ingenios desta Ciudad los haga recordar del letargo vil, en que miserablemente tiranizados los sentidos, han sido pecheros ruines del ozio torpe. Alientese la Juuentud Calatitana a vista de este libro, pues siendo en este Reyno su Autor vn Cauallero de tanta representacion, huyendo ociosidades, ha emprendido la noble tharea de tan primorosa fatiga, en que ha descubierto los aquilardados fondos de su luzido ingenio. Mucho ay que ponderar en este Libro, pero solo reparo en q̄ no es pequeña felicidad, parecer tan bien en el papel, como en la lēgua: pero que mucho, si lo asegura el mismo apellido del Auçtor *Delitala*? y es el mas ajustado

Ana-

Anagrama de lo que deleitan sus palabras, y escritos. Todo lo que se retardare en salir, a la luz de la Imprenta, el Queuedo de nuestros tiempos (titulo es mas adecuado de esta Obra) se les defrauda a los entēdidos el gusto de tan prouehosa leyenda, en que ay mucho que admirar, y que imitar, no ay mucho. Este es mi sentir. En Callar, a 20. de Setiembre de 1672.

*Don Joseph de Acorrá,
y Figo.*



APROB.

APROBACION DEL REVERENDISSIMO
Padre Joseph de Villa Mayor Provincial de la Compañia de Iesus en este Reyno de Cerdeña.

DE Orden del Señor Doctor Don Seraphin Esquirro Dean de la Santa Iglesia Primacial de Caller, y Vicario General de su Arçobispado, y Canciller Apostolico y Real por su Magestad en el presente Reyno de Cerdeña, he visto este Libro, que con el titulo de *Cima del Parnaso Español* saca a la luz publica D^o Joseph Delitala y Castelui Cauallero de la Orden de Calatraua, Cauallerizo de su Magestad en este Reyno, Pregonero mayor de el, y Gouvernador de los Cabos de Caller y Gallura, y me ha parecido, assi por la amena variedad de sus flores, como por la eminencia con que descuella su cumbre tã semejante à la que formò primero mas para la admiracion, que para la imitaciõ aquel Apolo Español Don Frãcisco de Queuedo, que sinõ es segũdo parto de aquella idea puede por parecido mantener el credito de serlo, tanto puede symbolizar los ingenios el arte tãto sublimarlos el estudio. Bien que auiedo Don Francisco como Primogenito de Apolo heredadole el caudal del Numen poetico, le quedò a Don Joseph como Segundo Genito el adquirir con el ingenio la gloria de su emulacion

cion en proseguir la perfecta construccion del Parnaso, pues nunca se vieron mas bien athareadas estas Músas en los officios de sus altas influencias, pues aqui *Caliope* se ocupa en eternizar por Heroicas las azañas, *Vrania* en celebrar impresiones afectuosas, aun en los pechos mas exemptos, *Euterpe* con tristes armonías templá el sentimiento de cenizas generosas, y cada qual con tanta variedad de consonancias vistió de belleza y brio los discursos a que la llaman los asumptos, conseruando en todos claro, y puro el idioma, suaué, aunque sublime el modo, y el estilo, que quando todo esto no le fuera familiar al genio del Auctor, era este precioso adorno deuido a la nobleza de sus pensamientos tan bien nacidos como ajustados a los argumentos que emprende, y como la prueua de todo está tan a mano, como el libro escusò ponderaciones, quando el Lector aduertido las hara con mas ventajas, pues me las ha de llevar en lo desapasionado al Auctor, y se las he de ceder en lo entendido y verificado destas materias, y no teniendo el Libro (como no tiene) alguna que se oponga a nuestra Religion Sagrada, ni termino que dissuene a la pureza de sus santas Leyes, merece la licencia de imprimirse, interressando en ello, no solo el credito del Auctor, sino el de este Reyno de Cerdeña, que si es Cerdeña la

Pa-

Patria y solar de las Musas tan antiguo, que como notaron sus grandes Historiadores, nacer, *Vicopa.* I. c. 10. y nacer entendido y poeta, era lo mismo, y por *num. 38* eslo el verbo *Sardare* significa lo mismo, que *Intelligere*, naciendo este Parnaso Castellano en *Vicoca.* Cerdeña, nace en su Patria; y así les es tan natural a estas Musas la frase, y Lēgua Castellana; *9, num.* falga pues a la luz publica este Libro para que *74.* se dé satisfacion al deseo de tātos, y a la expectaciō de todos. Este es mi parecer, en este nuestro Colegio de la Compañia de Iesvs de Caller, a 1. de Octubre de 1672.

Ioseph de Villamayor.



APRO-

**APROBACION DE EL REVERENDISS.
Padre Iuan Garcia Marin de la Compania de Iesus,
Predicador de su Magestad.**

POR Comission del Señor Don Serafin Esquirro, Dean de la Santa Iglesia de Culler, Vicario General de su Arçobispado y Canciller Apostolico y Real por su Magestad en este Reyno, he visto vn libro intitulado la *Cima del Parnaso*, y le he leydo con tanto gusto, que no puedo negarme a el agradecimiẽto de quien me anticipò esta dicha, por auer hallado en el quanto podia desear para vn diuertimiẽto deleitable, honesto, y aprouechado, que son las tres calidades, que en opinion de Aristoteles, ha de tener lo mejor, y son las que en esta Obra, que de justicia esta pidiẽdo los moldes, ha cifrado marauillosamente su Autor, a quien ninguno, aũque sea el mas riguroso Critico, podra negarle la clecciõ en los assumptos, la viueza en los conceptos, la du'cura en el estylo, la justicia con que a cada vna de las tres Mufas le aplica lo que le toca, y lo que no es menos la propiedad, con que para explicar sus bien traçadas ideas se sirue de las voces Castellanas, con tanto acierto, como si para quien nació en Cerdeña no fueran muy forasteras: pero ya vemos que todo el mũdo es patria para los grandes

desingenios, y que para los tan bien entendidos como Don Joseph Delitala ningū lenguaje es estraño; el de las Musas es en èl tan natural, que hablando solo en las tres, todas las nueue parece que hablā por èl: Quien le dixera a aquella Aguila Imperial de Dō Francisco de Queuedo, Primogenito de las Musas, y Mayorazgo de Apolo, que con tanta felicidad venció las dos cumbres ael Parnaso, que auia de auer en el suelo de Cerdeña quien quitandole las alas a el Pegaso, y apurando los cristales a Hippocrene, con respetosa osadia, pudiesse, sino igualar, cōpetir gloriosamente su buelo? sin duda lo dixerā quien escriue, no con poca erudicion, que en Cerdeña tuuo su nacimiento el Pegaso; y sin duda lo dirā quien con atencion, y sin embidia ceuare su entendimiento en la amena y florida variedad de tantos, tan dulces, tan sonoros, tan picantes, y tan bien limados versos, en que me alargara mucho, sino fuera tan seruidor de el Auétor, y fuera mi intento el hazerle vn Panegiuico, pero como solo se me pide, no censura, porque nada es censurable en este libro, sino parecer, digo que lo ingenioso sin obscuridad, lo culto sin aspereza, y lo aseado, sin afectaciō deste libro, es retrato de su Auétor quien no ha tenido la dicha de conocer el original, le conocerā por el libro, por quien pudo dezir Ciceron

Re-

Vico, to.

1. parte

2 fo. II

Recentissima quaque emmendatissima, pues es obra tan cabal, que no necessita de esponja, ni de lima, ni el diente venenoso de la embidia tendra en ella que morder. Tal es que creo ha de sacar mentiroso a nuestro Español Marcial, pues no le ha de ebaraçar a su Auctor el viuir, para que por ella le de la fama sus merecidos aplausos: *Esse quid hoc dicam, quod vivis fama negatur?* O viua muchos años, para que no sea solitario este parto de su ingenio, que nos dexa cõ deseo de otros muchos, y aunque por si solo pudiera eternizarle a la fama, fuera para todos los que profetsan las Musas de general descõsuelo, que no le siguiessen otros. Por lo dicho, y porq̃ no he hallado en el libro cosa que disuene a la Catholica Fè, ni desdiga de las loables costumbres, juzgo que sin hazernos a todos injusticia, no se le puede negar la licencia que pide para entregarle a la Estampa. En este Colegio de la Compañia de Iesvs de Caller 6. de Oçtobre de 1672.

Iuan Garzia Marin.

xxxvj
DON GERONYMO DELITALA,
 y Castelui,
CANONIGO DOCTORAL DE LA SAN-
ta Iglesia Primacial de Caller, Hermano del Author:
premiene los encomios, que justamente se deuen à Don
Joseph Delitala sin los sobornos y passion
de Hermano.



I Huuiera de ser la herman-
 dad tã poco dichosa, que no
 pudiera ofrecer vn hermano
 a otro (siẽdole deuido) el ju-
 sto tributo de Elogios, fuera
 el ser hermano infelicidad
 no pequeña, que nadie pue-
 de alabarfe, a si mismo tienẽ
 muchos por doctrina muy asentada, si bien
 no faltan otros, que lo pongan en paragon, y
 como los hermanos segun Aulo Gelio quiere
 son tan vna misma cosa, que entre ellos solo ay
 distincion aparente, *frater quasi ferè alter:* de ahĩ
 poruentura infieren, que no parecen bien los
 elogios de nadie, si los ha de proferir vn herma-
 no. Pero quan poco admitida sea esta doctrina
 lo prueua con mucha eficacia Plutarco en todo
 vn libro, en que solamente trata *quomodo quis se*
laudare possit. No son los elogios tan mal naci-
 dos como algunos quisieron, que solo ayan de
 tener

Aul. Ge
liolib.
 13.

Plutar-
cus.

tener a nuestros enemigos por padres, sin que puedan caber en boca de hermanos, pues Jacob, en aquella vltima hora, en que sin emboços de lisonja se dizē verdades claras, para manifestar, que en Iudas auia para verdaderos elogios crecidos meritos, dize lo mucho q̄ le han de aplaudir sus hermanos. *Iuda te laudabunt fratres tui, adorabunt te filij Patris tui;* y entre las crecidas felicidades de Aser quiere Moyses, que no aya de ser la menor, el ser tales sus obras, que ayan de mirarlas sus hermanos con mucho agrado. *Benedictus in filijs Aser sit placens fratribus suis.* En regular con rigurosa censura las obras de vn hermano aduirtiendo en ellas el menor desaliño para emendarle, quieren no pocos que consista la confiança hermanable (y por esso dixo Gregorio el Grande, que como los hermanos se aman de coraçon, se han de leer repetidamente sus obras por ver si en ellas ay algo que reparar. *Quoniam vis amoris intentionem multiplicat inquisitionis*) Pero en mi sentir, aunque esse tal cumpla con el officio de censor por entero, no da à la hermandad cabalmente todos los llenos; no es esso hermandad, sino parte della, algo de hermãdad ay en esso, pero por entero no; pues segun opiniõ de Rabano, mas que esso incluye en su definicion la hermandad si, ha de ser adequada. *Vera fraternitas est, que fratrem veneratur deuotum,*

Gen. 49
v. 8.

Deuter.
33. ver.
44.

Rabano
in Ma-
th.

tum, corripit dissolutum, sano applaudit. Aplausos ha de auer aun entre hermanos, quando ay mucha razon para ellos, y con menos que esso, no es la hermandad verdadera, *vera fraternitas sano applaudit.*

Y cierto, que aunque yo lo passe en silencio, remitiendo a los de fuera los aplausos de la obra de Don Ioseph, no puedo dexar de engrandecer el assumpto. Bien conocido es al mundo el feliz ingenio de aquel glorioso blason de la nacion Española, rayo de la eloquencia Poetica, adorno de su elegancia, voz de las Musas, y de su Choro, lyra celestial, de aquel digo, q̄ discursiò en todas materias con leuantado espiritu, con facundia, erudicion, y claridad hermosa. El mas dichoso entre los mejores Alumnos del Dios de Delo, a quien es corto elogio darle el nombre de decima Musa, pues formado nuevo Parnaso, pudo hazer choro distincto Don Francisco de Queuedo, pasmoso asombro de nuestro siglo, cuyas glorias apuran la mas valiente Arismetica, sin que puedan comprehenderse bastantemete, sino es con los mismos numeros, que el nos dexò escritos con propiedad, con gala, y con eloquencia. Este pues Corifeo de las gracias, y vniuersal Maestro de nuestros tiempos, diò traça como el Parnaso, en cuya *Cima* fixaron tan pocos, y con dificultad tanta los pies,
an-

anduuiése por las manos de todos (auiendo.
 le sacado al Theatro del Orbe ingeniosamente
 adornado cō muy dulce variedad de armonia
 poetica Don Ioseph Antonio Gonzales de Sa-
 laz) pero la atreuida Parca embidiosa, quiçà de
 que en hombre mortal pudiese caber tanta di-
 cha, como es auer llegado a la cumbre y alteza
 ingeniosa de la poetica ficcion, priuò de la vida
 a quien no se le hiziera mucha lisonja en dila-
 tarla muchos figlos; y esto a tiempo en que
 solamente quedauan enriquecidas cō sus poe-
 sias las seis Musas primeras; hallandose huerfa-
 nas de felicidad tan crecida , *Caliope* , *Euterpe* , y
Vrania, que quisieran dexar de ser por transfor-
 marse en Melpomene para lamentar su desgra-
 cia. Largos años estuuieron con mucho descō-
 fuelo estas Musas , sin que ninguno de tan feli-
 ces ingenios , como los que en nuestros tiēpos
 han florecido en España osase seguir obra, que
 con tan conocidas ventajas quitaua los aliētos
 de concluir la , aun a los alumnos de la mas fa-
 mosa poetica. Quedaua pues la Obra de Don
 Francisco como la imagen de Venus, que en su
 muerte dexò por acabar Apelles, de tan peregrino
 primor, que al atender la viuesa de los colo-
 colores, la proporciō de las sombras , y la igual-
 dad desigual con que tirò las lineas tan valiente
 pinzel, desistian de profeguir el empeño los
 pin-

Apud pintores más celebrados; *Oris enim pulchritudo di-*
Cic. off. Ze Pofsidonio, tomádolo de Publio Rutilio Ru-
 2. fo, *reliqui corporis imitandi spem aufererat.* Y esta fue
 la causa segun el mismo quiere, porq̄ no huuo
 en los Autores antiguos quien imaginasse se-
 guir los libros de Officijs, que dexò empeçados.

Apud Pagnesio, *propter eorum, quæ Pagnesius fecisset præstā-*
Cic. bi- *tiam, neminem esse profectum:* pasaronse muchos
 dem. años sin que se profiguieran libros tã eruditos,
 y huuieranlo quedado hasta agora, a no auer
 gozado el mundo la eloquencia de vn Tulio,
 que los llegò a concluir con el acierto que ve-
 mos. No fue la menor de las glorias de Cicerõ,
 el auer dado la vltima mano a la obra que tan
 felizmente empeçò el docto Pagnesio, ni me-
 recerã Don Ioseph poco aplauso en acabar las
 que dexò Don Frãcisco empeçadas cõ vniver-
 sales aclamaciones del Orbe, tomando por em-
 presa el profeguir las, para que Don Francisco
 viuama alla dela vida, y buelua por Don Io-
 seph a cobrar voz entre sus cenizas su fama.
 Lleuense otros la gloria de inuectores, merz-
 tante los aplausos de auer dado principio a
 obras grandes, que el ascender a la felicidad de
 conciuirlas con fin dichoso, es entre las azañas
 mayores, la mas plausible. No basta ò amigos
 les dezia lob a los suyos el auer empeçado acer-
 tadamente vna obra, ni auéis de merecer mis
 aplau-

pues, todo lo grande y perfecto, que imaginar
se puede queda en este numero bastantemente
explicado. Es el numero ternario quiere. A tal
la perfeccion de vn sacrificio.

Aratus. *Forma sacrificij perfecti prisen Christo.*

Y como se ofrecen a Dios.

Ya no ay que buscar mas para la perfeccion
de vn sacrificio, pues en auiciendo se ofrecido tres
cosas, llego a tener todas sus perfecciones el sa-
crificio. *Forma sacrificij perfecti*, que en este numero
queda bien declarada la perfeccion de la obra.

Como por justicia pues reservo para D^o Jo-
seph este numero ternario la dicha, para que co-
mo siendo numero de perfeccion, concluyese
con acierto notorio la obra que Don Francisco,
y Don Joseph Antonio dicen principio con
tanta gloria, y qual diestro pintor Don Joseph
va hermanando los colores en la tabla para que
conformes compongan perfecta la pintura so-
licitando, que la misma cara y perfeccion tenga
lo augmentado, que lo proseguido.

Numero de perfeccion es el ternario, y aun-
que no lo huiera sido hasta agora, pudiera con
mucha razon ganar blasones de tal del de el dia
en que la pluma de Don Joseph supo con muy
lindo ayre enjugarles a estas tres Musas las la-
grimas, q^{ue} hasta agora derramaron por no auer
entrado con sus hermanas en numero a mere-

cer los poeticos números, con que por Don Francisco quedavan aplaudidas gloriosamente las seis. Ya cesaron finalmente de Calio los solloços, pues si su empleo es el adornar con heroicas poesias los libros:

Carmina Caliope libris hereticis innotuit.

Ya puede descansar del trabajo en los muy pulidos versos heroicos, que en esta obra se le dedican, teniendo sin mucha fatiga, lo que hasta agora era fructo de sus sudores. Bien puede Euterpe mudar empleo, pues si sus ocupaciones fueron llorar.

Euterpe tragiis vox delectata chorais.

Agora se halla muy rica de poesias funestas, q̄ si por lo tragico de la materia mueven los coraçones a lagrima, con la pulida agudeza de vn terço estilo son delicioso objeto para el ingenio, con que viene a ser, que este regalo aunque ande embuelto entre lagrimas, le es a Euterpe motiuo de regosifto gustoso. Pero quando en nada de esto huiera Don Joseph empleado su pluma, escriuiendo de *Vrania*, es donde ella mas remonta su buelo, pues si esta Musa es la que trascendiendo lo sublunar, tiene todo su comercio en los cielos, atendiendo a examinarles el luzido esplendor a los Astros.

Vrania Cali motus scrutatur & Astra.

Preciso era que se leuantasse hasta el Cielo, plu-

DON IAYME SALICIO

A LOS CVLTORES Y AFICIONADOS
à las Musas, discurre sobre las tres, que oy falen
nuevamente en este Parnaso.

DIACRISIS.



Arco, que no sin misterio
pintan al Parnaso con dos
puntas, diuidida su altura
en dos braços, ò ramos que
hermoscan su excelsa, y flo-
rida cumbre; para dar a en-
tender, que en aquellos dos

espacios ò Cimas tenian sus estancias, y man-
siones las nueve Musas, como diuididas en dos
distintos choros, segun el vfo y forma de la
Musurgia, ò Musica, ò para alternar sus numero-
sas consonancias, ò para distinguir sus varias, è
ingeniosas operaciones; pues como lo son di-
ferentes en genios, instrumentos, trajes, asump-
ptos, y metros, assi tambien lo quisieron ser, ò
al menos parecerlo en las habitaciones y al-
bergues; à cuya causa hendido el sacro Monte,
y partida su gustosa pesadumbre, se miran diui-
didas y separadas.

Pensamiento es este mio, originado de ven-
dis-

discurso melancólico, fundado en los versos de Persio, allí:

Nec in Bicipiti somnia se Parnaso memini.

Y que me le califican las agudas advertencias y disposiciones de vñ ingenio grande, que auiedo juntado cuidadosamente los sudores estudiosos en esta linea de Don Francisco de Quevedo, varon nunca bastantemēte alabado, digno honor de las Españas, y Padre de todas las naciones, y la diferencia de poetas y metros para dar a la estampa, colocando a cada Musa las que son de su profesion y genio particular, repartiendolas en classes distintas, y diferentes, les distinguió su diligencia las ocupaciones con tanta felicidad, que hasta este siglo ninguno aura imaginado separacion semejante, auiedo corrido tantos, y florido en la Grecia, Italia, y España los mas illustres ingenios en la poesia, que han conocido las edades; cosa bien digna de reparo, y acierto como suyo, discutiendo con Don Brancisco en su vida, y con la profunda inteligencia, y meditacion de los espiritus, y genios de las Musas, y la continua lección de aquellas obras, formó vna nueva composicion y modo, distinguiendo con ingeniosidad las nueve Musas con sus atributos, plectros, funciones, y vestiduras, y colocando a cada vna por su orde los metros, y las poetas que le tocan, rubricó la

fren-

fiene de el libro con el glorioso nombre de Parnaso, cuidado y desuelo tan digne de su mucha erudicion, como dignamente aplaudido de los profesores de esta facultad, assi por la nouedad, como por todo.

Pero si bien este gran Critico inscribio las obras de Don Francisco con el celebre epigrama de *Parnaso y las nueve Musas*, y parecia que para quele quadrase el nombre legitimamente auia de contener todas las nueve Moradoras de sus cumbres, no ha descubierto mi cuidado mas que solas seis, ni ha hallado mi curiosidad mas, de donde infiero, que solo esta ocupada la vna punta, ò *Cima del Monte*, y que se reserua y queda la otra para las tres Musas, que oy salen y faltauan, no sin prouidencia singular para que huuiesse quien a la imitaciõ fuya procurase subir la otra, y colocar en ella las tres Hermanas, y estuuiesse cumplido el numero, poblado dichosamente el Parnaso, y separados los dos choros, alternandose, y repitiendose desde la vna a la otra cumbre dulcissimos, acordes, y suaues melodias en varios y distintos Rithmos, y metros.

Esta es sin duda la causa porque el compilador de estas obras poeticas, no dio a luz publica mas que las seis *Deidades Musicas*, si bien al principio no dexa de probarlo fuesse el no auer

cor-

corrido la erudita pluma Don Francisco á los asuntos de todas, como ocupado en las mas feúras, ó lo mas cierto, que los aya malbaratado el tiempo, y perdidose sus borradores, que xa que leemos repetida, con sentimiento en las advertencias; y disertaciones de Don Joseph Antonio, con que quando formò el libro, se pudo ponerlas todas, y dexò abierta la puerta á los cuidadosos ingenios para que subiesesen y entrasen por ella al templo y cumbre de la gloria.

Ni bastará dezir, como lo afirma en el fin de la obra, que por auer crecido esta tanto, le parecia conueniente diuidirla, y hazer tomo de las tres que faltauan, porque si tenia aparato para ellas, y yuan corriendo las prefas, como no profiguò en segundo volumen, auiendo discurrido desde entòces hasta agora veinte y quatro años, tiempo tan dilatado, que en sus espacios se pueden auer escrito los tomos que se dexa á la consideracion de los doctos, á que se añade, que si tuuo este pensamiento Don Joseph Antonio, estraño mucho el que colocase muchos asuntos de Don Francisco en las seis Musas, que compilò, siendo propiísimos, y de justicia de las tres, que oy ven publica luz. No los señalo, por no rozarme con la malignidad, ni es mi animo mezclarme en estas improbidades con-

inge-

ingenio en ageno libro como dezia Marcial, notaralo el que leyere con atencion las obras; solo he querido calificar mi proposicion, y discurso, con que siempre me persuado, ò el auer-se perdido los papeles, y aduersarios de Don Francisco, si es que escriuiò a los assumptos de estas tres Musas, que es muy creyble de su fecundidad, y calor poetico, ò lo mas seguro, que por alta disposicion de Apolo (hablando en estilo Ethnico.) se guardaron y reseruaron para esta edad, para este ingenio, y para que partido el sagrado Monte se formassẽ dos choros armonicos en sus dos separadas puntas, y quedasse la musica perfecta.

Valiendose pues de esta tan oportuna ocasion, y sintiendo se quedassen en el oluido las tres mas sonoras, acordes, y doctas voces de Aganippe, y deseando ver perfecto y consumado el numero de las Camenas, y que esten juntas, quãdo no en vn cuerpo, al menos en el *Parnaso* y su castalia, va subiendo y escalando la diuidida *Cima* con las tres Hermanas para colocarlas en su Solio y deuido assiento, Don Joseph Delitala y Castelui, Cauallero tan conocido por su Sangre, como por sus buenas letras, y prendas, cuyo genio dado a la dulçura de las Musas, es tan aplaudido, como venerado de los estudios en este Reino, y en España; faca pues

de las sombras del descuido, y liberal nos ofrece las tres Musas, *Caliope*, *Vrania*, y *Euterpe*, auiendo escrito con tanta felicidad, fecundidad, y gala, que puedo dezir sin hyperbole, ha llenado todos los numeros dichosamente; y no es grande ponderaciou esta, porque su dulçura, conceptos, y voces son tales, que merecen mas crecidas alabanças. Que mucho, si aun su mismo apellido *Delitata* es vn hermoso y justo Anagramma de la Musa *Talia*. No quiero parecer exagerador apasionado de sus versos, remito-me a sus vocales numeros, que ellos dirán la elegancia con que este discreto Cauallero escribe, y passo agora a mi Diacrisis.

Caliope pues es la Musa, que dà principio á su obra y poesias, q̃ como de mas heroico asũpto y graue deue guiar el choro, aun en concurso de todas las nueue: es la Autora de los versos heroicos, y presidente de los Epicos; y son su oficio los poemas, pintase con vna pluma de oro en la mano derecha, escriuiendo y encomendando à los libros, y posteridad los hechos gloriosos de varones grandes, de Ilustres Heroes, celebrados por los Poetas Epicos, assi lo sienten los Griegos, y Latinos, y lo dize el verso, que es lintel de su imagen, y aunque parece que se cõfunden estos ministerios, profesiones, y officios con los de *Clio*; pues ella tambien celebra

cla-

claros hechos, y varones insignes con elogios; con todo yo hallo singular diferencia, porque esta Musa solo canta:

Clio gesta canens, transactis, tempora reddit.

Y canta en su lyra historias passadas y hazañas de otro siglo; no escriue, solo reduce su exercicio à las voces canoras, en que en versos suaués celebra memorias, y alabanças de famosos Cãpeones, que merecieron en la antigüedad por sus hechos, ò coronas, ò estatuas, ò otros honores; ya en los juegos Olimpicos, Nemeos, Pithios, y Isthmios, ya en las luchas, ò batallas.

*Caliop*e empero escriue en los libros, que por esso se pinta con la pluma de oro en la mano, y vn libro delante, los versos heroicos, y epicos, que contienen celebraciõ de virtudes insignes, encomios de Principes valerosos, y clarissimos Heroes, como se ve bien claro en el hexámetro que corona su ìcon, de donde se conoce cõ perspicuidad, la grande diferencia que ay de la vna à la otra Musa, assi en el nombre, como en las profesiones, y es sin duda que *Caliop*e era la Musa principal que guiaua el choro, estando todas juntas, segun el diligẽte sentir de los Escritores; y aunque parezca atreuimiento he de dezir (debaxo siempre de la censura de los sciẽtificos de esta facultad) que *Clio* era la Musa q̃ cantaua, lo que dictaua, escriuia, y celebraua en

numeros, y componia *Caliope*, con q ue parece queda aquella de mas inferior Hierarchy, y esta superior en todo: sea dicho con buena paz de los doctos.

Con justa razon pues Don Joseph Delitala como à quien nada se le esconde de la antiguedad, ha hecho esta discreta particion de sus tres Musas, distribuyendo sus clases, y varias ocupaciones, y acomodado à cada vna los asuntos que le pertenecen, y con ellas se gozará o formado llenamente el Parnaso, y se verán ocupadas dignamente sus dos eleuadas y cultas cumbres, auiendo sido no poca felicidad, reseruarle Apolo la vna, para que con estas tres Deidades pueda su florido ingenio dezir, que ha dado la mano vltima al lienço de el soberbio Parnaso, logrando por la suya la perfeccion.

En orden à los versos no tengo que dezir, ni aduertir nada, porque el erudito conocerà à los primeros passos la suauidad de el estilo, dulçura de la phrase, la colocacion de las voces, y epitetos, la animosidad en lo graue y heroico, y la agudeza de los pensamientos con las frequentes imitaciones de poetas Griegos, y Latinos de que están salpicados con elegancia, firviendo algunas voces, que se dexã de cuidado de vnos hermosos lunares, q̃ dan mucha gracia al cuerpo de esta tabla poetica.

Si-

Si alguno nimiamente escrupuloso, ò poco versado en la literatura de poetas, y sus licencias y facultad, reparare, que se alaban y se celebran varones sacros, y diuinos, y Heroínas sagradas, pareciendole, que solo el assunto desta Musa se ciñe à los loores de los profanos tan solamente, se le responderà con la leccion de los poetas Heroicos, que ensalçan tantas deidades Genticas, Diuinas, y Sacrosantas para ellos, y adoradas por ellos, como son Iupiter, Apolo, Marte, Saturno, Venus, Minerua, Palas, los Semones, ò Semidioses; los vates, y adiuinos, como Hircias Calcante, Helena, Casandra, y otros de que ay frequentes exemplos en Pindaro, Virgilio, y Homero, vsurpados, ya por nuestros Poetas Españoles, y no olvidados de los Italianos; no dexando de dezir, que con mucha mas razón deue ser ocupacion poetica de las Musas estos Athletas, y Antagonistas de Christo, que no los Ethnicos, con que quedarà satisfecha su agudeza, ò su calumnia.

Solo lo referido me ha parecido digno de obseruacion; no se si aurà sido con dicha, para que sea plato agradable al paladar de los estudiosos; si bien viuimos en vn siglo tã mal cõtentado, que no sera facil conseguir esta fortuna. Mas ni hago empeño de lo que discurro cõ la pluma, ni con la voz, particularmente en materias,

rias que no son de toda seriedad y magnitud; ni jamas esto me diò cuidado, conociendo ser varios los dictámenes de los hombres, como lo son los rostros; ni desco alabança, ni gloria en este estadio, bastantemente quedará satisfecho y premiado mi desuelo, con auerle apuntado en estas lineas.



CALIOPE

M V S A L

CELEBRA ENCOMIOS
de inclitos Heroes, y esclarecidos
personajes, reduziendo su
Metrica harmonia, à
la perenne me-
moria de los
libros.

Pin-

Pindar. in Nemeis Ode. 7. Antistrophe Colon. 12. Latia Toga à Iuan Lonicero Donatus.

Porro si quisquam fortunata gesserit, mellitam is Musarum fluentis occasionem dedit.

Idem in Olymp. Ode. 2. Strophe. 3. Colon. 14.

Decet ergo, ut nos Theronem Encomijs, Carminibus, Lyrisquè veneremur.

Car-

Carmina CALLIOPE libris Heroica mandat

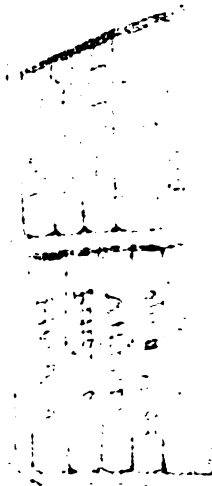


Candeni	Homeru
Ferrayca	Pindaru
L. Tasio	Virgilio
Cruilla	Lope de Vega
Arconida	Quintiliano

Villa mudi	Silueira	Vilega
Zarate	Aristo	Comera
Garfilano	Quenado	Herera
	J. demena	

*Delos libros al honor
doi en Doctas Gentilezas
de los Heroes las proezas,
Con los Triumphos del Valor.*

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF TORONTO



CALIOPE.

M V S A I.

CELEBRA ENCOMIOS DE INCLITOS
HEROES, Y ESCLARECIDOS PERSONAJES,
REDVZIENDO SV METRICA HARMONIA, A LA
perenne memoria de los libros.

A DON CARLOS, II. REY DE ESPAÑA.

SONETO I.

Empuña el Real baston CARLOS, Segundo,
Veate Francia con arnés tramçado,
Y sepa el Asia, que vincula el hado
A tu poder los terminos de el Mundo:
Entienda el sucesor de Pharamundo,
Que te ha de ver en la campaña armado,
Y tu Bridon de el polvo fatigado
Ha de beuer de el Nilo en lo profundo.
Por ti el Cielo milita en tus datines,
Vasallo el ayre sueue conducido
Llenando de victorias los confines:
Ruge, Leon de España esclarecido,
Desnuda alfanjes, peinate las crines
Al espejo del Ganges estendido,
A CAR.

AL MISMO.

II. **C**ARLOS Inuicto, CARLOS soberano:
 En cuyas venas Reales bien se exalta
 El esplendor de aquella sangre Balta,
 Que es honor al Imperio Castellano.
 CARLOS Imperial, CARLOS Germano,
 Austriaco clauel, en quien se esmalta
 La purpura Real Augusta, y alta,
 Y CARLOS, que seras CARLO Othomano
 Cree, à pimpollo Rey, Leon de España,
 Crece à los años, y al valor natiuo
 De tanto esclarecido Heroe ascendiente.
 Veate el Protestante en la campaña,
 Respire en ti Ataulpho redituiuo,
 Carlos te informe, y vn Don laime aliente.

A LVIS XIV. REY DE FRANCIA

III. **G**eneroso Luys, Sire Sagrado,
 Que empuñando el Baston, con la trôpeta
 Vagaroso ru Campo el Norte inquieta
 Pisando su confin yerto y elado:
 Ya el Belga, y el Ingles te han visto armado,
 Quexoso el parche al son de la vaquera,
 Y espumoso el Bridon en la corbeta
 Infesta à escaramuças el Estado.

No

No es gloria tuya, no, que la campaña
 Numero so te cuente en esquadrones
 Estando Infante el Grande Rey de España.
 Dexa que crezca, y junte sus Leones,
 Que el pelear entonces será hazaña,
 Y tendran mas disculpa tus pendones.

A PHELIPE III. QUANDO VINO EL
 Principe de Gales à Cadiz con su
 Armada.

III.

C Ristales arrollando al Oceano,
 Y rompiendo la espuma al mar salada,
 Velero bosque los espacios nada
 Desde Pelmuá al Ponto Gaditano
 Conduzida del Principe Britano
 Gimio en tus ondas la feróz Armada,
 Pero à los golpes de tu heroica espada
 Dexò la barra, y teriròse en vano.
 Passos primeros fueron de tu infancia
 Limpiar el Mar de Lutheranos leños,
 Y postrar de Stuardo la arrogancia.
 Tiemblen las medias lunas tus diseños,
 Et Asia tiemble, pafmese la Francia,
 Si emprende tu valor otros empeños.

AL EMPERADOR CARLOS QUINTO
sobre Argel.

V. **E**N Formidable horror te viò el Leuante,
Poblando el Panto de vna y otra quilla,
Y la impura de Argel Pagana orilla
Temìò tu braço, y te admirò triumphante.
Pero Pluton soberuio y arrogante
Sus infernales Huestes acaudilla,
Y horrorosa la playa no se humilla,
Alborotado el Cielo en vn instante,
Gime furioso el Mar, la blanca bruma
Acítan, fieros Euro, Cierço, y Notho,
Sorbiendo leños, destrozando entenas,
Salpica el Cielo su salada espuma,
Falta el Timon, desmayase el Piloto,
Y tocan en los Astros las arenas.

Al Rey don Phelipe II. quando tomó à Portugal.

VI. **A**unque Segundo fuiste (ò Rey) primero
En la Fè, Religion, en la prudencia,
Y supo cuidadosa tu aduertencia
Tener en suspension el Mundo entero;
Por caudillo, por justo, y por guerrero
Portugal te prestò fiel obediencia,
Y Lisboa rendida à tu clemencia

Te

Te Coronò con muy feliz aguero.
 Huyò el Bastardo rotas sus Banderas
 El Mondego dexando, y claro Tejo
 Sus tropas infestaron las Terceras.
 El Oceàno te siruiò de espejo
 Donde tus huestes tus armadas vieras,
 Y todo lo vencìò tu gran consejo.

Alas Obras del Reuerèdo Padr. Fray Christònal Bas.

Primorosa cultura de tu maño
 Es la que ostenta hoy el Thespio Choro,
 Pues si te escucha Cisne en lo canoro,
 Tambien Heroe te admira soberano,
 Si Marcial, si Virgilio, si Lucano
 En ti recobran su mayor thesoro,
 Que pluma aurà bañada en rayos de oro,
 Que no adore tu estilo Cortesano.
 Tus obras son la voz de tus accentos,
 Que à los siglos publican tus grandezas,
 Porque así immortalizen tu renombre,
 Si mi fee te confagra rendimientos,
 Diuino culto erige à tus proezas,
 Y al Templo las dedica de tu nombre.

VII.

Respuesta del R. P. Fr. Christònal Bas, à Don Ioseph.

Tan docta, tan suaue, tu Armonia,
 O Ciste de Cerdeña se consiente,
 Que

VIII.

Que entre sí se equiuocan dulcemente
 El nombre de *Litala*, y de *Talia*;
 Ceda à tu lyra la Zampoña mia.
 El numero, y las voces reucrente,
 Pues rustica no puede, aunque lo intente
 Imitar la acordada melodia.
 Solo à tu Heroica frente se dedique
 La Augusta Rama, que el desden esquiua
 De tu ingenio à la luz de pone solo:
 De la fama el Clarin veloz publique,
 Que es por la gloria de tu nombre altiua
 Parnaso Caller, y *Litala* Apolo.

A la Fuente de Roselo, que está en la Ciudad de Sacer.

IX. **P** Rodigio vndoso, admiracion de gentès,
 Nympha veloz, que en humidos cristales
 Produzes de vna Mina doze iguales
 Bocas de plata en liquidas corrientes:
 Todas las marauillas excelentes
 Fuèron del tiempo terminos fatales,
 Y solo han merecido tus raudales.
 El hazer tus despeños permanentes.
 Con quanta gloria tus Vezinos viuen,
 Puesto que à tu hermosura no se igualan
 El Tiber, Ganges, Tigris, Tajo, y Nilo.
 Todos tu nombre en marmoles escriuen,
 Todos tu fama en laminas señalan,
 Y todos en Roselo hallan ásilo.

Al

Al Principe Don Pelayo Restaurador de España.

E Mbraça el fuerte escudo, (ò Gran Pelayo) X.
 Y desnuda el valiente y limpio azeró,
 Y à tanto Altanje Moro, airado, y fiero
 Seras muerte fatal, y Español rayo.
 Seruiran sus reflexos de desmayo
 Restaurando la Patria al postrimero
 Estrago, de aquel Barbaro guerrero,
 Que de Turbantes la bordò, qual Mayo.
 Sal de esa Gruta, dexa la montaña,
 Y pisa valeroso el verde llano
 Abandonando la Africana saña;
 Vean que en esse braço soberano
 Libra su redempcion captiua España,
 Y que su libertad esta en tu mano.

AL CID CAMPEADOR.

E Splendor Generoso de Castilla, XI.
 Incrito Gódo, valeroso Atlante,
 Que teñiste vestido de Diamante
 En sangre Mora la fatal cuchilla,
 Coronada de España marauilla,
 Que en huestes Africanas el radiante
 Azore, à tanto roxo fue Turbante
 Rayo inuencible, que su orgullo humilla.
 Estudien en tus hechos soberanos,

Co-

Copiando tu valòr, y tus acciones
 Los Griegos, los Latinos, y Romanos;
 Tu solo áfrentaràs cantòs blasones.
 Diganlo los Genetes Africanos,
 Callen Perycles, Cesares, Scipiones.

Al Rey Inuicto Don Iayme de Aragon

XII. **C** Elebrèn tus hazañas inmortales,
 O Marte Aragonès, Iayme Sagrado
 De el caudaloso Hebro mas dorado
 Hasta el Pactolo en liquidos cristales.
 Treinta y cinco batallas, y campales,
 De el Agareno diò tu braço armado,
 Sacando tu Pauéz despedaçadò
 De los renquentros de la lid Marciales.
 Dos mil Templos y mas, à la memoria
 De Maria Purissima fundaste
 En su alabança, nombre, honor, y gloria.
 En Tierra, y Mar de el Arabe triumphaste,
 Seras empeño heroico de la Historia,
 Y el marmol à tus hechos serà engaste

A Bernardo del Carpio.

XIII. **Q**ue bien manchado està el heroico azero,
 Que bien teñida miro la cuchilla,
 Que estambre generoso de Castilla,

Y el renombre te ha dado de guerrero.
 Fuerte Campeon, Ilustre Cauallero,
 El Hebro te admirò en su verde orilla,
 Y el Borren oprimiendo de la silla
 Tu lança diò à Marsilio el fin postero.
 Que paueses, que escudos, que pendones,
 Que glorias, que tropheos militares,
 No alcançaron tus inclitos Leones,
 Todos penden Bernardo en los altares,
 Y en el Templo de Marte por blasones
 De tu braço, que admiran ambos mares.

*AL PADRE MAESTRO FR. AMBROSIO
 Merodio, en la Obra que hizo de la vida de S.
 Lucifero Aaçobispo de Caller.*

S I Aguila de Agustín Cisne estu canto,
 Que dà à esos Cielos numerofo accento: **XIV.**
 Registrando en sus luzes vn portento,
 Que fue de Artio muerte, horror, y espanto.
 Prodigiosa virtud de vn zelo santo
 Nos descriue tu pluma, y tan atento
 Rayo à rayo le beues el aliento;
 Quanto se admira en tu eloquencia, tanto
 Denarte Caller vna fec rendida
 Al honor que le das, y reuerente
 Te consagre el laurel de agradecida.

B

Que

Que si vna vida es paga dignamente
 Del que vna vida ofrece, sea tu vida
 La que en los bronzes tus elogios quente.

AL MISMO.

XV. **E**L Laurel que ganaron los Romanos,
 Y las glorias, que en Cesares se vieron
 Todas hoy en tus sienas se ciñieron
 Conuencidas de afectos cortesanos
 De Diuinos discursos, no de humanos
 Bañas tu pluma, pues de vn Heroe fueron
 Los meritos, que en si tanto lucieron,
 Que por suyos se vienen à tus manos.
 Erija estatua el Inclito desuelo;
 Pues de eloquencia vn Templo leuantaste
 Tan raro, peregrino, vnico, y solo,
 Que siendo tu el Artifice, rezelo
 Aya quien lo profane, pues su engaste
 .. Son nuevos rayos del Diuino Apolo.

Al Rey Don Fernando el Catholico.

XVI. **T**V Solo fuiste Rey, solo tuuiste
 El Arbitrio de Europa Gran Fernando,
 Dando timbres à España y leyes dando.
 Y Marte, y Numa à vn mismo tiempo fuiste,
 Con

Con tu prudencia, y tu valor venciste
 Enemigos domesticos triumphando,
 Y defarmaste el vno, y otro vando,
 Que con poder en tus coronas viste.

Portila Fè se venerò exaltada
 El perfido agotando Iudaismo,
 Y la Morisma; digalo Granada.

Libraste à España si de vn barbarismo,
 Y tu zelo diuino con tu espada
 Catholico te aclama hasta el Abismo.

Al Rey Don Phelipe III. de las Españas.

C Errò del Templo del Bifronte Iano
 Las puertas en su fausta Monarquia,
 Y ceñido de oliua admirò el dia
 Su quietud en su Solio soberano.
 Estirpò con valiente armada mano
 De la fertil famosa Andalucia
 La barbara canalla, que crecia,
 Reliquias del intrepido Africano.
 Hymnos à Dios cantò con reuerencia,
 Obseruando sus santas justas leyes,
 Y vencì su oracion, mas que su espada.
 Exemplo fue de amor, y penitencia,
 Modelo de Monarchas, y de Reyes,
 Y estrellas pisa en celestial morada.

XVII.

*Al Reynuestro Señor, en el dia que recibió en el Salon la
Embaxada del Duque de Moscouia Emperador
de Russia.*

XVIII. **V** Estido de Zodiacos flamantes
Te admirò en tu Salon el Moscouita,
Y en Solio que neuò la Margarita
Te encendieron la Silla los diamantes:
La grandesa pasmò à los circunstantes,
Y el Sol que tanta luz auaro imita
Su coche, que Pyropos si vomita
Le adornò de esplendores radiantes.
Serenò Infante, y con prudencia cana
La Embaxada de Russia le escuchaste,
Ardiendo Tiria la purpurea grana,
A quien roxo Rubi siruiò de esmalte:
Adorò tu deidad su pompa vana.
Y sus acciones, y su voz ataste.

A Seneca el Philosopho moral, y Estoico.

XIX. **S** Olo supiste despreciar riquezas
Ciñiendo tu poder à corto espacio,
Y solo tu las glorias de el Palacio
Tuuiste en poco abandonando Altezas;
De Neron las Hydropicas grandezas,
El palido Rubi roxo Topacio

Son

Son piedras para ti baxas de el Lacio,
 Son asco su esplendor y sus finezas:
 Todo lo diste, y solo has reseruado
 El theforo de tu Philosophia,
 Que Maestro en lo Estoico te ha aclamado.
 Notaste de Neron la tyrania,
 Burlaste su poder, venciste el hado,
 Y te alcançò sereno el postrer dia.

Al Gran Cham dela Escala Señor de Verona.

TV Origen, y tu Cuna fue Verona,
 Que tus leyes, y Imperio obedecia,
 La Marca sugetaste, y Lombardia
 Estuuu para dartela Corona.
 Alumno esclarecido de Belona,
 Tu Baston Imperò con valentiã
 Lucca, y Parma, con Feltrio, y Brigia vnia
 Tu poder, que temblò la elada Zona
 El Gran Cham te llamaron las naciones,
 Por tu grande valor, juicio profundo,
 Temiò Italia tus inclitos Pendoncs,
 Viò tu Progenie Coronada el Mundo;
 Mas fue Milan Ocaso à tus blasones
 Por ti sitiado, ò Marte sin segundo.

XX:

A

Al mismo Cham de la Escala, en alusion à las Armas de su Escudo.

XXI. **C** On la *Escala* blason de tu Apellido,
 Y el *Aguila* en dos cuellos diuidida
 Intentò tu soberuia embrauecida
 Escalar el Olimpo mas erguido.
 Tu Baston respetaron por temido
 Las Cabeças de Italia esclarecida,
 Temiendo ser sus feudos, y su vida
 Tropheos de tu azero no vencido.
 Tuuiste al Latio en vn perpetuo miedo
 Mirandote arrestado en la campaña,
 Manteniendo sus maximas neutrales.
 Batalla fue à sus huestes tu denuedo,
 Victoria tu valor, tu voz hazaña,
 Y moriste con glorias inmortales.

*A Don Iuan de Castelvui, y Lança Marques de Laconi,
 de la Orden de Alcantara, Gentilhombre de la Ca-
 mara del Rey y nuestro Señor.*

XXII. **T** Antos blasones quantos veo ceñidos
 En tu gloriosa frente, Heroe dichoso
 Son de tus prendas timbre generoso,
 Como admiran los bronces repetidos.
 Bien la Trinacria à tu Castillo vnidos

Sus

Sus pedernales dà, y Magestuoso
 Ostenta en su grandeza lo famoso,
 Con que exalta los hechos mas lucidos.
 Desde su Cima à la mas alta cumbre
 Subiste de las puntas del Parnaso,
 Ilustrando su mas florida rama,
 Y al fatigar su excelsa pesadumbre,
 Quiso tu ingenio acelerar el passo,
 Y se passò à los eccos de la fama,

Al Rey Salomon edificando el Templo de Hyerusalen.

EL Libano tu fabrica desnuda
 Vistiendo de sus Cedros su techumbre, XXIII.
 Cuyos clauos del Sol fueron la lumbre
 Bordando a trechos su materia ruda.
 Rompieron tus Armadas la sañuda
 Cerulea, y tormentosa pesadumbre
 Del Mar de Tharsis, y en su vndosa cumbre
 Nadò tu flota à sus bramidos muda.
 De el palido metal de sus veneros
 Ceñiste el Sacro, y estupendo Templo.
 Bañando en lluvia de oro sus cruzeros.
 Vn milagro erigiste sin exemplo,
 Que vestido de esplendidos luzeros
 Casa de Dios, y aun gloria le contemplo.

Al

Al Incendio del Mismo Templo.

XXIV. **A** Rde en llama preciosa el Pyrineo
 Corriendo arroyos de metal dorado,
 Palido queda el floreciente prado
 Con tanta inundacion harto el desseo.
 No de otra fuerte el sacro deuanco,
 Que fue de Salomon alto cuidado:
 En incendios preciosos anegado
 Es de la llama barbaro tropheo.
 Arde en Hyerusalen el Templo Sacro,
 Desatadas las Piedras, y Zaphiros,
 Que son del Sol flamante biçarria.
 Protanaste el Sagrado Simulacro,
 Y lame el fuego en abrasados giros
 La maquina que fue gloria del dia.

*Al Gran Capitan Viriato Portugues, que de Pastor, y
 del cayado subió al Baston de General, y dió muchas ro-
 tas à los Romanos exercitos, y le mataron
 a traicion.*

XXV. **D** E el pellico passaste à Militares
 Adornos, enlaçando la celada,
 Y en Portugal se vió tu Diestra armada.
 Llenando de tropheos los Altares.
 Temieron tu valor entrambos mares

Al

Al mirar tu denuedo en la estacada,
 Y los filos ardientes de tu espada
 Calentaste con venas Consulares.
 Venciste vna traicion, mas no el Romano,
 Que comprò la victoria con tu muerte
 Executada de aleuosa mano.
 De tu caida fabricò su suerte,
 Dueño quedò de la campaña, y llano,
 Pero con medio infame si se aduierde.

A la destruccion y ruina de Hyerusalen.

Mejor que Roma el nombre mereciste
 De Diosa de las tierras, y las gentes:
 Pues tus Tortes doradas, y eminentes
 Coronadas de el Sol y rayos, viste.
 El Grande Templo en tu ambito tuuiste,
 Que pasmo fue de Ocasos, y de Orientes,
 Obra ilustre de Artifices valientes,
 Y ya ruina fatal de el tiempo : Ay triste!
 El oro en tus altiuis chapiteles,
 Menos fue que el sincel, la arquitectura
 Cansò del gran Vitruuio los niueles.
 Todo fue asombro, todo fue hermosura,
 Y ya son sombra, Plintos, y linteles
 Desfigurada toda su estructura.

XXVI.

*Alabazaña sin exemplo de Alonso Perez de Guzman
el Bueno.*

XXVII.

Sobre Tarifa, y su inclita muralla
Alonso Perez de Guzman el Bueno
Vencia el poder del Barbaro Agareno,
Que la plaza pidió desde la Valla.
Cautiuo en el rencuentro, y la batalla
El hijo, que abrigò paternal seno,
De valor y lealtad heroica lleno
Degollar le dexò por no entregalle;
Sino teneis puñal, dize el Caudillo,
Para que derrameis su sangre altiuva,
Tomalde, y les arroja su cuchillo;
El Hijo amado muera, y mi fee viua,
Que el Buen Guzmã no entrega aq̃l Castillo,
Que en su lealtad, y confiança estriua.

*A DON DIEGO DESCALS Y SALZEDO
del Consejo de su Magestat, y su Oydor en la Real
Audiencia de el Reyno de Cerdeña.*

XXVIII.

Los libros dexa en tanto que mi lyra
La consagro à tu nombre reucrente,
Heroe feliz, en quien gloriosamente
Lo Noble, con lo Docto el Orbe admira.
Sagrado Templo, y eleuada Pyra

La

La antigüedad te diera dignamente,
 Devido à los laureles de tu frente,
 Que en ella el Cielo toda ciencia inspira.
 Ya de la Sacra Astrea alsombro fuiste,
 Y glorioso en la escuela te exaltaste,
 Rayando las espheras que subiste.
 Diganto los blasones que heredaste,
 Quentento los honores que adquiriste,
 Repitanlo los bronzes en su engaste.

A Marco Bruto estando enfermo de melancolía por los males de la Republica poseida de Cesar, y no atreviéndose à explicar su sentimiento de miedo del secreto à Porcia, ella acreditando su fe, y su valor se dió una puñalada.

Y Erto en el lecho muerto al sufrimiento XXIX.
 Al Grande Bruto, ò bella Porcia miro,
 Que con la voz tan solo de vn suspiro
 Quiere explicar vn grande sentimiento:
 En el intenso potro de vn tormento
 Su gran silencio, y su paciencia admiro,
 Y en el profundo seno de vn retiro
 La causa examinar quiso tu aliento.
 Calla Bruto, y está Porcia corrida,
 Porque el alma, y el pecho de él ignora
 Pagando mal su amor, y su respecto;

Hyere su pecho, y èl viendo la herida
 Descifra los mysterios que atherosora,
 Que vn puñal solo es llave de vn secreto.

A ALEXANDRO MAGNO.

XXX. **Q**uantos Reyes doblaron la rodilla
 Tu pie besando, y purpura sagrada,
 La India lo publique de belada,
 Y digalo tu inclita cuchilla.
 Insuperable fuiste marauilla,
 Desde la Ardiente, hasta la Zona elada,
 Y à los filos inuictos de tu espada
 Todo se rinde; todo al fin se humilla.
 No solo vencedor de el Mundo fuiste,
 Sino de Amor tambien, y de ti mismo,
 Siendo dueño feliz de tus acciones.
 A Apeles diste lo que mas quisiste,
 Venciste de Cupido el fiero abismo,
 Y triumphaste de ti, y de tus pasiones.

AL PRINCIPE DE ESQUILACHE
Gentilhombre de la Camara de su
Magestad.

XXXI. **G**loria del Elicon, que venerado
 Por Monarca del Choro reuerente:

A

A tu diuina, y soberana frente
 El laurel te dedica mas sagrado.
 Tanto en sus Cimas hoy te has eleuado,
 Que el mismo Apolo adora el refulgente
 Rayo de luz, y su Castalia fuente
 Al nectar de tus labios se ha bañado.
 Sus venas de oro doctamente abriste,
 Y en sus cristales las arenas vieron
 La gala de tu ingenio tan profundo.
 Asombro de su Solio solo fuiste,
 Y las Deidades sacras te eligieron
 Por Templo todo el ambito del Mundo.

*A Vuamba Rey Godo, que debelò las rebeliones de su
 Reyno.*

DE el arado, que manos consulares
 Con sudores honraron dignamente
 Palsaste al Cetro, y tu gloriosa frente
 Laureles adornaron Militares.
 A Paulo, que con fuerças auxiliares
 Se opuso à tu poder, traidor pariente,
 Le vencieron tus armas, y tu gente,
 Y fue padron de afrentas singulares.
 Al Navarro domaste, el Pyrineo,
 Tu pie pisò con su fragosa cima,
 Y Nimes fue de tu Baston tropheo.

XXXII

Fu-

Fuiste ahsombro à la Gallia, espanto grima
 Toledo te recibe con desco,
 Y tu presencia su valor anima.

A Marco Tulio Ciceron Consul Romano.

XXXIII.

MAs deue Roma à tu facundia sola,
 Y à tu pluma en conceptos defatada,
 Que de Scipion à la valiente espada,
 Y de Pompeyo al peto, y à la gola.
 Por ti sus estandartes enarbola
 El Aguila de rayos coronada
 En la cima del Nemo mas elada,
 Y sus plumas triumphante alli tremola.
 Por ti (ò Gran Tulio) respirò afligida
 De la inuasion cruel de los tiranos
 En ciuiles estragos sumergida.
 Mas pudieron tus voces, que tus manos,
 Tu le diste esplendor, le diste vida,
 Y de esquadrones la libraсте hermanos.

*A Vna tabla de Ticiano, en que està pintada la Historia
 de Danae.*

XXXIV.

VIuas las tintas, mano si elegante,
 Y en temples defatados los colores,
 Animar los carmines los candores

De

De tu diuino rostro, y tu semblante.
 El oro, que liquida el fulminante
 Iupiter, por gozar de tus fauores
 Aspero está, y al tacto los primores
 Miente de Apeles, miente de Timante.
 Que mucho si la gloria de Ticiano
 El lienço mancha, en él las lineas tira,
 Claros formando aqui, y aculla lexos.
 Vidas dá el mouimiento de sumano,
 Danae se queixa, Iupiter suspira,
 Y de sus ojos queman los reflexos.

AL GRIEGO PINTOR VALIENTE QUE
 hizo un lienço de el incendio de Troya

T Vs tintas, tus colores, y pinzeles,
 Tu idea, pensamientos, symetria
 Almas son à la noche, vida al dia
 Quitandola à las laminas de Apeles.
 Ni Phidias, ni Mentor, ni Praxiteles,
 En oro, en marmol, y en la piedra fria,
 Que en sus veneros pariò blanca cria
 Igualaron tu tabla en sus sinzeles.
 Arde el Grande Ilion (ò insigne Griego)
 El incendio voraz, torres abraza
 Boluiendole en paezas, y cenisa.
 El lienço quema el mentiroso fuego,

XXXV.

Hu

Humea el naipe, y el pínzel traspálsa
Y con su ardor tus líneas eterniza.

*Al Conde de Villa Mediana en el Poema de Apolo, y
Daphne.*

XXXVI.

H Vye Daphne cruel la Nympha bella,
Que la margen honraua del Penco:
Huye de Apolo, cuyo deuanco
Por gozalla anhelaua, y por cogella.
Sorda à sus voces, muda à su querella,
Con su esquiuez aumenta su deseó:
Y huyendo de Cupido el dulce empleo
Tronco frondoso sus desdenes fella.
Vida le dà tu acento repetido
En plectro (ò Ilustre Conde armonioso,
Cuyos eccos el Monte oye eminente.
Su rigor para ti dichoso ha sido,
Pues quãtas ramas forma el bulto hermoso
Laureles son para tu Augusta frente.

Al Emperador Trajano.

XXXVII.

S ymbolo de justicia (ò Gran Trajano)
Y de equidad, te vio Roma triumphante
Dispensando la luz de tu semblante
Igual, y recta en Solio soberano.

Al

Al valor de tu Augusta inuicta mano
 Deuì la silla de esplendor radiante,
 Mucho laurel, vestido de diamante
 Dando leyes al ambito Romano.
 Iuntaste las riberas de el Danubio,
 Siendo Visagra, firme Arquitectura
 Para dar passo enjuto à tus legiones.
 En campaña te viò el planeta Rubio,
 Rayando el yelmo de su luz mas Pura,
 Y en Germania arbolaste tus pendones.

*A la gloriosa accion de el Conde de Aspurg, Progenitor
 de los Catholicos Reyes de España, que llenò del diestro
 el Cauallo en que yua el Sacerdote con el viatico
 para un enfermo.*

XXXVIII

E L que de Hyerarquias asistido
 Vniuersal Señor de lo criado
 Sol de Cielos, y luzes adorado
 Abreue esphera caminò ceñido:
 Fatigaua la selua diuertido
 Heroe feliz, y à su Deidad postrado
 Le adorò del cauallo desmontado
 Lleuandole del diestro compungido.
 O Gran Dios! ò piedad! ò gran clemencia!
 O juicios altos no comprehendidos!
 O quanto te rindiò esta reuerencia,

D

Tus

Tus altos Nietos ven esclarecidos
 En la Ilustre de el Sol circumferencia
 Sus dominios Rodulpho competidos.

*AL DVQUE DE SAN GERMAN
 Virrey de Cerdeña.*

XXXIX

P Arthenope gloriosa fue tu Cuna,
 Y Flandes, y Milan tu escuela han sido,
 Alli te viò con el arnes luzido
 El Belga Sol, y la Flamenca Luna.
 En tus manos tuiſte la fortuna,
 Hurtando à las injurias de el oluido
 Mucho laurel, y al Cathalan vencido,
 No dexò tu valor fuerça ninguna.
 Temiò tu espada el fiero Luſitano,
 Ceñido de tus fuertes esquadrones,
 De Oliuença en el campo, y en el llano.
 Sus almenas honraron tus pendones,
 Inuidia fuiſte al Orbe Castellano,
 Muro à Cerdeña, y paſmo à las naciones.

*A Don Fernando Ioachin Faxardo de Requeſens
 y Zuñiga, Marques de los Veloz, Virrey de
 Cerdeña.*

XL. **T** Vs hechos ſon, ò, Alcides ſoberano,
 Los que à la fama dan glorioſamente,
 Afu.

Asumpto generoso, y Dulcemente
 Canta prodigios de tu heroyca mano.
 Al Austriaco Sol, Cesar Romano,
 Bordas los Rayos de su altiua frente,
 Con el desden de Daphne, dignamente
 Marte Español, y Numa Castellano.
 Cauado el Bronze, graue las proezas
 Que en la Africana arena, en sus orillas
 Executaron nobles àrdimientos;
 Mas quien puede zifrar tantas grandezas,
 Pues si en Oran hiziste marauillas,
 En Cerdeña prodigios, y portentos.

AL MISMO.

NO en Bronze, q; cõsume el tiempo cano, XLI
 No ã Marmol, q; obedece à la edad graue
 Tu Augusto Nombre, si en su espacio cabe
 El agudo pinzel de docta mano.
 En campos de zaphir, lo soberano
 De sus proezas, linea, si suabe
 De radiante esplendor, rubrique, alabe
 Aquel valor, que abandonò el Thebano.
 Ya entre el poluo, y la sangre Marte fiero
 Sobre el Bridon Oran, te viò fogoso,
 Rayos vibrar de tu luziente azero,
 Alli detanta Aljuba, el valeroso

Braço tuyo triumphò, y el Iusticiero
Aqui do el pie te besa el Mar vndoso.

*A Don Francisco de Esquiuel Arçobispo que fue de la
Primacial Iglesia de Caller, que hizo el Pantheon de
los Martires de Cerdeña.*

XLII.

Q Ve vfano, que glorioso, que contento,
La esfera pisas, Esquiuel triumphante
Con esquadron de Martires bolante,
Nuevas estrellas dando al Firmamento.
Portento de virtudes, y portento
De Zelo santo fuisse, ò Sacro Athlante,
Y con alegre, y celestial semblante
Penetra el Cielo tu diuino aliento.
Quantos Porfidos, Marmoles, y Iaspes
Animò tu cuidado en los cinzeles,
Vrnas sacras labrando à tanto Diuo.
Quantas glorias de Pario, y de el Hidaspes
Veneramos en Plintos, y Bozeles;
Pastor sagrado siempre eterno, y viuo.

XLIII. *A LA NEGACION DE SAN PEDRO*

L Loras Pedro despues de arrepentido,
Y amas negando aquello q; has amado,
O te venció el temor de tu cuidado,
O tu Maestro no es, el que has seguido:
Ne-

Negar su Magisterio esclarecido
 No es posible, si el Gallo ha pregonado,
 Que auriendole tres vezes tu negado
 Quiso acordarte entonces lo ofendido.
 Dos arroyos de lagrimas formaste
 Luego que tanto yerro conociste,
 Y à su Cruz esta gloria anticipaste.
 Y Pues que con dolor te arrepentiste
 Gran Campeon, su sangre fue el engaste,
 Que en tu piedra labrò quanto quisiste.

Al Apostol Santiago Patron de España.

XLIV.

L Legaste à España atrauessando mares
 A donde el Cielo tu mansion destina.
 Y con Sal de Apostolica Doctrina
 Le diste à su redil muchos millares.
 Sacrificaste à Dios Aras, y Altares,
 Siendo de el Gentilismo rayo, y ruina,
 Y en tu sagrada, y prouida Oficina
 Muchas piedras labraste singulares.
 Viòte en campaña el perfido Pagano
 Sobre blanco cauallo en las hileras,
 Caudillo de el Exercito Christiano,
 Y Patron tutelar de sus riberas,
 Deuìò España las glorias à tu mano,
 Coronado tu Templo de Vanderas.

A

A San Francisco Xavier Apostol de las Indias.

XLV.

O Gran Iauier, ò Apostol soberano,
O luz primera al peregrino Oriente,
 Si al ver tus rayos fu confusa gente
 Saliò del chaos de su furor infano.
O assmobro de effos Cielos mas q; humano,
 Pues al Sol de justicia reuerente
 Rendiste vn mundo, y su teçon ardiente
 Se reduxo al Lauacro de tu mano.
 Sondar inmenfos Pielagos te vieron,
 Trepando montes, riscos te encontraron
 Para dar à vn gran Dios, gran sacrificio.
 Los muchos, que mis ojos te ofrecieron
 Las dolencias de vn hijo me sanaron
 Que el alma te consagra en beneficio.

En alusion de la rosa à Santa Rosa.

XLVI.

R Osa que en el pensil mas soberano
 Creces, assóbro, y marauilla hermosa,
 Pompa de el Sol, y en sus auroras Rosa,
 Primer cuidado de su docta mano.
 Coronada de espinas viò el tirano
 Essa pureza, que por misteriosa:
 No la ofende la furia licencirosa
 De et Euro, ni el rigor de inuierno cano.

Ar-

Armado pues contra el Boton fragante,
 No pudo axar el generoso Anhielo,
 Que en breue carcel te fabrica amante.
 Delicia eres de el Sol, dulce desuelo,
 Que en sus espheras hoy te vee triumphâte
 Por peregrina flor de el mismo Cielo.

*Al milagro que obrò San Luis Beltran, ansièdole queri-
 do tirar un pistoletazo, transformardose la boca de
 fuego en un Crucifixo.*

SONETO ACROSTICO.

S
 A
 N
 L
 V
 Y
 S
 B
 E
 L
 T
 R
 A
 N

ales Astro feliz luzero hermoso XLVII.
 fer del Orbe asombro peregrino
 o viò el Pegù en su margen cristalino
 o que el Turia en su sitio delicioso.
 enere su corriente el prodigioso
 mperio, con que à fuerça del destino
 ugetas Luis vn coraçon fin tino,
 arbaro, atroz, cruel, mas ya piadoso.
 ra vn rayo de plomo, el que violento
 ibraua con su ceño ardiente herida,
 ropeçando en su arrojò (lance fuerte)
 indiòse pauoroso su ardimiento
 vista de vn milagro, que la vida
 os da triumphando de la misma Muerte.

Al

Al Capitan Iosue, que hizo parar el Sol.

XLVIII.

P Elea el obstinado Gabaonita
 Contra el Pueblo de Dios en lid trauada,
 Y fiado en los golpes de su espada,
 Y en la luz que se vâ, el laurel le quita.
 Anima al incansable Israelita:
 Valiente Iosue con mano armada,
 Y en la fiera pelea ensangrentada
 Cada qual la victoria sollicita.
 Huirse quiere el Sol por no miralla,
 Viendo correr la sangre por el llano,
 Que inundaua las tiendas, y la balla.
 Mas el Gaudillo en todo soberano
 El triumpho logra, y gana la batalla
 Parando el Sol que yua al Oceano.

A David en el desafio de el Philisteo

XLIX.

A Rrogante, soberuio, armado, y fuerte,
 Torre membruda de estatura fea,
 Formidable vestiglo en Philistea
 En la campaña Goliath se adierte.
 Destroços amenaza con la muerte,
 Llamando à singular dura pelea
 En el Real de Saul, al que desea
 Acreditar con su valor su fuerte.

Tiem³

Tiembla Israel, y solo vn pastorcillo,
 Que de Bethlen viuia la Montaña
 Al duelo sale con valor senzillo.
 Derriba à Goliath, postra su saña,
 Su cabeça cortò con su cuchillo,
 Y fue Dauid Autor de tanta hazaña.

A SAN IGNACIO DE LOYOLA.

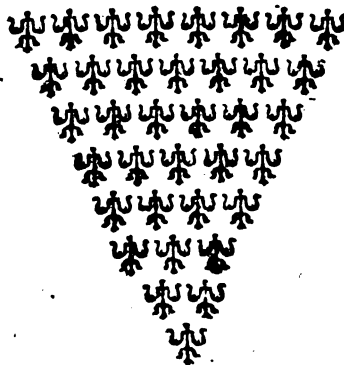
G Rãde Cãpeon, que en tus fortunas puedes **L.**
 Por Heroico aclamarte venturoso,
 Pues de vna herida labras lo dichoso,
 Y de aquel rayo tantas luzes cedes.
Quantos laureles ciñen tus paredes
 Son obras de vn acãso portentoso,
 Y en las de vn siglo, admira lo curioso,
 Que en esta hazaña solo tu te excedes.
 Salga en voces la fama desatada,
 Rompa en canora trompa el dulce accento.
 Y publique en su afeçto mis cuidados.
Mas siendo de tus plumas celebrada
 Es mi Albogue baxissimo instrumento,
 Pues los logras tan cultos y sagrados,

E

A

*A San Ermenegildo Rey Godo de España, que murió
Martirizado por su Padre, y por la Fè.*

LI. **L**A Esperia Monarquia Coronada
Viò Ermenegildo tu Real Alteza,
Y fuerte con Catholica entereza
La Secta de Arrio huiste despreciada.
Al golpe duro de Pagana espada
Intrepido rendiste tu Cabeça,
Y triumphò tu valor de la braucza
De Leouigildo en furia desatada.
Tu sangre fue el celaje de el Aurora
De España, y su estendida Monarquia,
Y el mas bello Rubi de su Diadema.
Musica celestial, dulce, y canora
Celebrò tus exequias à porfia,
Y con Diuina luz tu prision quema.





POEMA EPICO Y SAGRADO

A LA VIDA

DE SAN GERONYMO.

CANTO.

DE aquel prodigio de la Siria elada,
 De aquel asombro en viua penitencia,
 De aquel milagro de la Fè Sagrada,
 De aquel que fue portentoso de eloquencia
 Canta mi Musa en lyra mal templada,
 Pues que se atreue à epilogar la ciencia
 Del Maximo Doctor, cuyo conceto
 Hoy es sagrado assunto de mi afeto.

2

La debil voz inspire de mi aliento,
 Y en aras de vna ofrenda, el Sacrificio
 Reciba de vn humilde rendimiento,
 Que el estar à sus pies tiene de officio:
 Si se remonta el noble pensamiento
 Al sacro Solio oyendome propicio,
 Seran sus voces de grandezas sumas
 Al Orbe espanto, y à Estrydonia Plumas.

E 2

Rin-

3

Rinda lo ofado en timbres que coronan
 Los rayos, que en sus luzes se ofrecieron,
 Y si Astro eminente le pregonan,
 Iusto el nombre de Grande le rindieron:
 Las glorias las virtudes se eslabonan,
 Porque todas en el lograr quisieron
 Feliz renombre, en obediencia pia,
 Como lo haze la voz de mi Thalia.

4

O quanto es se zafir manto estrellado,
 Arcana adoracion de Astros luzidos,
 Deuc à su pluma, al zelo no imitado,
 Pues que diò el alma à todos los sentidos
 De las Sagradas Letras, y al traslado,
 Que tan docto se admira, y tan vnidos
 Los caracteres son fee de su anhelo,
 Pues con ellos descifra todo vn Cielo.

5

Llave Maestra en Profefsias diuinas
 Leaclaman todos, porque legalmente
 Sonda el Erario de sagradas minas
 Para abrir el camino diligente
 De su primer Auctor, cuyas doctrinas
 El mismo Texto literario siente
 Que fue su original el que mas sabe,
 Y el que en su ser otro mayor no cabe.

El

6

El Lauro hermoso de la Iglesia santa y hermosa
 Le corona por fabio, y verdadero, el diuino
 Y nace Fenix, el que Cisne canta, en el mar
 Quien es del mismo Sol, Astro y Luzero.
 Su pluma es tan veloz, que se va delante
 A la esfera mayor, y de esto infiere,
 Que fue Diamante, que el poder diuino
 Le labrò por asombro a peregrino.

7

De las lenguas que son más celebradas y nobres
 Por Antiguas, por grandes, y excelentes,
 Le llama el Trilingue, en diuersas
 Venas, que ha derramado en sus corrientes:
 En todo el Mundo son muy veneradas,
 Restaurando el aprecio de las Gentes,
 Si en ellas hallan ya de conocido
 Fabricas de vn Theforo tan lucido.

8

Este afecto que rige el viuo anheloso
 De Grecia sigue el superior camino,
 Fatigando de el Mar (graue defuelo)
 Caminos de cristal, Naue de lino:
 Por si alcançar pudiera su gran zelo,
 Mayor fiencia a su ingenio peregrino,
 Y así le hallò buscando a Nazianzeno,
 Que fue en Constantinopla rayo y trueno.
 De

9

De tan gran Patriarcá lo elegante,
 Libò la dulce flor de su enfeñança,
 Y el que Maestro era, fue estudiante,
 Logrando en su humildad esta alabança.
 O altiva inclinacion tan relevante!
 O fuerça del saber! ò quanto alcanza!
 Puesto que gira el mobil de esos ciclos
 La tharea feliz de sus desvelos.

10

Peregrinò por toda Palestina,
 Por Roma, Grecia, Treueris, Panonia,
 Confiriò con los Sabios su Doctrina,
 Discurriendo en su inmensa Babilonia.
 Varias lenguas hablò sin la Látina,
 Con elegancia tanta, que Estrydonia
 Le erige estatua, y culto reuerente
 Adorando las luzes de su Oriente.

11

Firme Columna, en quien las religiones
 Fixan el peso en ombros de este Athlante,
 Agüla que ha volado à las regiones
 De el Cielo Empireo, y con ardor constante
 Descriue en su emisferio admiraciones,
 Pues son sus obras de valor Gigante,
 Y sus afectos de piedad tan llenos,
 Que ya el dezir lo mas, será lo menos.

La

121

La gran piedad de vn pecho generoso
 Se viò en el Templo que en Bethlen precuino,
 Edificando en èl lo religioso,
 Que le ha eleuado al Solio cristalino.
 Este aparato, que Magestuoso
 Fue de sus paisos el primer camino,
 Y este obelisco de inmortal memoria
 Es en los bronzes coronada gloria.

13

Cifrò en este Edificio altiuo vn monte.
 Donde alado à los cielos se leuanta,
 Que rayando de luzes su horizonte
 Viute de opimos fructos nueva planta:
 No dispuso sus muros Laomedonte,
 Si otro Apolo su fabrica adelanta,
 Pues tributario con sus bienes quiso
 Hazer con esta ofrenda vn Paraíso.

14

Empresa Heroica fue de su desuelo,
 Puerto seguro, en que la Fè ha logrado
 El honor de sus glorias, sin rezelo
 De que corra tormenta en Mar airado
 Entre la confusion de iniquo zelo,
 Ni en la barbara ofensa de vn cuidado,
 Si es su profundo ser tan misterioso
 Como Norte feliz de lo dudoso.

Rom.

15

Rompìó las neblías que intentò la ira
 Fomentar con incautas opresiones,
 Y assi en la Biblia su verdad se admira
 tan llena de diuinas loquiciones,
 Que fue del Gran Geobà luz que respira
 El rayo de sus muchas perfecciones:
 Bien lo publica en su veloz corriente
 El sacro Orontes, gloria del Oriente.

16

En medio de tan grande vigilancia,
 Remora le detuuó el mismo afecto
 Quando leyò de Tulio la elegancia,
 Pàsando el tiempo en semejante efecto;
 De otros estilos hizo repugnancia,
 Y solo en este nunca hallò defecto,
 Beuiendole el estilo à sus lecciones, (nes.
 Como à Eustochio lo escriue en sus ringlo-

17

Mas el Cielo que adierte su porfia
 Le prèuino el castigo mas feüero,
 Pues à fuerça de açotes su ofadia
 Juzgò estar en el lance ya postrero,
 Y auiendo adolecido no inqueria
 Las causas de su estrago verdadero,
 Mas luego con impulso soberano
 Su culpa achaca al Orador Romano.

Tor-

18

Tornò el sentido al parecer cobarde,
 Y obedeciendo al Celestial Decreto
 Exhalando el humor, que en pecho arde
 Arrojaron las llamas lo imperfecto,
 Jurò que aya de hazer gustoso alarde
 Delas Sagradas Letras, y el efecto
 Se conóció en sus obras, porque fueron
 Los Angeles fiador de lo que vieton.

19

Despues que descubrió los minerales
 Del oro de sus venas siempre inmensas,
 El Murice le rinde à sus raudales
 Lo que el Tiber le ofrece en recompensas
 Despojos son de liquido cristal,
 Y no de vanidad graues escorias
 Los que ciñó en la purpura colores
 Las que Roma consagra à sus honores.

20

Merito pudo hazer de tanto empleo,
 Pero quiso vencer esta grandeza
 Con sujetar las fuerças de un deseo
 Al ayuno, al rigor, à la aspereza,
 Triumphò de las pasiones, y el tropheo
 Le consiguió en mejor naturaleza,
 Dexando aplausos, honras, y amistades,
 Y las que el mundo llama vanidades.

F

A

21

A imitacion del Precursor Bautista
 Desprecia de la Corte los honores,
 Mirando sus engaños con su vista,
 Aduerte de su luxo los errores,
 Al hiermo passa, sigue su conquista
 Para fertilizar sus bellas flores,
 Y en él con vna fee y alma perfecta
 Haze vida de vn grande Anaceteta.

22

Con alentado pie llega al Desierto,
 Y al vagar su intrincado laberinto,
 Registra de las aues el concierto,
 Admira de los brutos el instinto,
 Vee de vn arroyo, que vn peñasco yerto
 Le reduce à tener lo mas lucinto,
 Que gozoso el raudal mudo decia:
 Con esta voz hare nueva armonia.

23

Ay en su espacio vn monte muy peñado
 De pardos riscos, y rayadas peñas,
 Que la Naturaleza le ha formado
 Para nido de Alcones, y Cigüeñas,
 Tient entre sus roturas àzia vn lado
 Vn cõcauo, donde aues mas pequeñas
 En blanda arista sus polluelos tienen,
 Vnas van, otras quedan, y otras vienen.

En

24

En este sitio pues, y en esta parte,
 Entre el monte, y la vega se levanta;
 No de Babel soberbio al muro el asta,
 Si de vn albergue la pequeña planta,
 Que opacá los en esta se reparte,
 Mas con ella las dichas adelantá,
 Y en esta Estancia del unida, y breue,
 Paga el tributo que en sus ojos beuá.

25

En lo horroroso de esta inculta Cueva
 Que dá à vna vedra toscamente abraços!
 Viue el Santo Doctor haziendo pueras
 De su aspereza en rigurosos lazos,
 Qual Pelicano el pecho herido lleva
 Arrojando los míseros pedaços,
 Porque el amor que en sus entrañas cria
 No le sabe apartar de esta porfia.

26

Parece esta morada en su roruta
 Ser de algun Fauno habitacion no escasa,
 Porque en su descompuesta arquitectura,
 Dize el huésped, que en el la vida pasa
 La sangre, con que esmalta la moldura,
 Es el follaje que el ribete casa,
 Y el Porfido que visten los umbrales
 Son de los ojos de fieras y animales.

F 2

Of.

Ostenta este peñasco entre sus quebras
 Numeroso esquadron de sauandijas,
 Ocupada la araña en texer hebras
 Para ardid de sus pesces mas prolixas,
 Desde su obscuro seno las culebras,
 Hazen guerra à las verdes lagartijas,
 Y todas en confuso laberintho
 Obran segun el natural instinto;

28

Busca la Ormiga el misero sustento
 Por entre las rendijas oficiofa,
 Cargando aristas, que ha lleuado el viento,
 Quando està la Cigarra mas ociosa,
 Ronda la Abispa el Diáfano elemento,
 Como à la luz la inquieta Mariposa,
 Y el Caracol cubierto de arenisco
 Sale à mojar el ocupado aprisco.

29

De vn funesto Cipres seco y adusto,
 Que à violencias de el Sol ha stillas hiende,
 Se abriga el monte y del agrauio injusto,
 El voraz elemento le pretende,
 Aquel que fue del vencedor Augusto,
 Timbre, ò corona su ardimiento enciende,
 Sin defenderse del fatal destino,
 Ni el Laurel sacro, ni el frondoso Bito.

TO

AI

30

Al otro lado deste risco se halla
 El montaras Azor, que labra el nido,
 Y el Anfar, que de miedo siempre calla,
 Porque el Aguila no boiga su graz nido;
 El Guervo, y el Nublí forman batalla,
 Sobre vn medio cernicalo comido,
 Y baxo de la peña en los rincones
 Se albergan Osos, Tigres, y Leones.

31

Humilde baña este bosque ymbroso
 Liquido humon, que de fuseno arroja,
 Claro el Oront, al sombro prodigioso,
 Pues quanto encuentra tala, y lo despoja,
 Alientos de fragancia el campo hermoso
 Lámas respica, pues su arena iója,
 Solo produce yeruas muy blucifras,
 Y sus frutos son asperez y agrestes.

32

Ni las fatigas del ardiente estio,
 Ni lo encado del Inuerno caído,
 Ni la dureza de la peña frío,
 Ni de las orubas el fígol tirado,
 Pueden vencer aquel ardiente brio,
 Que le aturdira todo sobano,
 Que como cetro es de pantoleda,
 No teme los tiempos, la indecencia.

-100

Aqui

33

Aqui en estos desiertos destemplados,
 Dispuso el Gran Doctor pasar su vida,
 Eligiendo de todos los estados
 Este, por ser su pena mas crecida,
 Confirió la opresion de sus cuidados,
 Y la passion, que el alma beuò herida,
 Con sus amigos, que hasta aqui lo han sido,
 Mas solo vn Heliodoro lo ha seguido.

34

Este Varon pasado os pocos dias
 En humo buelue el que votò Holocausto,
 Haziendo sus feruores sombras frias,
 Vencido ardor, que ya le mira exhausto,
 Siguiò la obstinacion de sus purgas,
 Dexando el Hyerno, y fuigor infausto,
 Bueluefe al figlo, y à su centro obscuro,
 Morador infeliz de vn Chaos impuro.

35

Logrò Luzbel su deprauido intento,
 Reduziendo à vn no fer, lo que ser pudo,
 Deshizo el Sa crificio al Cielo atento,
 Que Heliodoro ofreció con zelo mudo,
 Su debil fuerza al aspero tormento,
 No pudo ser por su libeza el budo
 Huye la soledad, rato del fino
 Dexando el verdadero y fiel camino
 Que-

36

Quedòse en la region de aquel Desierto
 El Santo Cardenal sin este abrigo,
 Ecriuiendo con tal gala, y acierto
 Esto, à Julianos su mayor amigo:
 Yo pecador, hecho cadàuer yerto,
 Aun no puedo vençerme, pues obligo
 A que Heliodoro solo a qui me dexa,
 En este Hyermo, y que de mi se alexe.

37

Vagò el monte, la sierra, el campo, y llano,
 Y lo mas de el Desierto fuè inquirendo
 Para arrojar la hiel, de el que inhumano
 Contra vn Trino Dios yua verièdo,
 Y de su Excelso Trono soberano
 Hereticas razones fue oprimiendo
 Venciendo sombras, furias, fuerza, encanto
 Del Principe de el Reyno de el Espano.

38

No sospecharon bien, pues rezelaron
 Los Prelados de Chipro, y Antioquia
 Quando Visitadores embiaron
 A examinar la fe con que yuia
 En esta soledad, si ellos usaron
 De algun termino, ò vez, que se oponia
 Al mas incomprehenfible, y mas sagrado
 Misterio, que esta al Cielo reseruado.

Ra-

39

Rayò el Aurora entre confusos lexos,
 El ambito de nubes defaradas,
 Y al desplegar su albor tantos reflexos,
 Las sombras se auyentaron defmayadas,
 Fueron de su virtud claros espejos,
 Los retiros y peñas leuantadas:
 Pues solo quien las siente, y las padece
 Es quien las llora, y quica las engrandece.

40

En vna elada boueda se oculta,
 Dulce prision de osados defengaños,
 Y viuó como muerto se sepulta
 En estas lobreguezes quatro años.
 Ya es Ethna el centro, no se dificulta,
 Si arde la hoguera al terminar engaños,
 Y como en atalaya aduierte el llanto,
 Que el pecho es yefca, y eslabon el canto.

41

Del tenebroso sitio, y su dureza
 Mide la entrada el bulro venerable,
 Armado si, de aquella fortaleza,
 Que el mas justo la juzga no imitable,
 Sobre vn nudoso poyo su entereza
 A firma vn libro, alaxa oaxo amable,
 Y en otro, que azia al suelo mas se inclina,
 Pone el bordon, flicio, y disciplina.

Por

42

Por vna quiebra de la misma azera
 Sustenta vn risco el leño sacrosanto,
 Y à sus pies vna rota calauera
 Causando miedo, horror, fiereza, espanto,
 Tiene en la frente escrita (ò ley seuera)
 Ya no soy lo que fui, y serás quanto
 Te aduerten en mis huesos mudas voces,
 Y así miralo bien si te conoces.

43

Con solloços, y voces doloridas,
 Efectos de el rigor de su exercicio
 Se introduzen las lagrimas vertidas
 Para ofrendas de vn pobre sacrificio,
 Rompen las secas carnes denegridas
 Estrechezas de vn aspero filicio,
 Porque sus yerros siruan de disculpas
 Al juvenil vigor de aquellas culpas.

44

Constante emprende, hincado de rodillas
 La tosca diciplina el gran Prelado,
 Abriendo poros, venas, y costillas
 De su rendido cuerpo lastimado,
 Cardeno el labio, mustias las mexillas,
 Ronca la voz, el pecho defangrado,
 Del pedernal que forma en ésos ojos
 De lagrimas, y sangre dos arroyos.

G

Las

45

Las losas frias son su blando lecho
 A la estacion de su vejez cansada,
 Y en el desnudo suelo, trecho à trecho
 Se admira tanta piedra salpicada,
 De yeruas crudas alimenta el pecho,
 Que es el comun manjar, que mas le agrada,
 Y despues de lograr tanta fauga
 Hymnos le canta à Dios, con que le obliga.

46

Al desplegar la Aurora el nacar bello
 De los cejares de su luz hermosa
 Echò doradas trenças el cabello
 Texido à trechos de jazmin, y rósa,
 Sale el Santo à rendir su humilde cuello
 Alabando la essencia prodigiosa
 De el Criador de la luz, de Cielo, y Tierra,
 De el que à Luzbel dexò en còtnua guerra.

47

Junta los dias, y las noches junta
 En continua oracion y penitencia,
 Y aun asi las pasiones le hazen punta
 Acordando su esquiua resistencia,
 Hyere, rompe, taladra, y descoyunta
 Huesos, nervios, y toda su existencia,
 Para apagar a quel lasciuo fuego,
 Que à fuerza de yn engaño induze el ciego.
 Que

48

Que guerra, que violencia, que veneno,
 Impaciente no afixe a los sentidos,
 Que Hydra nace del opaco feno,
 Que así embargue el aliento a los gemidos,
 Ciega conduze del Triton obscuro
 La fuerte emulacion, y los ruidos.
 Ecos se escuchan ministrando graves
 Quejas al alma, y al silencio llaves.

49

Lucha el deseo, y la virtud no ignora,
 Que se opone al furor de esta pelea,
 Impugnando valiente al que decoro
 Todo el imperio de la misma idea,
 Sumergido en el llanto, pierde agora
 La enemiga opresion, la vibrata
 De vn monstruo fiero que ambicioso quiso
 Sujetar la memoria a vn dulce auiso.

50

Vencido queda ya el tirano alce,
 Y el poderoso impulso mal seguro
 De sus engaños cautamente muere
 El tardo paso contra el sacro muro,
 Si tanto incendio, quanto arrojó brues
 Hidropico en sus penas el perjurio,
 Bien podrá con sus ansias inmortales
 hartar la sed, y no estinguir los males.

G 2 Can-

51

Cante las glorias, y los triumphos cante
 El que à los pies de Dios fatigas labra,
 Pues su rendido coraçon amante,
 De no ofenderle cumple la palabra,
 Que pecho aurà de bronce, ù de diamante
 Que la corriente de sus venas no abra
 Imitando este Astro, que venera
 El Cielo Empirico en su dorada esphera.

52

Si al varon mas perfecto no le exime
 El infernal Dragon de sus crueldades,
 Y destrozado en sus fierzas gime,
 Quando à su imperio frustra eternidades:
 Que deue de sentir el que se oprime
 A creer sus mentiras por verdades,
 Sino juzgar que ignora en tanta calma,
 O que no ay muerte, ò que nació sin alma,

53

Felice aquel que vido la tormenta:
 Y supo el Puerto asir de su esperança,
 Mas quien de el Vracan no se lamenta,
 Mientras sigue del golfo la mudança,
 Si asombros son los que su curso alienta,
 Ya los mejora superior bonança
 Quando lo ofado su poder enfrena
 Tocando el desengaño en el arena.

Asi

54

Así en el rieazgo peligrar no pudo
 Este que fue de el Hyermo beldad pura
 Reliquia venerada, mas que dudo,
 Pues su gran castidad me lo asegura
 No le tocò el cuchillo mas agudo
 Donde tantos mal logran su ventura
 Y si el maligno peruertir lo quiere
 De vn castissimo amor muy mal lo infiere.

55

Como las sombras, que de el Sol los rayos
 Pretenden empañar claros luzeros,
 Siendo impresiones, palidos desmayos
 Los que en esse zafir corren ligeros,
 Y venciendo el rigor de sus ensayos
 A polo triumphan con solares fueros,
 Así su luz que hermosa reuerbera
 Auyenta horrores de la embidia fiera.

56

Quatro vezes el Gran Señor de Delo,
 Que nos presta la luz en carro de oro
 Bordò por vno, y otro Paralelo.
 La guedexa al Leon, la piel al Toro
 Tantas llamando con la piedra al Cielo,
 Abrió sus puertas, que admirò su lloro,
 Hasta que peregrino por la sierra
 Pisò de Siria la estrangera tierra.

A la

57

A la de el Vice Dios sacra morada
 Llegò con Epiphanio, y con Paulino,
 Mimistros de Damaso en la sagrada
 Oficina del Trono mas diuino,
 Pero aunque su virtud viuia encerrada,
 La fueron conociendo en el camino,
 Y à vista de aquel Solio sacrosanto
 Su voz fue trueno, su Doctrina espanto.

58

Con graue estilo, y con hablar modesto
 El pie le besa, y su humildad le ofrece,
 Que es justo à su obediècia quede expuesto,
 El que en virtudes, y en grandezas crece,
 Y aunque le aguarda el merecido puesto,
 La purpura del Tibre no apetece,
 Y al verle en su cristal de vndosa mina
 Le embidieron la Siria, y Palestina.

59

Porque su nombre en glorias se eternize,
 Y en bronze labre su prudencia cana,
 Damaso el Santo con amor le dize,
 Que ya el dexarle es diligencia vanã:
 En nada sus preceptos contradize,
 Siguiendo en todo Ley tan soberana,
 Por ser de nuestra Iglesia la cabeça,
 Y el como Pablo à predicar empieça.

Los

60

Los propios y eſtrangeros le eſcucharon,
 Los montes en ſus cumbres lo admiraron,
 Los Cielos à ſus voces ſe pararon,
 Los hombres à ſu aliento ſe vencieron,
 Los vicios à ſu exemplò ſe dexaron,
 Los mas que le trataron conocieron,
 Que ya el llamarle Santo era atributo,
 Pues ſupo ſazonar tan dulce fruto.

61

Plauſible oſtenta aquellos feruorofos
 Impulſos que dà al Cielo por ofrendas,
 Al tiempo que de Egipto los famoſos
 Sacerdotes huyeron las contiendas
 De tanto Arriano en barbaros Coloſos,
 Deſtroçando el arrojò altiuas prendas,
 Que hizo Athanaſio, y Monjes ſolitarios
 Con San Antonio en Monafterios varios,

62

Boluiò Athanaſio à ſu Prouincia, viendo
 Que la perfecucion de los Arrianos
 Eſtaua ſoſsegada, y conociendo
 El auxilio de Dios en los Chriſtianos:
 Quedò ſolo Geronymo atendiendo
 En reducir los penſamientos vanos,
 Siendo entre todos ya quien mas los zela
 Paula, Sophronia, Melania, y Marcela.

Pau-

63

Paula pues, en quien pudo la hermosura
 Rendir victorias, y el mayor tropheo,
 Cuya belleza, gracia, y compostura
 Dava esplendor al rayo Didimeo,
 Si el tiempo de engaños asegura,
 Ya es el filicio su mayor asco,
 Y las joyas de perlas, y diamantes
 Diciplinas de hierros penetrantes.

64

O que agradable Canto à los sentidos
 Es esta consonancia que se admira.
 O que de engaños sin razon perdidos;
 Idolatrò el engaño, y la mentira:
 O que de errores fueron conuencidos
 Con su enseñanza ! si advertido mira
 El que de sus razones inspirado
 Saliò de confusion y de pecado.

65

Aunque los mas siguieron su Doctrina,
 La que mas entre todos se auentaja
 Es Paula, por sus obras peregrina,
 Y por sus prendas estimable alaja:
 Confessandola el Cielo tan diuina,
 El Butil, y el Sinzel le labren caxa
 Para guardar la primorosa copia,
 Que adore el Tibre como à cosa propia.

Ha-

66

Hallando en esta, tan gran zelo el Santo,
 Fue la ocasion de frequentar su casa,
 Pero el Demonio que los zela tanto,
 De inuidia rabia, y de furor se abraza.
 Vela el Dragon al admirarse, quanto
 Con su enseñanza, de su Imperio arrasa,
 Como lo hizo con la lengua ardiente,
 Que de ellos murmurò tan falsamente.

67

Delisnjas ceñido en mal tamaño,
 Cargada de cautelas la codicia,
 Armado de traiciones el engaño.
 Que la virtud arrastra, y desperdicia:
 Conjurada, y vnida con el daño:
 Entonces se le opuso la malicia,
 Porque de su dolencia no sanara,
 Ni el vicio, ni el pecado se dexara.

68

Viendo Damaso, que yua en opiniones
 El credito mas puro, mandò luego
 Aprisionar con asperas prisiones
 Al incentiuo que atizaua el faego,
 El rigido tormento, estas razones
 Le hizo confesar, no el blando ruego,
 Diciendo: que era testimonio, quanto
 Diulgò contra Paula, y contra el Santo.

H

Si

69

Si aleuosa calumnia fementida
 Su castidad, y su pureza infama,
 Cuya conspiracion mal preuenida,
 Infame seruidumbre la derrama,
 Peligra la maldad, no aquella vida
 Que busca para Dios eterna fama,
 Desmientra tanta injuria el ciego arroxo,
 Y sea del tormento vil despojo.

70

Pero, ya que sus males llora y gime,
 Mentida la calumnia, muy mal piensa
 El Cauloso, que tirano oprime
 Todo el honor al fulminar la ofensa:
 Si el mismo que le culpa le redime:
 Porque no ha de servirle de defensa,
 Quando el engaño el desengaño advierte,
 Y así lo escriue a Afella de esta suerte.

71

Noble Señora, si en tus luzes vivo,
 Sin sombras, que se oponen al decoro,
 Hazien do de lo humilde, y de lo altiuo
 Copiosas sumas al celeste Choro.
 No es bien, que pues me llaman vengatiuo
 Encaprador, y que la culpa adoro,
 Que me tengas a mi por hombre bueno,
 Que destietro el pecado, y le condeno.
 Quien

72

Quien en tres años que viui ocupado
 En predicar, y en enseñar el modo
 De adorar, y entender lo mas sagrado
 Viò, que vna estatua vil de barro y lodo
 Como la mia, sin respecto ofado
 Pudiera desmentirlo y perder todo
 Quanto en su gracia mereciendo estaua
 Por no saber sentir lo que lloraua.

73

Argos atentos numerè en sus ojos,
 Siendo objeto mi honor de su desprecio,
 Aspides, que afectando ostos artojos
 De el alma vsurpan quanto tiene en precio
 O Santa soledad! si estos despojos,
 Si mi venida no merecè aprecio,
 De que siruiò dexarte? si aqui halla
 Mi pobre vida vna cruel batalla.

74

Este asombro, este horror, esta cautela,
 Esta inquietud, que tanto el alma siente,
 Huye de aquel rabioso Can que en vela
 Pasa las horas en su fragua ardiente,
 Crece el afan, pues veç que se desueta
 La oposicion que vicios no consiente,
 Mordiendo el venenoso diente agudo,
 De la paciencia, el valeroso escudo.

H 2

Ho-

75

Hollando ya del liquido elemento
 La cristalina espuma en sus arenas,
 Arrebatado de este mal que siento,
 Te auiso de la causa de mis penas;
 Deuele à mi dolor, y à mi tormento
 Estas memorias de fatigas llenas,
 Que à Siria bucluan, pero sea tu ruego
 El que à Bethlen me lleue con sosiego.

76

Emulo de sus dichas le contemplo,
 Pues le obliga que à Roma dexé, quando
 Vencido el pueblo de tan alto exemplo,
 Ya todas sus glorias pregonando,
 Mudaronse las Aras de este Templo,
 Y al verse aborrecido, fue logrando
 Meritos de su barbara Colonia,
 Saliendo al fin de tanta Babilonia

77

Llega à Siria, y los Santos Hermitaños,
 Con quien viuido auia dulcemente
 Visitò, ponderando aquellos daños
 Que experimenta vn peregrino ausente,
 Ofrecensele todos sin engaños,
 Que alli no reina aquella Circe ardiente,
 Y que en su compania se quedàra
 Piden, mas èl hasta Bethlen no para.

Alli

78

Allí donde nació Iesvs al yelo,
 Allí donde vn Pesebre fue su Estrado,
 Allí donde se viò en la Tierra el Cielo,
 Allí donde de Reyes fue adorado,
 Allí donde los Brutos por el suelo,
 Y Pastores le vieron humanado,
 Allí se mira ya, porque desca,
 Que donde Dios nació, morir se vea.

79

Felice el dia, y feliz la hora
 En que viò de Iudca el suelo digno
 Donde el Atlante de esos cielos mora,
 Luzero hermoso al mas errante Signo,
 Rayando los bosques de el Aurora,
 Se le ofrece à sus ojos tan benigno,
 Que le reciben con igual agrado
 El Hòbre, el Aue, el Bruto, el Mòte, el Prado,

80

Gozoso queda en esse sacrosanto
 Alcaçar soberano, y sus Altares,
 Formando soles de admirable encanto,
 No se consagran de mentidos Lares
 Los Porfidos, y Iaspes, siendo espanto,
 No sirven, que son piedras muy vulgares,
 Que el Artifice Dios en su escultura
 Los vistió de diuina Arquitectura:

Me-

81

Mejor Iason, que el que de Gholso vino,
 Tuuo à Adiauená en su Region dorada,
 Pues supo conquistar el Vellocino
 De oro, con el ardid de vna pedrada:
 No como lo dispuso el Peregrino,
 Que de Thelalia hizo la jornada,
 Sino como el de Siria, porque vemos
 En la Gentilidad tales estremos.

82

De las Montañas de Indea, y Samaria,
 De Tauro, de Galacia, y Palestina
 Baxaua multitud de gente varia
 Solo con su Bordon, y su Esclauina
 A ver la santidad, la solitaria
 Penitencia, que vino con su Doctrina,
 Este, de el Orbe asombro sin segundo,
 Este, que à Leuiatan hechò al profundo.

83

Del mas remoto y dilatado clima
 Vienen à verte, y aun de Roma viene
 La Casta Paula, porque assi redima
 De el Aspe horrible aquel rigor perenne,
 Esta empresa, que ya su pecho anima
 La aprueua el mismo Cielo, pues conuiene
 De que pase à Bethlen para ser planta
 De quatro Monasterios que le uanta.

Tres

842

Tres de Mujeres, y vno de Varones
 Edifica, compone, y engrandece,
 En quien se vieron tantas perfecciones
 Quantas el laspe entalla, en las que ofrece,
 Imitando sus inclitos blasones
 Se vee, que en este figlo aun permanece
 De Geronymo el nombre, y fee senzilla
 En la que es hoy Octaua Marauilla.

85

Obra de aquel Gran Rey, de aquel prudente
 Phelipe, à quien la fama generosa
 Marmoles le erigió gloriosamente
 Al culto de esta hazaña portentosa:
 Si de laureles coronò su frente,
 Ya el sacro Templo en fee tan milagrosa
 Renombres inmortales dà à sus hechos,
 Quando dos Mundos le venian estrechos.

86

O Musa, si esta vez templar quisieras
 La sonrososa cuerda al instrumento:
 O quanto de esta Marauilla oyeras!
 Pues excede à las siete en luzimiento,
 Quisiera remontarme à las Espheras
 Con ronca voz, que en mi audtza alicento,
 Pero que intenta el pensamiento mio,
 Si en lo que emprendo logro vn desuarto?

Buel-

87

Bueluo à seguir el rumbo de mi estrella;
 Y el Norte que me guia en esta parte,
 Diciendo que Rufino el labio sella
 Al oír que Geronymo reparte
 Por todo el mundo aquella luz tan bella,
 Que el docto admira con ingenio, y arte
 Acreditando este, y sus Sectarios
 De su tenacidad efectos varios.

88

No ãe el humedo Orion las impresiones
 Pueden obscurecer luzeros tales,
 Si el Aguila que peyna esas regiones,
 Y el Clarin de esos orbes Celestiales,
 Examinando al Sol erudiciones
 Las venera con nombre de inmortales,
 O diuino Agustín ! solo aqui puede
 Excederse en lo mismo que se excede.

89

A Alipo desde Hypona se le enuia,
 Junto con Paulo Orosio, y con Seucro,
 Y à Apodemio, con otra compañia
 De Varones ilustres, de que infiero,
 Que sabiendo Agustín quanto sabia,
 Quiso ser entre todos el primero
 A darles este exemplo, pues lograua
 Aprender de los que el Santo enseñaua.

De

90

Del Africano **Se** estas memorias

Tributos, son, y su Diuina mano

Al inmortal renombre de sus glorias

Eterniza este zelo mas que humano;

Del vna al otra Zona las historias

Le rinden à este Alcides soberano

Vocales plumas, y en alado buelo

Desde Dalmacia se remonta al Cielo.

91

Estando à sus Dicipulos leyendo,

Y su Doctrina Celestial dictando,

Entrò vn Leon con lastimas rugiendo,

Y huyeron todos de temor temblando,

Quedòse solo el Santo recibiendo

La Fiera con amor y afecto blando,

Y el Bruto entonces à sus pies se inclina,

Dando la mano herida de vna espina.

92

De su dolencia le curò la Haca,

Y el Leon de rendido y de obligado

Porque lo Racional se satisfaga,

lomas del Monasterio se ha apartado,

Alli queda, alli sirue, y alli paga

El generoso afecto que ha heredado,

Que es de la gratitud heroico officio

Mostrarse agradecido al beneficio.

I.

Ia-

93

Iamas el ozio **hállò de los sentidos**
 La puerta abierta, y siempre en la **tharta**
 Los tuò, en traducir los no entendidos
 Altos misterios de la Lengua Hebrea,
 En estos exercicios repetidos
 Treinta años ocupò, porque **se vea,**
 Que ilustrò en las Sagradas escrituras
 Las sombras que admiraron por obscuras.

94

Ordenò de la Iglesia los Oficios,
 Repartiendo los Salmos por los dias,
 En cuya gloria ofrecen Sacrificios
 Los Angeles, y aladas Gerarquias,
 Dispuso para nuestros beneficios
 Las Lecciones, y Santas Profesias,
 Euangelios, Epistolas, y luego
 Se arrebatava en el Diuino fuego.

95

Venerenle esos Choros Celestiales,
 Y los prodigios de sus luzes bellas,
 Pues logra en esas ruedas de cristales
 En Carro de zafir pisar centellas,
 Con lengua ruda plantas, y Animales
 Le dan adoracion, pues las estrellas,
 Que Mariposas de este Sol se miran
 Viendo su luz, al Sacrificio aspiran.

Ya

96

Ya de los duros golpes de vna piedra, sus pulsa
 Y de peregrinar toda la vida
 Ha llegado à adquirir tan grande medra,
 Que trac su arquitectura defunida,
 De quanto mal padece no le arredra
 Ningun dolor, ni menos la sentida
 Pena, de verse asido en aquel lecho
 De vna cuerda que està colgada al techo.

97

Solo del flaco cuerpo se descubre
 La feca piel curtida y requemada,
 El cabello, y la barba que le cubre
 La cara adusta, yerta, y arrugada
 Los ojos àzia adentro los encubre,
 La boca sin color defaliñada,
 Los dientes defunidos, los pies secos,
 Y de las manos los disformes huecos.

98

Mas ya de la mortal deuda las horas
 Llegando estàn, y las de su consuelo
 Le ofrecen à su Ocaso las Aurotas,
 Que amanecieron entre escucha, y yelo,
 Y pues Cisne tributa las honras
 Vozes, que escucha el soberano Cielo,
 No le amedrente el eco de vna trompa,
 Ni el curso de sus dichas le interrompa.

A

I 2

Sal-

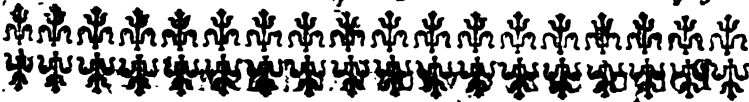
99

Salue pues Peregrino Cortesano,
 Salue honor de Bethlen, del Asia asombro,
 Salue prodigio, y Seraphin humano.
 Salue Athlâte, q̄ al Mũdo ha dado el ombro,
 Salue terror del Barbaro inhumano,
 Salue otra vez, mas como no le nombro?
 Salue, salue Geronymo Sagrado,
 Salue gloria del Murice, y Cayado.

100

Perdona de mi labio la rudeza,
 Y si ofendido miras tu decoro,
 Culpa mi cortedad, no la pureza
 De vn alma que confiesa lo que adoro,
 Si tuyo es mi sentir, si tu grandeza,
 El Solio rige del Noueno Choro,
 Porque acierte à cantar estas memorias
 Sacrifique este afecto entre tus glorias.





admoner los a budo

A SAN FRANCISCO

DE BORJA.

Cancion.

Este afecto que rinde a essa grandeza,
 Humilde adoracion, que ardiente nace
 Del generoso aliento que le inspira,
 Pues sacrifica a tan gloriosa Alteza
 Vna alma que entre atomas satisfaze
 Quanto Minerua con sonora Lyra,
 Hoy publica, y admira
 Viendo en essas espheras vn portento,
 Que emulo de su ardor borda en su asiento,
 Con nueva luz el estrellado Manto,
 Y si mi torpe voz al dulce Canto
 No se eleuare con vocales plumas
 Presteme Borja sus grandezas fumas.
 Diuino Sol, que de esplendor vestido
 Giran tus rayos esos paralelos
 Coronando lo sacro de tu Nombre,
 Si con dexar de ser, mas grande has sido
 En essas Gerarquias de los Ciclos,
 Por-

Porque tu zelo, y tu virtud asombro,
 Oluidas el renombre
 Del Principe, y Señor tan excelente. A
 El ser de vn Rey Ramiro descendiente,
 Y Nieto del Catholico Fernando,
 De cuya sangre Real fuiste heredando
 Tantos blasones, quantos mirò el dia,
 Que de Ignacio logro la Compañia.
 Grande en la Tierra, y en el Cielo Grande
 Te aclama el Mundo soberano Antheo,
 Gigante Magestuoso, en quien el triua
 El graue peso, que el Imperio manda
 Del que rige las aguas del Letheo,
 Si en los incendios de su llama a ctina
 Venera la fee viva,
 Con que rindes el Reino del Espanto,
 Erigiendo en el Solio Sacrosanto
 De vn Alma pura el holocausto breue,
 Que admirado de ver en polvo leue,
 Vn milagro, vn asombro, vna hermosura,
 Ya dudando lo que es, no lo asegura.
 Mustio el clauel quedò, palido, y yerto,
 Que al luciente Farol terminò el dia,
 Y de sus rayos la mayor belleza,
 Venciendo con las sombras lo mas cierto,
 Pues marchitò su hermosa Monarchia,
 Quanto de la comun naturaleza.

Tributo à la tristeza, no pudiese enojar.
 Ya en Vna de drista, despojo a ora
 De errante Cierço, si temprana Aurora,
 Si fuerte esquiva, si hado mal seguro,
 Si clada llama, si aquel cielo obscuro,
 Si axada pompa, si tuncsto encanto
 Te hablaron mudos, ya te adoran Santo.
 O quanto Religiosamente ofresces
 En reuerente culto los ardores,
 Que aprenden a vencer con desengaño,
 Humilde si eres, pobre te engrandesces,
 Que el que en sus Aras postra estos honores
 No dá la ofrenda de aparente engaño,
 Peregrino y extraño
 Fue tu ayuno, tu açote, y penitencia
 Para obligar de Dios su gran clemencia,
 Llegando a merecer, en ser de humano,
 Fiarte los decretos de su mano.
 Arbitro Celestial, hoy te diuiso,
 Pues dexò à tu eleccion quito obrar quiso.
 Milagro en quien la perfeccion se alcança,
 De espiritu valiente, y feruoroso,
 Si anuncio de la grande omnipotencia,
 Que solo tu en el Mar de su bonança
 Has hallado en el Puerto misterioso,
 Confagrandole ya con reuerencia
 Lo que por excelencia

Siem-

Siempre ofreciste, empero mayor gloria
 Hoy labras en el Marmol de tu Historia.
 Y fi en asperezas y rigores
 Has feruido al Señor de los señores,
 Mira el premio que dà (gran maravilla)
 Si aun los Reyes te doblan la rodilla.
 Cancion, dile à Francisco,
 Que desde lo eminente de este risco
 Se vee su compañia, en quien el Cielo
 Las columnas fixò de su desuelo.
 Y si la primer piedra, ha sido Ignacio,
 Con primoroso esmalte, en breue espacio,
 Tan preciosa la hizo el Duque Santo,
 Que es lustre de su honor, de el Orbe espato.

A SANTO THOMAS DE

VILLA NVEVA, ARCOBISPO DE
 Valencia.

Cancion.

R Endido, ò Grã Thomas, postro à tus plãtas
 Vn noble afecto, y si grandezas tantas,
 Se permiten al zelo
 De vn coraçon que adora con desuelo

De

De tu vida el milagro,
 Admite estos ardores que consagro
 Hoy à tu nombre solo,
 Deme su lyra Apolo,
 Presteme el Africano
 Sol, la fuya, que atento
 Resonando en su cielo soberano,
 Eco serà mi voz, y el instrumento
 Con plectro mas sonoro,
 Herido, templarà sus cuerdas de oro,
 Oyeme pues asombro peregrino,
 Desde esse Alcaçar Celestial Diuino,
 En cuya hermosa esphera,
 Pollo luzes de el Aguila primera,
 Que al lograr luzes tantas
 Con generoso aliento diste, quantas
 Viçtimas le mejoras,
 Pues desde tus Auroras
 Los rayos le beuiste,
 Su esplendor le heredaste,
 Por adorno sus plumas te vestiste,
 Y por ellas glorioso te exaltaste,
 Con tan rapido buelo,
 Que no paraste hasta llegar al Cielo.
 Ya no siruen de Phidias los Cinzeles,
 Ni los primores de el diuino Apeles,
 Que en globos celestiales

K

Se

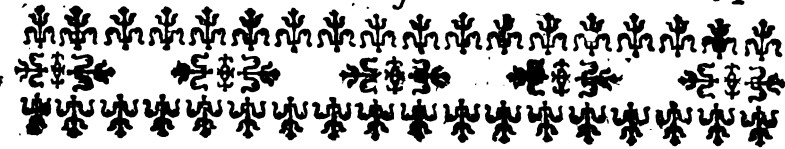
Se grauan tus renombres inmortales,
 A cuyo humilde voto,
 El afligido, el ciego, el pobre, el roto
 Sacrifica à tu Alteza,
 De vn alma, la pureza,
 De vn pecho, lo abrafado,
 Porque es justo que cobres,
 En pia ofrenda, el Paternal cuidado,
 Con que ostentaste ser Padre de pobres,
 Dando tan francamente,
 Que para dar, no hallaste inconueniente.
 Iamas la vanidad, monstruo aplaudido
 Te tocò el coraçon, ni aun el vestido,
 Antes el que lleuauas
 Dauas al pobre, y tu te remendauas:
 Pues para ti no auia
 De baxo de la luz, ò en sombra fria,
 Cosa de mas aprecio,
 Teniendo por desprecio
 La altiuez soberana,
 Que adora el siglo vano,
 Hidropica ambicion, dulce, y tirana,
 Aspid cruel de el coraçon humano,
 De quien tanto triumphaste,
 Quando en Valencia humildemēte entraсте.
 O exemplo de virtudes, no imitables,
 Que vnidas con tus prendas tan amables,

Ci-

Ciñen lo más perfecto:
 Quien tu siluo escuchò, que à su precepto
 No rindiera obediente
 Lá ceruiz à tu yugo dulcemente?
 Que Oueja huuo perdida,
 Que no hallasse acogida
 En tu cortio Cayado?
 Siruiendole de aprisco
 Tu Redil, que dexando lo intrincado
 Del monte, y lo eleuado en pardo risco,
 Huyò su duro ceño,
 Librandola tu voz de su despeño.
 Bien de mi Amor aquella llama ardiente,
 Culto erige en tu Templo reuerente,
 Si en ti Pastor sagrado,
 Deel Turia honor, santissimo Prelado,
 Hallò mi gran desco
 Segura protecion, feliz empleo.
 O Argos vigilante,
 Que en tu Iglesia celante
 Obraste marauillas,
 Y prodigios tan raros,
 Que aunque el alma quisiera referillas,
 No puede reduzir tus hechos claros
 A Numeros, y en tanto,
 Quentalos tu, pues eres Docto, y Santo.
 Cancion, si ruda emprendes

Sus alabaças, tanto mas le ofendes,
Que pucs desnuda vas de sciencia, mira,
Que mal tu tosca Lyra
Podrà acertar à ponderar sus glorias,
Si por pobres no admite estas memorias.





A LA ASSVMPCION

DE NUESTRA SEÑORA

EN ALVISION DE EL AVE FENIX.

Romance.

BEllo prodigio del Cielo,
 Y de sus luzes primor,
 Aue, la mas remontada,
 Que en el Impirco se viò.
 Fenix, de quien se acredita,
 Que en las espheras de el Sol
 Labraстеis dichosa vida,
 Para renacer vn Dios.
 En la reciproca hoguera
 Ostentais tanto blason,
 Que asegurai, que la gracia
 Se juntò con el Amor.
 Ni en el nacer, ni morir
 Ha auido peligro en Vos,
 Que quien muere por viuir.

Vi-

Viue de lo que murió.
 Si à eternizar vna vida.
 Plumas os eleuan hoy,
 Estas dichas sin estrago,
 Piedades, y asombros son.
 Todos esos Nueue Choros.
 Os rinden adoracion,
 Mas no es mucho, que Aue Rèina
 Se remonte tan veloz.
 De que arde el pecho sagrado;
 Virgen contemplando estoy,
 Que milagro, si el incendio
 Toda el Alma os abrasò.
 El buelo fue tan altiuo,
 Como obra de los dos,
 Gracia de Diuinas alas,
 Gloria de et Hijo mayor.

ESTRIBILLO.

*Buela Phenix Diuina,
 Beuele al bello Sol
 Los rayos de sus luzes, y candor*

A LA NATIVIDAD
DE NUESTRA SEÑORA

Romance.

S Vs luzes desata el Sol,
 Bordando aquella montaña,
 Y al ir rayando sus cumbres
 Admira otra luz mas clara.
 Dora à Nazareth las cimas,
 Entre arreboles de nacar,
 Formando en su Primavera
 Todo vn Cielo en breue estancia.
 Entre hermosos rosiclères,
 Purpurea Niña se guarda,
 Grande al esboço Primero
 De su virginal infancia.
 No es mucho que la veneren
 Por Deidad tan soberana,
 Pues desde su Aurora, sale
 Colmada de tantas gracias.
 A tanto golfo de luzes,
 La noche sus sombras pardas
 Rinde, que desde su Cuna,
 Por milagro la idolatra.

Ya

Ya se retira confusa
 Con sus horrores opaca,
 Y si ciega de auer visto.
 No venga tan de mañana.
 Que triumphò antes de nacer,
 No se duda, pues alcançan
 Tantos faoues las dichas,
 Al primer reir del Alba.
 Los riscos, y amenos prados,
 Guarnecidos de Esmeraldas,
 Flor à flor publican mudos
 Lo que las Aues le cantan.

ESTRIBILLO.

Diuina. hermosura,
Que al nacer alcanças
Del Cielo primores,
Que no se comparan.,
Digan los arroyos
Con voces de plata,
Que solo tus luzes
Las Nieblas desatan;
Y esto con tal gracia,
Que antes de auer sido,
Lo publica el alma.

A LA PURISSIMA CONCEPCION
DE NUESTRA SEÑORA,

Romance en Esdrújulos.

DE la que es Virgen sin macula,
Deste prodigio magnanimo,
Oigan mi voz, que en esdrújulos
Forma à sus luzes vn cantico.

En su Concepcion Purissima
La preferuò Dios de el tartago,
En que las flores mas candidas,
No se libraron de el Amago.

Porque en su hermoso deposito,
No pudo el rigor tiranico
Manchar la Caja, en que el Vnico
La escogió para su ambito.

Ya queda el Dragon Armigero
Rendido à sus pies, y el Barbaro
Confiesa ya, que su oposito,
Ha sido à su intento inualido.

Padezca el Bolcan Ignifero,
El que con ardor tan rapido,
Quiso inficionar malefico,
De este pensil, lo aromatico.

L

No

No ha de vencer con lo intrepido
 De sus violencias, vn átamo,
 Si nunca encontró su espíritu
 De culpa, el menor obstaculo.
 Si es de esos Cielos el credito,
 Como ha de violar lo candido,
 Densa nube, si en lo Celico,
 Es el mismo Dios el Arbitro.
 Quien ay que intente solícito,
 En este Cristal Diáfano,
 Hallar en rayos tan fulgidos,
 Sombras, que siruan de escandalo.

ESTRIBILLO.

*Digan los Musicos,
 Sientan los Clássicos,
 Que à espheras Celicas,
 No ofende el Abrego.*

A LA PROFESION DE VNA SEÑORA
Religiosa, en el Convento de Santa
Lucia.

ROMANCE.

Que cegáste Lucia,
 De fina, no se ignora,
 Mas

Mas luego ven tus ojos,
 Lo que sin ver mejoran
 O como lo publican
 Lo grande de tus obras,
 Pues se ve, que tus niñas
 Sin vistas se desposan.
 Esta que de tus prendas,
 Tantos meritos logra,
 Tantos rayos la ciñen,
 Que Deidad la coronan.
 Hoy dicen que se casa,
 Con vn Galan que es gloria,
 Y aunque Niña, y traueña,
 Estará como Monja.
 Porque el es tan zeloso,
 Que como Amante toma
 Los retiros de casa,
 Y en ella vn Cielo goza.
 Y así, no ay que admirar
 De este Nouio las Bodas,
 Si à fuerza de prisiones
 Se forja las esposas.
 Que dexa el Nouiciado
 Por su Amante, se nota,
 Mas el que la hizo al Tomo,
 Que es perfecta no ignora.
 Aura vna Primavera

L 2

Que

Que estas dulces memorias,
 La tienen desuclada,
 Y toma vn Velo en joyas.
 Y pues con tal pureza
 Tan finamente adora,
 No ay duda, que la Palma
 Lleuará entre las otras.

A SAN FRANCISCO XAVIER.

Romance.

Pues de Francisco Xauier
 Quereis saber los prodigios,
 Atended á tantos ciegos,
 Que os contarán lo que han visto.
 El portento de esos Cielos,
 Le aclaman muchos tullidos,
 Pero esos ciegos bien ven,
 Que hasta los mudos lo han dicho.
 Gran multitud de milagros
 En sola vna Aldea hizo,
 Venciendo al Demonio, y fueron
 Milagros, y Basiliscos.
 Indios, su Apostol le llaman,
 Y ha sido raro capricho,
 Que les enseñe la Fè,

Quien

Quien và por ella perdido.
Para ostentar gran pobreza,
Se vistió de Peregrino,
Que nunca pudo lo humano,
Tener lugar con lo altiuo.
De Entendido, y de bizarro,
Diò siempre claros indicios,
Pues con sola vna razon,
Daua alma à muchos sentidos.
El de Valiente se admira,
Quando con sus votos hizo,
De que veinte y siete muertos,
Reconociessen sus brios.
Yua rompiendo sus carnes,
Por entre Montes, y riscos,
Y el Sol que viò su derrota,
Se parò en sus Epiciclos.
No le detuuò el Milagro,
Que como estaua Francisco,
Hecho à no estàr jamas quedo,
Siguiò veloz su camino.
Mal hallado con su vida,
Buscando nuevos peligros,
Se ensrò por el Mundo adentro,
A donde Dios fue seruido.

AL

AL BEATO SALVADOR DE HORTA.

Romance.

O Gran Salvador mi Padre,
 Que así te llama mi afecto,
 Que así lo dicen tus obras,
 Y confiesan mis sucesos.
 Mi Santo, que por Diuina
 Disposición de los Cielos,
 En mi Templo venerado
 Está tu precioso Cuerpo.
 Ya de justicia esse nombre
 Se deve à mi rendimiento,
 Pues por víctima en tus Aras
 Me tendràs, aun quando muerto.
 Escucha pues de mis voces,
 Los numerosos accentos,
 Mas para cantar tus glorias,
 Es corto numen mi ingenio.
 Valgame toda tu gracia,
 Prestame todo tu aliento,
 Que siendo así, bien podré
 Hazer glorioso mi empeño.
 Ruda Lyra en tus grandezas
 Rompa los sonoros ecos,
 Porque en tus elogios mida,

Los

Los buelos mas altaneros.
 Naciste con pobre aliño
 En Santa Coloma, y fueron
 Tus Padres, para los pobres.
 Aliuio, amparo, y consuelo.
 Heredando sus virtudes,
 Y de Francisco, el exemplo,
 En sus retiros sagrados
 Te ajustaste à sus Preceptos.
 En su Religion Diuina,
 Tan Obseruante te vieron
 De sus Reglas, que la Regla
 Fuiсте tu, para con ellos.
 Aunque Lego, siempre obraste,
 Con tan alto magisterio,
 Que siendo mas tu virtud,
 Fueron las Ciencias lo menos.
 O singular marauilla,
 Y peregrina, pues veo,
 Quan poco ignorar pudiste,
 Con tan altos pensamientos.
 Prodigios son quanto admiran
 Sordos, Mudos, Mancos, Ciegos,
 Que es tu nombre medicina,
 Y tus acciones remedio.
 Toda tu vida es milagros,
 Y todos ellos sin Cuento,
 Quien

Quien numerarlos pretende,
 Que no se pafine al saberlo.
 Pregonero de tus glorias
 Fuifte, quando yuas diciendo:
 Vengo cansado de hazer
 Milagros: O gran portento!
 No era altiuez, ni soberuia,
 La que encerraua tu pecho,
 Que Dios por tu voz hablaua,
 Por lo que obraua tu zelo.
 Con que te exaltaste tanto,
 Eri esos zafiros bellos,
 Que sus alados Cherubés,
 Te coronan de luzeros.
 No es mucho ciñan tu frente
 Con esplendores tan nuevos,
 Pues beuiendo luzes, subes,
 Hasta el Solio mas supremo.
 Eternizando tu Nombre,
 Y premiando lo perfecto,
 Fauorecido te miras,
 De el Sol de Iusticia Inmenfo.
 En su celestial Morada,
 Viues inmortal al Tiempo,
 Cobrando en lo soberano,
 De la Tierra los empleos.
 Rendido te ofrezco el Alma,

Y

Y mi coraçon defecho
 En humilde Sacrificio,
 Su fee, su ardor, y su incendio.

EN OCASION DE AVER SIDO
Secretario de una Academia.

ROMANCE.

Q Vien ingenioso Lyceo,
 No ha de dexar en las Tablas
 Estragados los colores,
 A vista de luzes tantas.
 Entre las confusas sombras,
 Miro los rayos que enlaçan
 De Daphne, el Laurel esquiivo,
 En sus espheras doradas.
 Tanta erudicion admiro,
 Que en el Templo de la Fama,
 Se immortaliza en los Bronzes.
 Y en los Marmoles se entalla.
 No borre vn tosco pinzel
 Los lienços, en que se graua,
 El hypogriphò vestido
 De plumas mas soberanas.
 Las que hoy rayaron su aliño,
 Las que hoy le firuen de gala,

M

Vc-

Venera Apolo en sus luzes,
Como Helicon en sus aguas.
Sagrado asilo, que ilustra,
El Numen, que se adelanta
En armonicos accentos,
De Lyras bien acordadas.
Como vna ruda Zampona,
En el cielo de este Alcazar,
Puede formar dulces voces,
Oyendolas hoy tan altas.
En tiernos Enthusiasmos,
Hoy Caliope me valga.
Bañando mi rudo albogue,
Con el cristal de Castalia.
Numeros vocales preste
A mi instrumento, y las Tablas,
En que el pinzel lineas tire,
De su docto estudio salgan.
Este lienço soberano,
Será admiracion sagrada,
Porque sobre ingenios claros,
Realçan las sombras pardas.

A DON ARTAL DE ALAGON,
Marques de Villafor,

En ocasion de auer salido à Caça.

ROMANCE.

EL Montaraz Adonis,
Que à sus plantas reduce:
El Corço mas ligero.
El Gamo que mas huye.
El que pisa los Montes
De Valle Hermoso, y sube,
Trepando incultos riscos,
Examinando cumbres.
El que en esnas florestas,
No ay planta que no cruze,
Ni tronco, en quien no lea
Lo que el Amor esculpe.
De este pues generoso
Garzon, en quien se vnen,
Primores de Cupido,
Con el Dios de las Luzes.
Dezir fatigas quiero,
Mas fatigas illustres,
Fatigas venatorias,
Que spiritus infunden.

M 2

Rayo

Rayo de Plomo vibra
 Al Iauali, y el sufre
 Obediente su estrago,
 Porque feliz se juzgue.
 Si ruge por lo osado
 El Leon, no presume
 Armar el coruo Alfanje,
 Por mas que fiero ruge.
 Rendido le venera,
 Con sus guedejas pulc,
 Las arenas que pisa,
 Sin que voz articule.
 De el valor, y el esfuerço,
 Tantos hechos deduze,
 Que aun el Iaspe, y el Bronze,
 Son muy cortò volumen.
 Si en laminas se escriuen
 Las glorias que produze,
 No peligren las voces
 De tan pequeño Numen.
 A glorias pues tan fuyas,
 Los Porfidos se ocupen,
 Y çagales en cultos,
 Aromas le tributen.
 Vincule sus hazañas,
 Y el Sucesor ocupe
 De tan gallardo pecho,

Tan

Tan altas magnitudes.
 Caçador mas bizarro,
 El Eurotas no cubre,
 Porque sin sus Arpones,
 Está la selua inutil.
 Aunque en toscos sayales
 Se ostenta, no confunde
 El Alma, la materia,
 Que en otro ser reduce.
 A vista de lo heroico,
 Se pondera lo illustre
 De tantos Ascendientes,
 Como el Marmól descubre.
 Cifrar en corto espacio
 Sus gloriosas virtudes,
 Quien osado lo emprende,
 Que necio no se acuse.
 Será su proprio nombre,
 El blason que vincule,
 Al Orbe sus proezas,
 Que repetidas luzen.
 Viva à las duraciones
 De el Tiempo, y no sepulte,
 En sus muertas cenizas,
 Tan primorosos lustres.

RE-

*RÉ: CON DE LAS FIESTAS QUE
se celebraron en la Ciudad de Caler, al Casamiéto
del Principe de Pomblin, con la Señora Doña. Ma-
ria de Alagon y Pimentel, Dama de la Reyna Nue-
stra Señora, y Hija de los Marqueses de
Villafor.*

ROMANCE.

SI entre mis afectos miro,
Veneradas atenciones,
Que à impulso de sus preceptos,
Hazen lo rebelde docil.
Sià su ley rinde obediente,
Tanto sacrificio noble,
Como no iràn à sus Aras.
Mis generosos ardores.
Si la causa que los mueve,
Siendo animado Façonte,
Quiere, que entre sombras luzga
Lo negro de estos carbonos.
Si es empeño de el respeto,
El sagrado que me acoge,
De el riezgo me inhabilitan
Sus mismas veneraciones.
Si con tanta luz, lo humilde
Alienta de sus temores,

Bien

Bien podrè en essas espheras
 Descoger plumas veloces.
 Si la que assegura dichas,
 Amanece con dos Soles,
 Madre de la mejor Perla,
 Que el Tiber en nacar sorbe.
 Para quien sus atributos,
 Hoy se miran tan conformes,
 Que en vinculo mas estrecho,
 Los haze el Cielo mayores.
 Primor de Caller, el vno,
 Si el otro de Roma Norte,
 A cuyas grandezas quedan
 Cortas mis ponderaciones.
 Y si este ha de ser mi assumpto,
 Rethoricos los colores,
 Mudamente han de dezir,
 Lo que no esplican las voces.
 Mal dixè ser solo mio,
 Quando Cerdeña, y dos Orbes
 Hazen gala de este dia,
 Contado en piedras mejores.
 Misteriosa la tormenta,
 Fue, pues despreciando horrores,
 El mejor Iris de paz.
 Logrò el mas bizarro Iouen.
 Rompiendo con su Tridente,

Las

Las espumas mas feroces,
 En tabla de verdes ouas,
 Fueron su Puerto salobre,
 Llegò de el Grande Philipo,
 A la Augusta y grande Corte,
 Asistida su grandeza,
 De muchos Grandes Heroes.
 De Palacio los Linteles.
 Tocò apenas, quando Arpones
 Ardientes vibrò Cupido,
 De Amarilis en los soles.
 Herido de ardiente flecha,
 Entre las mas bellas flores
 De el pensil mas soberano,
 Vna marauilla escoge.
 Otra vez feliz el golfo,
 Pues logran dos coraçones,
 Todo el imperio de vn alma,
 Que dos mitades componen.
 Vnan con tan firmes laços
 La Vid hermosa, y coronen
 Los meritos de estas dichas,
 Ludouicios, y Alagones.
 Dè el Sacro Phenix las plumas,
 Para sus hechos se corten,
 Siendo embaraço luzido,
 De Diaphanas Regiones.

Y

Y al oír Caller los ecos,
 Pues tanta parte le coge,
 Harà entonces, lo que agora,
 Con estas demonstraciones.
 Luego que la nueua vino
 Por campañas de Tritones,
 Trepando espumas de Nicue,
 Las que alas de Lino rompen.
 Fue tan grande el regozijo,
 Que en vn instante llenòse,
 La casa de los Marqueses,
 De lo Plebeyo, y lo Noble.
 A dafles la Norabuena
 Fue el Magistrado, y tocòle
 Tanta parte de este gusto,
 Quanto en esto se conoce.
 No huuo grande, no huuo chico,
 No huuo rico, no huuo pobre,
 Que no ostentàra finezas,
 Que no alcançàra fauores.
 Llevados de sus afectos,
 Ocho alentados Campeones,
 Que siendo asombros de Marte,
 Fueron embidia de Adonis.
 De aguda fiesta de lanças
 Sus trauesuras componen,
 Y solo esta vez. Deziembre,

N Le



Le prestò al Abril primores.
 Todo fue Cielo aquel dia,
 Pues todo el rayo de Ioue
 Se juntò en aquel Alcaçar,
 Y en aquel Circo juntòse.
 Mas ya que à gritos la fama,
 Va pregonando sus Nombres,
 Sea el triumpho en sus aciertos.
 El que mejor los pregone.
 Entrò à despejar la plaça
 Don Artal de Alagon, donde
 En breue espacio se vido,
 Texido vn campo de flores.
 No es mucho, que en sus Abriles,
 Se admiren estos verdores,
 Si en Primavera de luzes,
 Tan lindas plumas descoge.
 Se conociò que era suyo
 Este empeño, y conociòse,
 El ser Alma de esta fiesta,
 La gala de sus acciones,
 A su lado atentamente,
 Musa mia, seguí entonces
 La misma empresa, y las mismas
 Cortefanas atenciones,
 Ya los Marciales accentos,
 Se escuchauan en los Montes,

Y

Y ya Phebo para el día,
 La mejor gala vistióse.
 Ya descubren los Lacayos,
 La variedad de colores,
 Y el Campo de sus matizes,
 Para que Flora los borde.
 Ya se mira la Quadrilla
 De aquellos ocho Bridones,
 Partos de el Euro, y al fin
 Altiuo honor de los Dioses.
 Las galas, bordados, cintas,
 Plumas, empresas, y motes,
 El describirlo mi pluma,
 Fuera aduertido desorden.
 Despues de pasear la Plaça,
 Con igual compas entonces,
 Dieron principio à la Fiesta,
 Y numero à sus blasones.
 Don Geronymo Litala,
 La primera lança corre,
 Y las menudas hastillas,
 En esse zafir las pone.
 Musa, aduerte que es mi Hijo,
 Mira bien lo que propones,
 Que si tu le dás el Lienço,
 Aurà alguno que de él corte.
 Y assi es lo mejor callar,

Porque en estas ocasiones,
Si emprendes hazer la Copla,
Diràn que de ti la oyen.

Saliò Ioseph Carnicer .

Sobre vn Bruto Rucio inmoibil,
Pero su mucha destreza.

Serà el mismo que la copie.

Don Agustín Carcaçona,

Rayo de estos Orizontes,

Si por lo galan, Narciso,

Por lo fuerte ha sido vn Roble.

Don Lucifero su Primo,

Diò à la fama admiraciones.

Y en Mar y Tierra su brio,

No ay empresa que no logre.

Don Ambrosio Bacallar,

No es mucho que se remonte

En hazer suertes, si està

Su dicha, en lo que dispone.

En Don Nicolas Torrella,

Se ven sus operaciones,

Y lo ayroso de sus lanças,

Fueron su mayor informe.

Don Antonio de Pedraça,

En sus Auroras bañose,

Porque de sus esperanças,

Los frutos no se malogren.

Bien

Bien Don Antonio Capai
 Cerrò la tropa, y armòsse,
 Contra sus lanças Cupido,
 Y èl à sus iras se expone.

Y aunque el Estafermo estaua
 Heho al rigor de otros golpes,
 Como entonces no se ha visto
 Amarrado como vn poste.

Con sentido està, pues siente
 La herida de tantos choques,
 Y pues se expuso à estos lances,
 No se sienta si le corren.

Boluamos à Don Artal,
 Cuidado bello de Ioue,
 Por quien puede hazer Cupido,
 Gustosas transformaciones.

Pues siendo así, entalla y labra,
 En laspe, en Marmol, y en Bronze,
 Estas primeras Auroras
 De sus nuevos esplendores.

Que diestro sacò la lança,
 Que airoso que la recoxe,
 Con que denuedo la enristra,
 Y con que gala la rompe!

De lo que obrè en este dia,
 No es bien que à dezir me arroje,
 Mas de que ostentè mi afecto

En

En estas operaciones.
 Batallando yuan las sombras
 Entre amagos de la Noche,
 Porque quieren las estrellas
 Gozar las substitutions.
 De embidia de el Sol, la Luna,
 Viendo parado su coche,
 Le dixo: Yo no vi lanças,
 Pero verè mis amores.
 Respondiò, en aquel Salon,
 Ay tan bellos resplandores,
 Que si he de luzir mañana,
 No es biẽ que tantos me asombren.
 Fuese, y quedòse la Luna
 Absorta al oir las voces
 De vna Harpa, y ver que los ocho,
 Bailando entraron conformes.
 Hizieron tales mudanças,
 Y enredados caracoles,
 Que la Culebra, à mi ver,
 Pudiera tomar liciones.
 Siguiéronse los Bureos,
 Danças, bailes, y admiròse,
 Dentro de vn Cielo abreuiado,
 Vnidas mil perfecciones.
 Fueron las horas muy breues.
 Y aunque en sus puntos se rozen,
 El

*Entre las mu-
 danças ay vna
 que la llaman
 la Culebra.*

— El que las pasa con gusto,
 No atiende a que sean las doze.
 Lo esplendido de la casa,
 No es posible que se copie,
 Y así quiere su Grandeza,
 Que aquí las ojas se doblen.
 Y pues pelagra el discurso
 En mi pluma, solo abone,
 Mi obsequioso rendimiento,
 Lo rudo de estos borrones.

*AL NACIMIENTO DE LA SEÑORA
 Doña Theresa Ludouicio, Hija de los Príncipes
 de Pomblin.*

ROMANCE.

AL rayar Theresa hermosa
 Diuinas luzes al Sol,
 Hoy sin querer ha sabido
 Rendir las fuerças de vn Dios.
 Nació en ansias de vn deseo,
 Y supo ingenioso Amor,
 Afegar vna dicha,
 Con solo sentir su voz.
 Ya por Deidad la venera,
 El mas soberano ardor,

Fle-

Flechas formando en sus ojos, —
 Dando plumas à su Harpon,
 Fragante Aroma le ofrece,
 En rica Cuna veloz,
 El Aue de mejor pluma,
 Que en sus hogueras vistió.
 Parto fue de vna belleza,
 Cuyo heredado blason,
 En las corrientes de el Tibre,
 Sus quilates ostentò.
 En Perla la cobra el Alua,
 Quando Mançanares viò
 Al margen de sus cristales.
 Tan venerado primor.
 Sin reprimir sus raudales,
 Pudo bien su admiracion,
 Dar al Mar estos anuncios,
 Y à escucharlos se parò.

ESTRIBILLO.

Atributar deseos,
Os llama la atencion,
Que de Thirsis, al Templo
Los rinde el Niño Dios:
Festejad, prevenid
Dulces finezas hoy,

Que

*Que à tributar deseos
Os llama la atencion.*



IAO GUS IIA
onizid ad
guyuy
e. 111111

12V

O

AL

110
110
110

Así Cantò CALIOPE

Con Divinos Accentos,

Que Ocuparon los Vientos,

Desde el Blanco Aleman, al Negro Ethiope.

VRA

V R A N I A,

MUSA II.

CANTA AMOROSAS

INFLUENCIAS DE LOS ASTROS.

DESATADAS EN NUMEROS HARMO-

NICOS Y DULCES METROS.

Seneca lib. 7. quest. Natural.

Hic itaq; coetus Astroꝝ, quibus
immediati corporis pulchritudo
distinguitur, populum
non conuocat.

Et tibi.

Quis vnum stellis limitem pōnit,
quis in angustum diuina compellit
nempe hæc ipsa Sydera, quæ
sola moueri credis, alios, & alios
circulos habent.

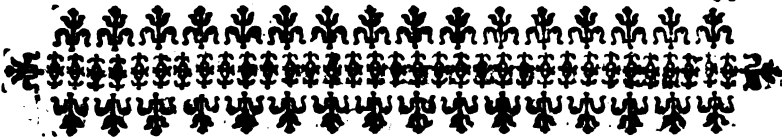
VRA-

13. VIB. Cœli Motus Scruatur et Astra



Son Assumpto à mi de suelos
de quien Vira Girarol
orles Caminos de el Sol
Orbes, Espheras. y Cielos





A LA MUSA

V R A N I A,

DE DON IAYME SALICIO

DIACRISIS.



Orque no faltasse á esta numerosa y dulce composicion, el atributo de diuina, discretamente Don Ioseph prosiguió con la Musa *Vrania*, consagrando á su Numen, y á su Nombre

los varios, y Amorosos Metros, que en su dulcexy acordada Lyra le inspiró su Deidad, cuyo oficio es la contemplacion de los Cielos, y Astros, indagando, y obseruando sus mouimientos, y influxos, y el acordado conciento, y suau armonia de sus celéstiales espheras, no de otra fuerte que Endimion enamorado de la hermosura de la Luna, le espiaua los passos, y le atendia las crecientes y menguantes, notando los

mo-

mouimientos mas menudos.

Dependen de los Cielos, y sus Astros todas las propiedades, que la curiosa especulacion ha observado, y descubierto en los Cuerpos sublunares, como sus Virtudes, calidades, y prodigiosas operaciones, que observa en ellos la prouida Naturaleza, encadenandose, y elaborandose estas cosas con las celestes, con vna vnion y vinculo muy estrecho, conseruando entre si vna singular correspondencia y combinacion, mediante vn raro y portentoso *Magnetismo* que ay entre ellos, que la atencion desvelada de los judiciosos ha notado curiosamente.

Contiene pues en si *Vrania*, toda la ciencia Astrologica, leyendo y estudiando en esos quadernos azules, y libro de Zaphiros, estupendos milagros, ya sobre los caminos de el Sol, ya sobre los aspectos, y mouimientos de los Planetas, causas de los Cometas, Rayos, Iris, Volcanes, Terremotos, Iman, Calamita, y Norte; y vltimamente abraça todos los Metheoros, como quien tiene por objeto de su atenciõ y estudio la diuina y admirable Astrologia.

Largas disertaciones serian menester, si se corriese la pluma à todo lo que se estiende este assunto, y seria assi mismo trabajo inutil, quando

do ay tantos y tan doctos libros, que ex profeso, lo han tratado esta materia, solo apuntare aqui por cumplir con mi obligacion, y dar alguna luz à los assumptos discurredos, y trabajados con asseo por Don Ioseph, lo muy necessario para su inteligencia; porque si bien la mayor parte, ò toda de ellos son amorosos, y parecia que salian de las lineas de *Urania*, no passa assi, porque el que con discrecion contemplare las constelaciones y influxos de los Planetas, verá à su luz muy claramente, como todas las cosas de acá abaxo con vna celeste disposicion y economia inapeable dependen de su celestial influencia, por el medio eficaz, y inueuitable de el *Magnetismo Solar*, y *Selinotropio*, por quienes se influyen en los cuerpos sublunares la amable correspondencia de animos y afectos, el Amor, la beneuolencia, el odio, *sympathia*, y *Antipathia*; y esto no solo en los cuerpos racionales; sino tambien en los Brutos irracionales, en las almas vegetatiuas, y sensitiuas, y en lo insensitiuo tambien, como en los Vientos, Piedras, Arboles, Plantas, y Flores, Elementos, Fieras, Venenos, Minerales, y yeruas.

Infructuosa seria la prueua, quando el menos erudito lo sabe por la leccion, y la experiencia, y à vïsto admirables operaciones en este pũto
en

en las cosas naturales. Bastaráme indicar alguna breue porcion, para persuadir al incredulo, como ignorante de estos milagros *Magnéticos*.

Singularísimas cosas nos cuentan los escritores de las naturales, y no las olvidaron los Poetas en sus fabulas, que aunque con credito de fingimientos ingeniosos, tuvieron siempre mucho parentezco con la verdad: como son los amores de Arethusa y Alpheo, y otros muchos, que por no hazer prolixa esta narracion, passo en silencio. Dirè pues en particular de las Piedras y Estatuas, lo que excede los limites de la admiracion, contando algunas maravillas suyas, y efectos, que son asumptos de el mismo. Desempeñeme la Estatua de Memnon tan celebrada de los Antiguos, que hablaua solo al contacto de los rayos de el Sol, y la Estatua que puso Salomon en el Monte Libano, de cuyos ojos salian vnos rayos, que señalauan todo el curso de el Sol. Bien patente es al Mundo el singular portento de la Campana de Bililla en Aragon, tantas vezes repetido su son, y el angor temeroso, sin verse mano que la mueua, lo de el Anillo de Guixes, la Piedra *Helitas*, que tuuo Clemente Septimo P. M. que seguia los pasos, se inclinaua y boluia a los mouimientos de el Sol, obedeciendo al Oriente, y al Occidente,

te, la Estatua que fabricò Scuetino Boecio en
Rauenna, que se conuertia à las mudanças y
conuersiones de el mismo Sol.

De las plantas y flores, la Palma, que con la
Palma tiene reciproca vnion, y amorosa corres-
pondencia, los Heliotropios, de que ay vulgar
noticia en la Fabula de Clicie transformada en
esta flor por Amante amantada de Apolo, y de
sus rayos, la yerua *Malachy*, de quien dixo Colu-
mela: *Et Malache prano sequitur, que veritice Solem.*

El *Tithimale*, el *Thamarindo*, de quienes ay no
ingrata memoria en Prospero Alpino, y el
Hemerocalis de Acheneo, el *Talipa* Aphroselino,
y otras muchas, que misteriosamente sirven de
Relox à los Rusticos, señalandoles las horas de
dia por los pasos de el Sol, y de noche por los
de la Luna, como son el *Harith* de los Arabes, el
Lilio Persico, *Acacia*, y la admirable flor, ò *Helio-*
tropio de Quilola en la India Oriental, y otras, en
quienes obra esta virtud, Solar influencia de
Astrós y *Magnisimo*, por fuerza y calidad *Helio-*
tropica, y *Stenotropica*, con talificacia y apeto, y
ansia de correspondencia entre sí, que es admi-
racion singular, verificandose en ellas aquel
axioma de los Cabalistas: *Non est herba inferius,*
que non habeat Stellam suam superius, que dicat ei cresce.

Y de todas repitiò el Rusticano Columela
este verso:

P

Pin-

Pinguis, et omnia caelestia sicut flores. *De Poetia*
 y hallará el curioso de estas oraciones mu-
 cho en Athanasio Kircher, Varon docto, que
 sobre lo que tiene escrito, ha dado poco ha á la
 luz pública un librito curiosísimo de *Magicis*,
 donde junto singularísimas y raras cosas
 en esta materia, con cuya preuencion y inteli-
 gencia no le sería de novedad, si admirase
 el que Don Joseph aplicase los asumptos y
 Poemas amorosos á esta Musa *Urania*, pues ella
 es la que tiene por siécia y cátedra las esphe-
 ras y Cielos, de quien por sus influxos, son de-
 pendientes todas las cosas sublunares, y aura de
 confesar precisamente el mal contento, que
 este Genialero procedió con atentado y juicio
 en la adaptació de sus versos, porque sabe muy
 bien hasta que términos se dilata la jurisdiccion
 de *Urania* y á qué se ha de limitar, y en qué
 y á qué manera preside esta Musa Celestial á
 toda la *Uranionia*, y de baxo de esto véderá mili-
 tan, está en y se conuenen en de feble número
 dos los milagros y efectos de la luz, y de la som-
 bra en quien concurren las Artes prodigiosas
 de la *Physiologia*, *Phorodofia*, *Sciaphilia*, *Stibognonia*,
 con sus *Chromatismos*, y la *Obtinatorica* con sus
Actinobobismos, *Ofmesticos*, *Plasticos*, y *Opacos*, la *Sci-
 graphia*, la *Astronomia*, *Sciatheria*, *Chromatica*, *Ana-*
gram-

*campica: la Cosmometria, Snomonica, con la Geometria Sciatherica: la Magia Horographica, Parastatica, Catopirica, Pyroparastatica, Cryptologia, Steganographia, Gnomonica, y otros infinitos portentos de la naturaleza, y la pintura. Lea el docto al insigne Padre Kircherio ya citado en su Arte Magnalucis & umbra, y faciado de tantas marauillas calificará mi discurso, y estimará la noticia. Vease agora si es bien ancha la esphera que gira esta Deidad, y si pueden caber en su ambito y espacios hartos prodigios y assumptos. Diré concluyendo esta Diacrisis, sin que sea paradoxá, que con solo esta Musa se podia formar todos quatos generos de poesias y clases diferentes se contienen en las nueue, tan difuso y dilatado es su ministerio, su oficio, y su influxo tan transcendental. Desempeñeme Seneca la proposicion, sino bastare lo dicho, con las palabras, ò letras de oro suyas, con que rubrique esta Musa: *Quis unum stellis limitem ponit? Quis in angustum diuina cõpellit.**



SOLO A TV DIVINA LYRA
 FIA VRANIA SVS ACCENTOS,
 ESCVCHEN LOS ELEMENTOS,
 QVAN DVLCEMENTE LA INSPIRA.

VRA-



V R A N I A.

M V S A I L

CANTA AMOROSAS INFLVENCIAS de los Astros.

Desatadas en Numeros Harmonicos , y dulces Metros.

SONETO I.

HA del Amor sagrada Astrologia,
 Que predomina en cuerpos sublunares,
 Sin excepcion de tierras, y de mares,
 Por dilatados terminos de el dia.
 Que respecto, que yman, que sympathya
 Es esta (Cielos) con que en sus altares,
 Sacrificios votamos singulares,
 Engañada la propia fantasia.
 Con vn impulso arrastra soberano,
 El arbitrio mas libre y altanero,
 Maximas exerciendo de tirano.
 Porque razon (ò Celestial Clauero)
 Me fugetas a imperios de su mano,
 Haziendome viuir de lo que muero.

A LA ESTATUA DE MEMNON QUE
habló hirida de los rayos de el Sol, en pondacion
de su Amor.

II. **P** Vrpureos rosicleres de la Aurora.
 Vencia el Sol en su primero Oriente,
 Coronando de luzes su alta frente.
 Quando los Montes con sus rayos dora.
 Hirió la Estatua de Memnon, que adora
 El Nilo vndoso en humeda corriente,
 Y à contractos Solares obediente,
 Habló con voz dulcísima y sonora.
 Que es esto Lis? Amor, Que Astrologia
 Tiene en su Cielo? guarda en sus harpones,
 Que tocandome el Sol de el bello día,
 De tu hermosura no encontrè razones,
 Y solo adoro en muda idolatria
 Tu desden, tu rigor, y tus baldones.

A LA CAMPANA DE BILILLA.

III. **C** On que çumo, ò veneno, con que encãto
 Se forjó tu metal (Sacra Bililla),
 Que son tus ecos sustos en Castilla,
 Y en Aragon, y Europa horror y espanto.
 A Altezas coronadas dan quebranto,
 Y son puora Real, y à Augusta Silla,

Ad-

Ala Fabula de Sapho, y Phaon.

V. **R** Egas vn coraçõn empedernido
 Con lagrimas, que ablanden su dureza,
 Es de Sapho en Amar dulce fineza,
 Mas no obliga à Phaon llanto y gemido;
 Si en Lesbos por feliz ha merecido,
 Rayos beuendo soberana alteza,
 Felonia es rendir à vna belleza.
 Pagando tanta fee con el oluido.

Discreta Sapho, persuadir le quiere,
 VI Mas conseguir no pueden los fautores,
 El que buelua à sus ojos, de que infiere?
 Que tarde de vn ingrato los rigores,
 Se dexan obligar, y en fin adquiere
 En Epiro beuer penas, y amores.

Se propone la desconfiança que se tiene de su adoracion.

VI. **L** Isi, mi amor no tiene otro cuidado,
 De el que te rinde Amante, mi desuelo,
 Que à tenerle es sin duda, que este anhelo,
 Mereciera, perder tu dulce agrado.
 Si ya, sacrifique en tu Altar sagrado
 Mi coraçõn, ardiente Mongibelbo,
 Como se hurta à la Deidad de vn Cielo
 La victima, y el culto que ha votado.

Si

Si yo Lisi quererte mas pudiera,
 Y mas almas el Alma conquistàra,
 Todas à tu hermosura las rindiera,
 Mas no se si mi fee se acreditàra,
 Si tu rigor con esto se venciera,
 Si mi pena sus males acabàra.

AL AMOR.

A Mor dulce prision de los sentidos,
 Alma de la razon, mal adorado,
 A quien suele el afecto mas callado
 Dezirte sus incendios oprimidos.
 Ya que de estos ardores bien nacidos
 Fundas tu ley, y tu razon de estado,
 Como al passo que adora mi cuidado,
 Te ofenden de mi llanto los gemidos?
 No se queixa el dolor de su porfia,
 Que haze menos osado su tormento,
 Quando juzga las causas por quien lloro.
 Lo que pretende (Amor) mi idolatria
 Es, que en mi pecho infundas mas aliento,
 Porque alimente este Bolcan que adoro.

VII.



Q

AL

AL MISMO

VIII. **E**S Deidad el Amor, peligro hermoso,
 Altiua adoracion, dulce porfia,
 De los sentidos luz, del pecho guia,
 Que el rayo exhala en fuego prodigioso.
 Monarca grande, antiguo, y poderoso,
 A quien temen los terminos de el dia,
 Por ley amable, y por su tirania,
 Arbitro de la paz, y lo dudoso.
 De vn imposible, logra el imposible,
 Porque en viuos afectos se desalma,
 Es fino, es riguroso, es apacible,
 Da glorias al triumpho, y da la Palma,
 Y con ser todo esto tan plausible,
 Es vn incendio, que atormenta el Alma.

*En Metaphera de una flor, que es relox en la India,
 pondera su Amor.*

IX. **S**igue de el Sol, los abrasados pasos,
 Flor especiosa, que la India cria,
 Y siendo a sus caminos verde espia,
 Los Orientes registra, y los Ocasos:
 En sus hojas señala sin acasos
 Las horas que notò en su compañia,
 Relox de el Prado en muda Astrologia,
 Así

Asi en los turbios, como en dias rasos,
 No de otra suerte yo bella Sirene,
 Flor que los rayos de tus ojos sigo,
 Las horas cuento, que en prision me tiene.
 Tu tirano rigor, à quien no obligo,
 Esto el cuidado mio me preuiene,
 Siendo yo mi Relox para con migo.

A las Piedras Astritas, que puestas sobre una tabla de Marmol, ò laspe se buscan naturalmente, hasta llegar à unirse, en alusion de su Amor.

S Obre vn Marmol de Pario, y su dureza, **X.**
 Campo si terso despejado, y raso,
 Las dos Piedras Astritas paso, à paso,
 Se van buscando con igual fineza.
 Prodigios son de soberana alteza,
 Que el Cielo docto no los obra acaso:
 Y al verse unidas con Amor no escaso,
 Son symbolo al cariño, y su firmeza.
 O Lisi, si este exemplo no es bastante
 Para vencer tus esquiuezes, mira
 Que el Alma no es de Bronze, ni es Diamãte,
 Negandose al dolor de el que suspira,
 Y pues soy Roca en adorar constante,
 Como tu fee se aparta y se retira?

Q z A

A la Flor de Quilola, que señala las horas, siguiendo los movimientos de la Luna.

XI. **R**onda los pasos de la Luna hermosa
 Vna flor, que en Quilola el Cielo cria,
 Y esta por soberana Astrologia,
 Indice es de su esfera tenebrosa;
 En sus hojas señala misteriosa
 Las horas, que el Planeta en sombras fia,
 Y al rustico firuiendole de guia,
 Por ellos buelue à la tharea forçosa.
 O singular portento, y peregrino!
 Que secreta virtud las pardas huellas
 Te haze seguir esse Astro refulgente!
 O que influxo gouierna tu destino,
 Pues siendo fiel Relox de las estrellas,
 Eres del Prado pompa floreciente.

*Al auer besado la mano de su Dama vn Amante, q̄
 padecia ansias mortales de Amor.*

XII. **P**iedra compuesta de mortal veneno,
 Y aplicada à la herida de Serpiente,
 El tosisgo lethal cura, y ardiente,
 Chupando el mal, y entrandole en su seno.
 No es mi dolor, de este dolor ageno,
 Ni diferente no, de este accidente,

Pues

Pues me mirè morir eficazmente,
 Y en vn instante ya me siento bueno.
 Tu mano fue (dulcissima homicida)
 Piedra, ò pedaço de Cristal de roca
 La que à mortal y venenosa herida
 Fue Antidoto, tocandome en la boca,
 Con ella cobrè aliento, cobrè vida,
 Y huyò el veneno à diligencia poca:

*De un Amante, que donde otros hallan alivio, se
 aumenta mas la fuerza de su ardor.*

EN esta clara cristalina Fuente,
 En cuyos, si, dulcissimos raudales,
 Halla salud la fuerza de los males,
 Mitigado al enfermo el accidente.
 En esta pues Diaphana corriente
 Beui Vesubios, si toque cristales,
 Y llorò el coraçon viuos corales,
 Apederado de vna fiebre ardiente.
 Que es esto Amor? Que es esto Nympha bella?
 Deidad en estas ondas venerada,
 Dime? en su plata liquida que estrella
 Predomina, y influye, que asì airada,
 Con su murmuréo aumenta mi querella,
 Y con su yelo el Alma hallè abrasada.

XIII.

Al

*Al Rey Carlos de Inglaterra degollado en un Caba-
balso publicamente por sus Vassallos.*

XIV.

Que Horozcopo fatal, que Estrella airada!
Que Erynnis infernal, que Aleçto fiera!
O que aspecto cruel hazer pudiera
Tu fortuna Real tan desgraciada!
Viò Londres tu Cabeça coronada,
En manos de vn Verdugo, y la primera.
Que en leccion lagrimosa y lastimera,
Acordarà la Historia venerada.
Moriste Carlos, y quien daua leyes,
Humilde las recibe de el Vassallo,
Conspirada en traiciones su malicia.
Escarmienten en ti todos los Reyes,
Que si faltaste à Dios, por firme hallo,
Que te falten à ti, que esto es justicia.

Describe las edades de el Hombre.

XV. **A**Ntes de ser, costoso es tu cimiento.
Formado ya, todo tu ser ignoras,
Naces llorando, y sin saber que lloras,
Te ofrece vna prision dulce alimento.
Al descollar de tu primer aliento,
En la enseañança huyes de sus horas,
Y al verte mas crecido, tus mejoras

Son

Son tener de el Amor conocimiento.
 En este error la Primavera hermosa,
 Occioso passas, y en la edad florida,
 El fructo es fatigar siempre vn cuidado.
 Ya el tiempo te promete firme Lofa,
 Que es tu vejez vna inquietud dormida,
 Y es el ser hombre vn miserable estado.

CRECE AMOR, AVSENTE DE LO
que se ama.

E Ngañase quien dize, que la ausencia
 Es muerte de el Amor, y que le apaga,
 Que es el Amor de Prometheo la llaga,
 Que crece mas en su mayor dolencia.
 Falsa es, Matilde mia, la sentencia,
 Que el imperio de Amor mentida estraga,
 Y con dulces Antidotos halaga,
 Pareciendo rigor mas que clemencia.
 Yo ausente de tus ojos celestiales,
 Ardo encendido en amorosa llama,
 Sin poderles hallar fin à mis males.
 El coraçon rendido mas se inflama,
 Crece el incendio à aliuos de cristales,
 Y el Alma quando ausente està, mas ama.

XVI

En

En ponderacion de Amar, ù ser amado.

XVII. **A** Vn bulto inanimado, vna hermosura
 Suele tal vez prestar idolatria,
 Que es de el Amor incauta tirania,
 Tributar este premio en fee tan pura.
 Si es dicha ser querido, quien procura
 El ser Amante con igual porfia?
 Pero no, que el que adora el alma embia;
 Y aquel que obliga, alcança mas ventura.
 Ley es amar, y por Nobleza, adquiere
 Aquel conocimiento que ha ignorado
 El objeto que amado se prefiere.
 Si este blasona al fin de afortunado,
 De Amante no podrá, pues el que quiere,
 Sufre, siente, y padece lo abrasado.

Al ver trocados los fauores que mereció.

XVIII. **R** Endir la vida al sacrificio breue
 De vn incendio amoroso (Anarda mia)
 Si de el afecto ha sido idolatria,
 Tributo es que a tu Deidad se deue.
 Dichoso aquel, que tantos rayos heue,
 Sin temor de que pueda la osadia
 Turbar de sus progressos la porfia,
 Ni reducir su buelo à elada nieue.

Si

Si algun tiempo mi Amor fue venturoso,
 Ceniza es ya, que adquiere en la mudança,
 El perder de su ardor lo seruiroso,
 Si la Fortuna trueca la balança,
 Que espero en este Mar tan proceloso,
 Quando otro toma Puerto en mi esperança.

AL RIGOR DE VNA HERMOSURA.

Dulce passion, que en holocausto ofrece, **XIX.**
 Rendir la vida en manos de vn tirano,
 Que mata con imperio soberano,
 Y vence aquello mismo que apetece.
 Quanto mas es mi Amor, tanto mas crece
 Su ceño, su rigor en lo inhumano,
 Fatal destino, pensamiento vano,
 Que espera la razon, pues no enloquece!
 Sentir la pena, padecer el daño,
 Sufrir el golpe, conseguir el yerro,
 Llorar el mal, embarazar la dicha,
 Perder el bien, y para desengañio
 Halla el dolor en vn cruel destierro,
 Las ansias que me ofrece la desdicha.

R

Que

Quexase de la infelicidad de su Amor.

XX. **S** Eguí con passo errante mi porfia,
 Y fié mi ventura en fragil leño,
 Y al emprender la causa de mi empeño,
 Hálte frustrada la esperanza mia.
 Pense que mi rendida idolatria
 Lograra de su afecto el desempeño,
 Mas no, que pudo algun tirano ceño
 Romper cruel lo que el Amor texia.
 Llora el dolor, y siente mi cuidado
 Perder las dichas, padecer el daño,
 Sufrir la pena, y no alcanzar remedio:
 Mas quando fue feliz vn desdichado,
 Si en su progreso topa el descengañó,
 Y en su fortuna destrocado el medio.

Solo fia el fincino lo fino de su adoracion.

XXI.

M Vda la voz, y mudos los sentidos,
 Mudo el Amor en laços de una pena,
 De que sirve bellissima Sirena
 Darle al Alma tormentos tan vnidos.
 No han de romper los yerros oprimidos
 Lo fino con que arrastran la cadena,
 Porque es ley de el rigor que así lo ordena
 Por no tener piedad de mis gemidos.
 Encerrar mi dolencia en sus temores,

Quan-

Quando atica la llama lo violento
 Es sugetar vn Monte de rigores,
 Mas pues que ya idolatro el mal que fierte,
 Viuiendo morre de sus ardores,
 Callando adorate mi gran tormento.

XXII.
 SIENTE LA VIOLENCIA DE LOS

Zelos

Zelos que al Alma seistan inmortales,
 Muerte viua, tormento sin sosiego,
 Bolcan en que se atica tanto fuego,
 Hydra donde renacen tantos males.
 Viuoras, que entre flores y cristales
 La ponçonia guardais, para que ciego,
 Luchando beua aquel de falso sosiego,
 Que muere por saber causas fatales.
 De qual Patria venisteis tan violentos,
 A embaraçar las glorias de vna dicha,
 Que sacrifica el alma en rendimientos,
 Sepa el Amor, que es su mayor desdicha,
 Sugetar sus altiuos pensamientos
 A vna pena, que aun no es para dicha.

R 2

Scr

Tiene por mas alivio el hablar á su Dama, que el Verla

XXIII. **C** Elia, si he de mirar tu cara hermosa,
Y no poder hablar tu bella esquisita,
Yo me fuera al Arabia, ò al Pequiuilla,
Pues tu retrato está en mi coraçõ.

1772 Ser solo de tus ojos Maripõ,
Ignorando de el alma el dulce echi,
No es gozar de tu ingenio peregrin
Las luzes que le rinde el Dios de Amõ.
El Auc, el Bruto, que no sabe habla,
Haze fuerça tal vez para podè
Dezir la pena que su pecho abra.
Aunque en Algarauia difere,
En mi, que este sentido no haze fa
Quiere hablarte, y no ver diuina Ce.

Se lamenta de los engaños de una esperança.

XXIV **E** Spero vn bien que aliuie vn sentimiento,
Y con este esperar mi pena engaño,
Pafsase el tiempo, y cauteloso el daño,
Al alma le consagra este alimento:
Ofensa es de el Amor, y su ardimiento,
Que en el discurso de vno y otro Año,
No vença à la porfia el desengaño,
Con que apague el ardor de mi tormento.

O nueva tirania de el sentido,
 Que anhelando el dolor à vna esperança,
 Contrastando su fee queda oprimido.
 Si rige vn aluedrio esta balança,
 Cargue de mi razon lo condolido,
 Y alcançará mi fee lo que no alcança.

DIZE A CINTHIA LO QUE POR
 ella padece.

HEcho de piedra foy, pues que no lloro **XXV.**
 Cinthia, la pena de vn rigor tirano,
 Quando baxando de esse Monte al llano
 Hálte en tus redes las prisiones de oro.
 Suspenso el coraçon, juzga que ignoro
 La causa de el sentir, pero es en vano,
 Pues confieso la herida de tu mano
 A vista de la luz de lo que adoro.
 Que importa que en dureza conuertidos
 Estèn los ojos, si en el Alma han hecho
 Violento estrago en la oprimida calma.
 Confuman sus arroyos los sentidos,
 Y abrasen en el Ethna de mi pecho
 El mal que no es capaz, sino de el Alma.

Ignor

Ignora de quien ha de quejarse.

XXVL **Y**A que de Amor el dulse frenesi
 Obrò con tal rigor, que ardiendo fue
 Esta ofrenda de el Alma, a quien por fee
 En Aras de su Templo las rendi.
 Ya que al sentir sus riesgos: Ay de mi!
 No sanò mi dolencia, antes hallè,
 Que su ignorado mal firme adorè,
 Y su veneno hidropico beui. o
 Ya que de sus asombros no alcançò
 Ningun aliuiò el que muriendo està,
 Y à vista de su luz cegar me viò,
 Ya que mi esclauitud llorando va
 La pena que en mi pecho alimentò,
 De quien este dolor se quejarat

1911

A la ingrassitud de Filida.

XXVII **Q**uantas vezes me rindo à la dolencia.
 De un tirano rigor que me maltrata,
 Y quantas vezes, Filida me mata
 La fuerça de tu esquiua resistencia.
 Ya de el tiempo veloz, en la inclemencia,
 Suspiro y lloro, y suspirando trata
 Mi gran dolor, con mi fortuna ingrata,
 De que se encubra el mal de su violencia.

De

De la mas pura Aroma, al viuo fuego
 Harè victima, altar, y sacrificio,
 Porque en tus luzes, Filida, halle el ruego,
 Sino piedad, ofrenda en su exercicio,
 Que si he de estår entre sus rayos ciego,
 Con razon sentirè su desperdicio.

Mide sus pensamientos con los de Icaro.

XXVIII

SI à la esfera de el Sol remonta el buelo,
 Vn pensamiento loco, y atreuido,
 Icaro es ya, pues mide conolido,
 La distancia que hallo de el Cielo al suelo.
 Incapaz de la luz logra el desuelo,
 Quanto de su ambicion llora aduertido,
 Descendiendo à beuer con pecho herido
 Todo el cristal que fatigò su anhelo.
 Ya de inmortal el presuroso dia,
 Presumir quiso, pero viólse luego
 Reduzida en extremos su osadia.
 No le rindiò la actiuidad de el fuego,
 Quando intrepida muere su porfia,
 De vn imposible, y de vn desafosiego.

Vi-

Vine gustoso con las penas que padece.

XXIX. **C**ontra vn rendido, Amor que solicita,
 La fuerza rigurosa de vn veneno,
 Pues ardo, sufro, lloro, siento, y peno,
 Que intenta tu crueldad, que assi se irrita?
 Si Cinthia es, la que mi bien limita,
 A infatigables ansias me condeno,
 Porque está el pecho de esperiencias lleno,
 Y el Alma en sus estragos lo acredita.
 Poco te deúo, Amor, si à su luz pura
 Me conduzes, nõ mas que para el daño,
 Tiranamente ofende vna hermosura.
 Però, si he de adorar mi mal extraño,
 Y está en lo que padece mi ventura,
 Porque quiero buscar el desengaño.

Compara su passion, con la de un Ruiseñor.

XXX. **A**L Alta vn Ruiseñor sus quejas llora,
 Que alimentò el dolor en noche obscura,
 Y esa murmuradora fuente pura
 Perlas desata al bostezar la aurora.
 Ya de sus penas el caudal mejora.
 Si en grillos de cristal su fe asegura,
 Y èl en la copa de vna rama apura
 Quanto en su pecho tiernamente adora.
 Di-

Dichoso pues, que felizmente puede
 Sufrir, y padecer su fin violento,
 Sin que le niegue la razon el daño.
 Bien se que en el sentir hoy no me excede,
 Porque si el viue amando su tormento,
 Yo muero sin saber mi mal extraño.

*A LA SOLEDAD, Y LO SEGURO QUE
 se viue en ella.*

XXXI,

A Esa Selua, à esse risco, à essa Montaña,
 Que de Obelizcos viste su Orizonte,
 El pie le besa el cristalino Oronte,
 Y con sus perlas la floresta baña:
 Gozando la estacion de la campaña,
 No emprenda nuevos muros Laomedõte,
 Pues en la tosca fabrica de el Monte
 Labrò Naturaleza essa Cabaña;
 En ella viue Fabio sin rezelo
 De que le arroje la soberuia altiva,
 Que à muchos despeñò en su ardiente buelo:
 Y pues su dicha en su quietud estriba,
 Ame la soledad, puesto que el Cielo
 Con el Amor coronan su fee viua.

S

AL

AL AVE FENIX.

XXXII

NO Ofende el rayo al culto reuerente,
 Que de olores Sabeos construido,
 Mira desde su cuna el encendido
 Sepulchro, que erigió vistosamente.
 Si Fenix muere en esa hoguera ardiente,
 Labrando à vn mismo tiempo Pira, y nido
 Viendose à nueuo ser restituido,
 El solo hallò remedio à este accidente.
 Ya no es morir asombro, si eterniza
 En su incendio, la gala de sus plumas,
 Vinculando en su fin sus duraciones.
 Luzida pompa fue, la que hoy ceniza,
 Aliento inspira, y en grandezas sumas
 Rinde al Sol en su ofrenda adoraciones.

A LA MVDANCA DE LOS TIEMPOS.

XXXIII

BVelue otra vez el rostro Fabio, y mira
 Quanto arrebatà la ambicion humana,
 Rija lo cuerdo esta locura vana,
 Y no te engañe hypocrita mentira.
 Juzga la confusion de aquel que aspira
 À ser de el Mundo asombro, y la tyrana
 Inuasion, vee llorando à la mañana,
 Lo que ayer exaltò sonora lyra.

Si

Si con acuerdo los imperios mides,
 De Griegos, y Romanos Campeones,
 En ombros los verás de vn nueuo Alcides.
 Todo lo muda el Tiempo, y los blasones,
 Que honraron las virtudes de Aristides,
 Lucilo breue son de otros varones.

A REBECA.

XXXIV.

R Inde de el Sol Rebeca la luz pura,
 Quando en Nacor ostenta sus primores,
 Llega à la fuente despreciando ardores,
 Y incendios halla en el cristal que apura.
 Cortesano Eliazer à su hermosura,
 Ya misterioso alienta sus temores,
 Tierno la obliga, pidele fauores,
 Pues siendo para Isac, su fee asegura.
 Con gala, con donaire, y gentileza
 Desenlaza la foga, que en el braço,
 Prisionera de Amor la vence al ruego.
 Siruele el agua, y logra su belleza,
 Alcançar en la ofrenda vn dulce laço,
 Que en el Cielo labrò el Diuino fuego.

Al Cometa que se viò en Madrid el Año de 1668.

C Enicento el color, y dilatada
 La cola, salpicada con estrellas,

XXXV.

S 2

Si-

Siguiendo de el Ocaso pardas huellas,
 Al contemplar la luz ya despeñada.
 Crinita la cabeça, y desgreñada,
 Y por breue esplendor vibrar centellas;
 Sin duda son preludios de querellas
 En alguna cabeça coronada,
 Horroroso amenaza hoi el Cometa,
 Por el aspecto con que à España mira,
 Ocasionando vaticinios fuertes;
 Y el vulgo necio sueños interpreta,
 Amenace batallas, guerras, muertes,
 Que España ni las teme, ni se inquieta.

*Pondera su Amor y efectos quando està delante de su
 Dama con el suceso de Demophon, que quanto mas
 le calentaua el Sol, temblaua
 mas.*

XXXVI.

A Los rayos de el Sol, y su luz pura
 Expuesto Demophon, todo temblaua,
 Y quanto mas su ardor le calentaua,
 Tanto mas el temblar se le apresura.
 Así yo, que enfermè de calentura,
 De tus ojos (de Amor diuina alxaua)
 Quanto mas su calor mi pecho agraua,
 Mayor es mi temblor y desventura.
 Muero por verte, y luego que te veo,

- Y

Y tus luzes beuiendo estoi amante,
 De vn temblor y de vn pasmo me posco;
 El aliento perdido en vn instante,
 Tiembla mi Amor, tiritá mi deseo;
 Y ni me atreuo à hablar, ni à estar deláte.

PONDERA SV AMOR CON ANARDA
en versos Monosilabos.

XXXVII.

N I Te puedo olvidar Anarda, ni
 Dexarte de adorar tampoco, que
 Con viuas ansias de vna pura fee,
 El Alma Amante en tus altares di.
 Si me falta tu Sol, no estoi en mi,
 Ni que hazerme con migo mismo se,
 Dichoso el dia (dueño mio) de
 Mi dulce cautiuerio, y que te vi.
 Salamandra animada en tu luz soi,
 Que siruo de sus rayos à la lei,
 Que sobre mi ceruiz rendida cai:
 Buscando penas y tormentos voi,
 Pidolas à Cupido, que es mi Rei,
 Por viuir en perpetuo eterno ai.

XXXVIII.

G Igante fui de el Mar, fuerte, y valiente,
 Ceñido de cristales, y de arenas,
 Que la flaqueza no conocì apenas,

Y

Y seruí al Gran Monarca de Occidente.
 Dióme, por mi desdicha, vn accidente,
 Y manos de infernal codicia llenas,
 Defangrado me han todas las venas,
 Y mi fallecimiento es euidente.
 Vn esqueleto soi languido, y flaco,
 Macilento, atenuado, debil, frio,
 Vn palido cadauer todo yerto:
 De el pecho fiel la voz apenas faco,
 Perdi las fuerças, el valor, el brio,
 Y fino ay vn milagro, yo soi muerto.

XXXIX.

A lo atractivo de la voz de Nise.

E N El Sepulchro de el diuino Orpheo,
 Vn rustico pastor Nise dormia,
 Y con solo dormir, la melodia
 Le robò la dulçura, y el gorgéo.
 Yo que soi de tus ojos fiel tropheo.
 Sin admitir descanso noche, y dia,
 Oyendo atentamente tu harmonia,
 Como no he de cantar mi dulce empleo?
 Tus numeros, tus voces, y tu gracia
 Son suspension suaué de el sentido,
 Y grillos a la selua verde amena.
 Vencen los contrapuntos de el de Thracia,
 Encantos son de Amor, pasmo al oido,
 Y de este mar dulcissima Syrena.

A

A una Dama, que estando poniendose el color, enfadada arrojò el espejo.

Q Ve te ha hecho el cristal, q̄ así le tratas, XL.
 Y tu colera en troços le conuierete:
 Si es porq̄ ansioso ha pretendido verte,
 Sin razon le arrojaste, y le maltratas.
 Si es por el yerro mucho le retratas,
 Y en cada parte prouido se aduierete,
 Su vida multiplicas con su muerte,
 Y son acciones à su amor ingratas.
 Aduertirte intentò la diferencia,
 Que ay de el color artificial, al tuyo,
 Siendo mentido aquel, y este natiuo.
 Pero fue presumida inaduertencia,
 Y mui osado atreuimiento el fuyo,
 Que no se ha de atreuer vn muerto à vn viuo

A Seyano prinado de el Emperador Tiberio, que murió arrastrado de la Plebe.

L A Voluntad y gusto de Tiberio XLI.
 En tu mano tuuiste (ò Gran Seyano)
 Pero, aunque en el tuuiste tanta mano:
 Suyo fuè el Trono, y fuyo fuè el Imperio.
 Moriste con infame vituperio
 Arrastrado de Vulgo torpe, infano,

Y

Y la Cabeça, que adorò el Romano,
 Fue en las cozinax baxo ministerio.
 A Grandes y Priuados fuiste exemplo,
 Que aspiran à la cumbre, y à la Alteza,
 Nubes pisando en maquina luciente.
 Bien mereciò caer, quien quiso Templo,
 Que en lo sublime se anda la Cabeça,
 Y es despeño el dosel mas eminente.

A una Estatua de Lisi muy parecida à su dueño.

XLII. **S** I El diaspero anima la escultura,
 En el entalle, y Dorico relieue
 Contemplas el candor, beues la nieue,
 Que adorna el esplendor de su figura.
 Ceda sus tintas docta la pintura,
 Que sus aciertos à las sombras deue,
 Porque este bulto su primor atreue
 A la de Venus Cyprica hermosura.
 La Estatua (pafsagero) que te admira
 Es retrato de Lisi soberana,
 Que acredita fingido la mentira.
 Copia es suya, que cmbidia la mañana.
 Sino articula voz, sino respira,
 Es que el Original respecta yfana.

Al

AL SVCESSO DE PHRINE RAMERA
hermosa, que acusada, y delante de el Arcopago de Grecia, viendo que no podia vencer los votos con sus palabras, los venció desnuda.

XLIII.

A Cusada en el inclito Arcopago,
 Donde se presentò Phrine diuina,
 Con lengua dulce, y con la voz inclina
 Los juezes al perdon mas que al estrago.
 Vencerlos procurò con el halago,
 Euitando el castigo, y su ruina,
 Pero hasta que la vltima cortina
 A su beldad corriò, todo fue amago.
 Allí ostentò patente la hermosura,
 Que de la Grecia fue dulce tirana,
 Y causa de el Amor en blandas queexas.
 Batallan los sentidos en lid dura,
 Sancto el Senado, su virtud profana,
 Y vencieron los ojos las orejas.

A LA SANGRIA DE CLORIS.

A L Golpe de vn azero delicado,
 Que de Cloris hiriò la vena hermosa,
 Purpureos hilos de jazmin, y rosa
 En fuente de cristal viò mi cuidado.
 Quedè todo suspenso, y admirado,

XLIV.

T

Con.

Contemplando la imagen prodigiosa,
 Que los carmines de la Cypria Diosa,
 Trocaua por lo candido y neuado.
 Cupidillo azechaua embidioso
 De la sangre, que arroja la corriente,
 En curso fugitiuo, y delicioso.
 Y dixo con las glorias impaciente:
 El bien como serà, si es tan hermoso
 El mal, que Clori exhala de doliente?

Al suceso de Diana y Actheon en el Baño.

XLV. **C** Ristales açotaua con cristales,
 Vagando al cuello la madexa de oro,
 Que fue en trenças, de el Sol rico thesoro,
 Diana salpicando sus corales.
 Lasciuos la seruian los raudales
 En curso blando, fiel, dulce, y sonoro,
 Quando Actheon violando su decoro,
 Incendios beue, aumento de sus males.
 Ciego, y perdido mira su blancura,
 Expuesta à la licencia de los ojos,
 Arde quando contempla su hermosura,
 Buscando à su passion nuevos antojos,
 velo Cinthia, y transforma su figura,
 Castigando sacrilegos arrojos.

Al

*Al auer erigido Templo los Romanos à la belleza de
Flora, Muger sensual, y profana.*

L As trauesuras de la edad mejora,
Con Altares y Templo tu hermosura,
Y la belleza que luziò de impura,
Por Deidad la conoce Roma [ò Flora]
Tu imagen venerada en culto adora,
Vencida de el finzel la Arquitectura,
Y ceñida en diademas tu figura,
Votos y ofrendas prouida athesora.
O ceguedad! O necio Gentilismo!
Que los delictos honras y torpezas,
Dignos de eterna llama, y de el Abismo.
Mas estas Fabio no son estrañezas,
Cada dia tocamos esto mismo.
Aras tienen, insultos, y baxezas.

XLVI.

Pondera su Amor con el sucesso de Prometheo.

A Tado en el Caucafo Prometheo,
Es pasto racional de vn Aue fiera,
Que el pecho le penetra, y perseuera
Voraz en su sacrilego deseo.
Crece su mal, y crece el deuanco
De el Aguila cercada de manera,
Que ni remedio à su dolor espera,

XLVII

T z

Ni

Ni dexa à su rigor de ser tropheo:
 Ay Lisida diuina! De esta fuerte
 Viue vn Pastor, que tu beldad adora,
 Idolatra de luzes celestiales?
 Trocando està la vida por la muerte,
 Aguila Amor el pecho le deuora,
 Y cada dia crecen mas sus males.

A auerle picado à Cupidillo una Abeja.

XLVIII

L Lora, llora rapaz, siente la herida,
 Que te dà el aguijon de Abeja alada,
 Lloro, y con voz tan tierna, como amada,
 Lamenta tu dolor, crudo homicida.
 Pierde à tus puntas la traidora vida,
 Que tanta libertad vec abandonada,
 Y la pena que dà tu Aljaua airada,
 Recibela en el alma repetida.
 Castigo es merecido à tus rigores,
 Para que sepas, que tu Arpon dorado,
 Causa penas, tormentos, y dolores,
 Doblese el tuyo, aumentese el cuidado,
 Que es el fructo que rinden tus fauores,
 Y pues picas (cruel) muere picado.

Con-

Consuela el Poeta la esperança de su Amor con la formacion de la Perla, que en opinion de Plinio, las mas preciosas son las que se conciben en la mayor borrasca de los mares.

GIme el Cielo, furioso el Ponto brama, XLIX.
A los syluos de el Borcas, y de el Noto,
Y en la gauia el intrepido Piloto,
A los dioses de el Mar humilde llama,
Clama la chusma, y la ribera clama,
Multiplicado en ansias, grande voto,
Y en aquel de cristales alboroto,
La perla se concibe entre Oua, y Lama.
Clori, si en el furor de vna tormenta,
Quando salpica blanca espuma el Cielo,
Tan precioso thesoro se fomenta.
De hoy mas gustoso viuirà el desuelo,
Pues corriendo borrasca tan violenta
Mi Amor, tendrà esperança de consuelo.

A la incertidumbre de la vida humana.

NO Es el morir à prisa desventura, L.
Clito, el viuir de prisa es duro hado,
Pues cautiuo en negocios el cuidado,
Oluida lo mejor, y lo aventura.
O quanta ceguedad, quanta locura

Pos-

Posee el coraçon de el que olvidado
 De lo mortal, en ansias anegado,
 Ni cuida de su fin, ni su ser cura.
 Clito viue de espacio; y el camino
 Que haze la vida, mide con pereza.
 A los ojos presente tu destino.
 Contempla (ò Clito) la diuina Alteza,
 Mira que el dia que postrero vino,
 Puede el vltimo ser de tu grandeza.

QVEXASE DE EL RIGOR DE LISI.

LI. **C**OMO corcilla fugitiua herida,
 Que al dictamo corriò, y à los cristales,
 En cuyos limpios candidos raudales
 Mitiga su dolor, y halla la vida,
 No de otra suerte yo, dulce homicida,
 Derramando por lagrimas, corales,
 Busco para el aliuio de mis males.
 La fuente de tu gracia merecida.
 Lisi: yo muero, llama exhala ardiente
 El coraçon, que tu beldad adora:
 Digalo de mis ojos la corriente,
 Piedad Lisi, piedad diuina Aurora,
 Mueuate la crueldad que el alma siente,
 Y pues eres deidad mi mal mejora.

Can-



Cancion I.

MOntañas de Cerdeña eſtad atentas
 A vn infeliz, que llora ſu deſtino,
 Condoleos de vn nueuo peregrino,
 Mueua à piedad mi quexa en vueſtras peñas,
 Sentid de Amor las fatigadas ſeñas:
 Escuchad de mis penas los tormentos,
 Las ansias, los ſuſpiros, los lamentos,
 Los duelos, las anguſtias, las paſſiones,
 Las iras, los incendios, las priſiones,
 Que ſufro, que alimento, que conſigo,
 Por adorar à quien Amante ſigo,
 Sin mercer mas premio mi fineza,
 Que rendirſe al rigor de vna belleza.
 Quiero al paſſo que no halla mi deſeo
 Igual correspondencia à ſu fee pura,
 Rendi mi vida al Sol de vna hermoſura,
 Que es de el Cielo prodigio ſoberano:
 Ay Dios, que por perdido no me gano,
 Y por no ſer ya, dexo lo que he ſido,
 Pues llego ya à las puertas de el oluido,
 Fatal escollo en que tropieça el leño
 De el proceloſo mar de Amor que empeño,
 Riguroſa borraſca en que ſe anega

El

El passagero, que infeliz nauega,
 Y en este puerto mi fortuna alcança,
 Fatigado el timon de la esperança.
 Apenas viuo, por viuir apenas,
 Sugeto al mal, rendido á los tormentos,
 Oprimido de varios pensamientos,
 Que con rigor aquexan los sentidos:
 Estos son los que pueden ser temidos,
 Siendo Remora atroz de toda el alma,
 Quien queda expuesto á tan confusa calma,
 Que dicha espera, ò que viuir gustoso
 Debaxo de vn Planeta riguroso,
 Que se mira beneuolo, y constante,
 Y en su progreso es su fortuna errante.
 Esta es la dicha, si de el desdichado,
 Viuir para morir de su cuidado.
 Tengo en el coraçon vn Ethna viuo,
 Y en los estremos foi vn Monte elado,
 Que suda de congoxa lo abrafado:
 Mas ay, que adolecí de vn mal violento,
 Que paga gran tributo al sufrimiento,
 Amante adoro, y logra mi fineza
 El ser Iphis rogando vna dureza,
 Sorda á mi voz, ingrata á mi querella,
 Athalanta veloz, de cuya huella,
 Hipomenes no foi, mas foi Mazias
 Aquel que padeciò mil tyrantias,

Y

Y muriò por Amor firme y constante;

Exemplo si, de este infeliz Amante.

Solicito remedio à mis tristezas,

Y vn imposible busca mi cuidado,

Registro de los montes lo intrincado,

Rondo de sus malezas la espesura,

Hallo imposible a mi dolor la cura,

Y miro que la infausta Philomena,

Haze nuevos trinados con mi pena:

Lamentable se ofrece, si atractiua;

Mas quando fue vna pena al otra esquiua?

Ella llora el incesto de Thereo,

Y yo de la fortuna ser trophco:

Ambos sentimos, ambos nos quexamos,

Y nunca de esperança mejoramos.

Puede vn aborrecido en lengua muda

Azer acuerdo à su pasada gloria,

Y bien, ò mal se queda en la memoria

De la que idolatrò por dueño suyo:

Con esta causa mi suceso arguyo,

Este puede esperar en tanto daño,

Sino en vn mes, en vno y otro año,

Boluer à ser, y amar correspondido,

Que al fin no paga pechos al oluido;

Pero yo que los passo sin remedio:

Que he de esperar en tan confuso medio?

Solo morir; y aun eslo no es bastante,

V

Que

Que quien muere de Amor, vive de Am̄te.
 Cansado de vagar esta caramada,

Mirè al pie de este Monte vn arroyuelo,

Quise apagar mi sed, y fue desuelo,

Pues hallò en sus cristales mi cuidado,

El incendio de Troya sepultado,

Como suele tal vez el que en la fragua,

Salpica las cenizas con el agua,

Que estãdo ni bien viuas, ni biẽ muertas,

Con el rozio las hallò despiertas.

Asi le ha sucedido al pecho mio,

Que al beuer de los yelos lo mas frio;

Al instante que al alma me llegaron,

En otro Mongibelo me trocaron:

Es la Idra Lernea de los zelos,

Vna cruel batalla à quien lo admira:

Hercules lo confiesse, y Deyanira,

Quando Neso en el vado de el Engaño

La robò, si halagueña, por su daño,

Pues obligò el recobro de esta vida.

Vno à morir de engaño, otro de herida.

Tuuò fin la batalla, pues murieron,

Y à vista de su afecto fenecieron,

Pero yo que adorando nada veo,

Hallo mayor tormento en mi deseo,

Y aunque zelosa el alma no se altera,

Es mas viuo el incendio de mi hoguera.

Pe.

Peregrina Theseo el Laberintho

Y ofrecesele Venus compasiua,
 Sino Amante obligada, porqué viua,
 Sigue con esto el rumbo para Creta,
 Donde encuentra à Adriana tan inquieta,
 Quanto de verle al riezgo que anhelaua.
 Pero Amor que las ansias duplicaua,
 Pudo darle el remedio mas dichoso,
 Pues logrò lo feliz, lo victorioso.
 Amor es quien gouierna mi destino,
 Como con el oluido se conuino,
 Haziendo estos efectos desiguales,
 El vencedor, y yo vencido à malcs.
 Publique el coraçon este accidente,
 Y entre el llanto, y la quexa por los labios,
 Salgan Montes de incēdios, y de agrauios,
 Lleguen à la region de el Firmamento,
 O vacilando mueran por el viento,
 O en bombas fieras se conuiertan luego,
 Que aborten rayos, y fulminen fuego,
 Para que quando lleguen a mi pecho,
 Le topen en cenizas ya desecho,
 Pues en èl su alimento fabricaron,
 Y en èl sus mismas llamas fomentaron,
 No digan soi de su violencia excento,
 Exhalacion, Cometa, fuego, y viento.
 O quan dificultosos son los bienes,

O quan incomparable es mi martirio,
 O quan inescusable es mi delirio,
 O quan frustrada miro mi porfia,
 O quan armada està la tirania,
 O quan lexos se ven todas las dichas,
 O quan vezinas hallo las desdichas,
 O quan postrado me han las sin razones,
 O quan intensas son mis opresiones,
 O quan horrible Chaos rige la idea,
 O quan fuerte se traua la pelea,
 O quan arrebatado precipicio.
 Venera mi dolor por sacrificio.

Cancion, si en lo soberuio de este risco,
 O en su muralla hallares firme losa,
 Labra en Arquitectura sumptuosa
 Funesto Cenotaphio, y Mauseolo:
 Donde viua mi Amor vnico, y solo,
 Que aunque son de este Monte soledades,
 Sepultadas amando mis verdades:
 Podrà ser, que algun dia lo ignorado,
 Acuerde en las cenizas mi cuidado,
 Y entonces el laurel que Amor aclama,
 Le lleuarà por timbre de su fama,
 Y entre tanto que adquiere su reposo,
 Halle yo en vuestros riscos lo piadoso.

CAN

CANCION 2.

D Espues que vi de Anarda la belleza,
 Y los rayos de el Sol de su hermosura,
 No dudè no, la herida que procura
 Abrirme el coraçon en mil pedaços:
 No es possible el que rompa fuertes laços,
 Rendido en el Caucaſo Prometheo.
 Ay de mi, que lleuãdo el mismo empleo,
 Ningun aliuiio espera mi esperança!
 Amor: ſi en tus fortunas ay mudança,
 Remedia de mi mal eſte tormento,
 Sin dexar de adorar mi penſamiento
 El venenoso harpon que me ha flechado
 El alma toda, y todo mi cuidado.

Ligero buelo diò el alado Ciego
 Auasallando vn pecho mas que humano,
 Esta cadena me dexò el tirano
 Por Remora cruel de mi aluedrio;
 Quiero romperla, pero no ſoi mio.
 Verdades ſon, que de ſus yerros toco,
 Y ſu rigor me mata poco à poco.
 Atiende à eſte dolor bella homicida,
 No te deua el Bolcan de atroz herida,
 Menor piedad, que la que de tu cielo
 Puede esperar vn fatigado anhelo;
 Flecha eſa aljaua, matenme tus ojos,

Y

Y de vn rendido cobra los despojos.
 No han de ser no, las plumas de tus flechas
 De tan violenta mano disparadas,
 Estas que lleva el alma atrauesadas
 Experimentan la crueldad de el dueño,
 Libre viui, y en poderoso ceño
 Aprisionè la libertad que ignoro,
 La luz que sigo, y la Deidad que adoro,
 Me sugetaron a esta atroz pelea,
 A Sisypho acompaño en la tharea,
 Y en la rueda veloz, que à Yxion fatiga,
 Lastimas lloro, pero no le obliga
 Mi grande sufrimiento al dueño mio,
 Que es mucha su esquiuez, y su desuio.
 Ya no alcançan las voces de mis quejas
 Dulce fin à sus miseros lamentos,
 Aquel idolo que es todo portentos,
 Cerrò con aspereza los oidos,
 Y en el aire se quedan mis gemidos.
 Sirua de eco en los montes mi querria,
 Siendo rayo à la voz de otra centella,
 Hasta que mas propicios, si los hados
 Oficiosos se muestren de obligados.
 Rigurosa es la lei de mi destino,
 Mas si el Amor à esto me preuino,
 Obre el Amor, y pagueme propicio,
 Sin esquiuez el noble sacrificio.

Un Ciego figo, porque Amante ciego,
 Remedio busco porque mi fortuna,
 Azia el peligro me lleuò importuna.
 O quien algun aliuio mereciera
 De el idolo que adoro! y bien pudiera
 Dar consuelo à mis ansias, pues con esso
 Aclamàra mi Amor este progreso,
 Terminàran mis penas lo horroroso,
 Apellidando el nombre de dichoso.
 Felice yo, si tanta suerte adquirio:
 Esperarè? Mas no, que en lo que espero,
 Logra lo imaginado de la idea
 Ya soñando lo mismo que desea.
 Ophiro hermoso que en tu esphera tienes
 El Monarcha Solar, que ilustra el dia,
 Si de mi voz oyeres la porfia,
 Sigue mi voz, encimame à esos cielos,
 En donde acabe Amor tantos desuelos,
 Registrando en el Templo de la Fama,
 Aquella flecha, que aticò la llama.
 Numerando en el triumpho de sus glorias,
 Mi muerte por tropheo à sus victorias.
 Y si acaso esta dicha no apercibo,
 Sea mi incendio, el que me abraze viuò;
 Dexando por renombre, y por proeza,
 Ya vencida la lid con mi firmeza.
 Opcion no te remontes, que en el buelo,
 El

El peligro festejas, pues rezelo,
 Auer hallado mi suceso extraño,
 Seguro Puerto para el desengaño.

CANCION 3.

A Margas soledades
 En estas sombras de la noche obscura,
 Amparad las verdades,
 Que publica mi triste desventura,
 Ya que Filis me dexa,
 Oid mis voces, escuchad mi queixa:
 De su esquivez herido,
 Lloro de Amor la dulce tirania,
 Y con passo perdido,
 Sigue mi adoracion su idolatria,
 Buscando mi cuidado
 El eco de este Monte destemplado.
 Mas no alcança el destino,
 Que consiga lo ardiente de mi empleo,
 Vereda ni camino,
 Por donde Filis premie mi deseo,
 Solo lo que apercibo,
 Es ver que muero, y que muriendo viuo.
 Que importa, que a sus ojos
 Sacrifique la ofrenda de mi vida,
 Si pisa mis despojos,

Co-

Como si fuese vn barbaro homicida
 Despues de hauer vencido,
 La libertad de aquel que se à rendido.
 Viuo con tal tristeza,
 Que no le solicito à mi tormento
 Alivio à su dureza,
 Antes quiero añadir al sentimiento,
 Mas ansias y temores,
 Si es que en mi pecho caben mas rigores.
 Fugitiuo arroyuelo,
 Que de esse monte al valle te despeñas,
 Suspende tanto anhelo,
 Pues mi dolor en tu Cristal me enseñas,
 Y al son de tus corrientes,
 Lleua mi llanto porque el curso aumentes.
 Aues que en esse monte,
 Hazeys hermosa salua al verde prado,
 Y en su claro Orizonte
 Con dulce admiracion os he escuchado,
 Aprended mis Endechas,
 Que son de el alma lagrimas desechas.
 Arboles que en la selua
 Del Mayo acreditays bellos colores,
 Quando el Henero buelua
 A aprisionar las fuentes, y las flores,
 Ofrecelde mi pena,
 Y estos yerros que labran mi cadena.

X

Fic.

Fieras que en lo intrincado
 De esta maleza hallais gustoso abrigo,
 Escuchad mi cuidado
 Quando verdades por sus sendas digo,
 Sentid atentamente
 Mi bien pasado, y mi dolor presente.
 Este valle sombrío
 Sepa mis ansias, oyga mi tormento,
 Sepa mi desuario,
 Que en el pecho se fragua, y alimenta,
 Y mi fe verdadera
 El árbol, aue, arroyo, Monte, y fiera.

CANCION 4.

O Filis quien pudiera
 Hazer mansion desta florida estancia,
 Y en dulce primavera
 Gozar de tantas flores la fragancia,
 Logrando de engaños,
 Del verde Abril de mis primeros años.
 Aqui es donde alcançara
 Aura feliz, el fatigado aliento,
 Y con destreza rara
 Templara amor la cuerda al instrumento,
 Y en su amorosa queixa,
 Hallara aliuio el que morir se dexa.

En

En este sitio hermoso contemplas el sol;

Bello Yman de las luces de la Aurora;

Contara yo gozoso, que por el mundo corre,

Del Sol los rayos, que sus campos dora;

Sin temor que el rezelo

Malograse la fe de este desuelo.

Mas ya Fitis ingrata

No permite la ley de este destino,

Que con rigor me trata;

Que respire del alma lo mas fino,

No da alivio à la pena,

Antes el yerro dobla à la cadena.

Quien sigue vn imposible.

No violente el rigor de su ofada;

Porque hará mas sensible

El viuo fuego que en su pecho cria,

Pues es la misma ofrenda

La que à los ojos le siruio de benda.

Dichoso el que apartado

Viue en la soledad de amor desnudo,

Sin que intente el cuydado,

Romper la fuerça de vn peñasco rudo,

Que fuè desde su cuna

Sagrado asilo à su mayor fortuna.

El labrador astuto,

Que no vè de la Corte los honores,

Da à la tierra el tributo,

X a

No

No à la inquietud de incendios, y tèmores,

Donde alegre, y vrano

El fruto coje por su propria mano.

Este gustoso admira

Desde la cumbre hasta la humilde rega

La verdad, que respira

La muda soledad, pues no se niega,

De ofrecerle en despojos,

Lo que el amor le niega à mis antojos.

El villano inocente

Torres no, breue si edifica choza,

Que haze paxifa frente

A la del Sol esplendida Carroza,

Que es el mayor cimiento

Confuso estrago que arrebatà el viento.

Si inaduertido, y ciego

Burlò mis esperanzas el engaño,

Y con desafoso fuego

Reconociò el dolor su propio daño,

Que espera el desuajo

Phylis de quien se ve sin aluedrio.

CANCION 5.

BAsta la herida hermosa Cinchia mia

Con que labra el Rapaz su tirania

Quando logran tus ojos

Aprisionar del alma los despojos,

En

En cuyo despendizio,
 Veo penas, sufro agravios, pierdo el juicio.
 Siempre el arco flechado en mi dolencia
 Sin hallar en tu esquivar resistencia,
 Aliuio este tormento
 Venza todo el rigor mi sufrimiento,
 Ya que con él espéra
 Corto aliuio, gran daño, y pena fiera.
 Bien con este veneno el pecho herido
 Sabe lo que es amar pues à adquirido
 Abrasarse en su hoguera,
 Mas ay que mi dolor no es bien que muera
 con esta pena, si halla
 Gran ceño, duro golpe, cruel batalla.
 Quien pudo ocasionarme tãto daño
 Dize Cinthia el amor que vn mal extraño,
 Y es engaño euidente,
 Pues solo quien me causa este accidente
 Es tu grande hermosura,
 Que mata, no perdona, y mal procura.
 Ya que lo soberano de tu Cielo
 Armò contra vn reuido fit defuelo,
 No à de ser elestrago,
 Ephimera del Sol que en el Amago
 Tope lo condolido,
 Sombravil, nebeada, andor venenido.
 Si esta tormenta de mi suerte tan larga

Tan

Tã penosa à de ser como can latga
 Cuerdo mi desuario,
 Quejas sienta, ame el mal, y pierda el brio,
 Porque si así me dejas
 Ame el mal, pierda el brio, y sienta quejas.

CANCIÓN

Clori si mi cuidado
 Siguiere su porfia
 No culpes la ofadiz
 De su infeliz estado
 Porque su gran locura
 Se originá de vn mal gusto
 Este fiero accidente
 A morir me condena
 Que Basilisco, ò Hiena
 Mata tan de repente
 Como tu voz, si miro
 Que aun aliuio no alcanço en vn suspiro.
 Canta Sirena hermosa,
 Que al eco de tu canto
 Yo formarè millanto
 Tu la ley rigurosa,
 Y entre los dos haremos
 Dulçe composicion de estos estremos.
 Quien su vida desprecia

Tic

Tiene la agona en poco
 Mas ay que miro, y toco,
 Que quien la mia no aprecia
 Es tu beldad diuina
 Asombro del amor, fatal ruina.
 No obre lo riguroso
 todo su poderio,
 Si fue Clearcho ympio
 Cruel, y receloso,
 No es de lo soberano
 Armarse de las fuerças de vn tirano.
 En estos Orizontes
 Al ver mis desuafios,
 Naiada de estos rios
 Driada de estos montes
 No sentirás la pena,
 Que tanto los sentidos enagena.
 Ostentanse conformes
 En la cruel batalla,
 Y mi fatiga no halla
 En el cristal del Tormes
 Agua para su fuego,
 Si el Ethna en q; me abraço atifa vn ciego.
 Si fuera de mi acuerdo
 Me tiene tu hermosura,
 Conosca mi locura
 Lo que padefco cuerdo,
 Pues

Pues Clori el que te adora,
Loco, y cuerdo ha de ser como yo agora.

CANCION 7.

SI quieres ser querida
Ama Filida hermosa,
Porque es ley rigurosa,
No amar al que su vida
Te rinde, y el trofeo,
No es ageno del bien que yo poseo.
Si es delicia del alma,
Y aun de los sentidos
El ser correspondidos
En la amorosa calma,
Como regir intentas
Vn coraçon que sin amar alientas.
Este dulce veneno,
Que atrae las voluntades
Lidia con mis verdades,
Y si infelize peno,
Es por que tu desuio
Me mata, aun quando vè q; soy mas mio.
Si es tirana violencia
La que mi se maltrata,
Bien es se llame ingrata
La esquiua resistencia:

Que

Que negarse procura
 Del peregrino Sol de tu hermosura.
 Quien ama al Cielo imita,
 Y siendo tu mi Cielo
 No culpes mi desueño,
 Si amando sollicita,
 Este bien, quando gano
 Transformarme en tu Cielo soberano?
 Si imposible parece
 Amar sin esperanza
 La que mi pena alcanza,
 El desengaño ofrece,
 Pues Filida su estremo
 Haze más viuo el fuego en q; me quemó.

CANCION 3.

NO cantarè las glorias
 De Cesares Romanos,
 Ni los hechos de grandes Capitanes,
 No las dulces memorias
 De Cisnes soberanos,
 Ni el asombro de Traxicos Iayanes,
 No ardientes Vracanes,
 Ni aquel monstro Chimera,
 No del Atridas Griego
 Lo que sacò de el fuego

Y

Ni

Ni del Eurino la brauesa fiera,
 Solo cantar pretendo
 El imperio de vn Dios falso, y tremendo.
 Quien puede estar seguro
 De su gran poderio
 Si ciego sigue su razon de estado,
 Quien al Sagrado muto
 No rinde su aluedrio,
 Que no le tiranize despechado,
 Quien su mal no à llorado
 Amando este accidente,
 Y quien por su destino
 Se ve tan peregrino,
 Que no le ofresca culto reuerente,
 Si a la deidad mas pura
 La vence, que es peligro la hermosura.
 Tiene en su Monarchia
 Despotico el gouierno,
 Promulgando por leyes los rigores,
 Mira en su fantasia,
 Y finge que es eterno,
 Vistiendose de afectos, y reueores
 Son los Gouvernadores,
 Que el Reyno mas admira,
 Y que ydolatrà ciego
 La actiuidad de vn fuego,
 El engaño, el enbuste, y la mentira,

Y sus

Y sus grandes consuelos,
 Quejas, y llantos son, raias, y zelos.
 Del Caho mas tenebroso
 En fabulosa Ydea
 Su origen toma este sin vista Alado,
 Y del centro horroroso
 Con ardiente pelea
 Sale à triumphar dela fortuna, y hado
 Es cruel, es osado,
 Es temerario, y veo,
 Que es niño, y es gigante,
 Y armado de diamante
 Suele tener mas formas, que Protheo,
 Y es el rapaz no en vano
 Politico, estadista, y cortesano.
 Ay de aquel que le ofrezce
 Los miseros despojos,
 Que son del alma, aquella noble parte
 Que su ser engrandece,
 Que ministra à los ojos,
 Que à los sentidos grata los reparte,
 Que guerra emprendiò Marte,
 Que hoguera abriò Vulcano,
 Que idra, que veneno,
 Que violencia, que trueno,
 Que Tigre se le iguala à este Tirano,
 Que furia no alimenta,

Y 2

Que

Que Parca se yguale con el sangrienta.
 Con seguras promesas,
 Y con voz apacible
 Persuade cauteloso los trophicos,
 Alienta las empresas,
 Y el mayor imposible
 Le rinde, y postra al que votò deseos,
 Logra en estos empleos
 De gentil los estragos,
 Pues con ceño atractiuo
 Triunfando de lo esquiuo
 En Sepulchros construye los halagos,
 Coronando su Templo
 De infelices, q; son al Mundo exemplo.
 Cancion si Amor es este
 No te admire, ni aslombre,
 Que huya de su nombre,
 Pues remora al oydo
 Siempre su acento ha sido,
 Y en fatales despojos
 Es Iman de los ojos,
 Solo en esta batalla
 El colirio, que halla
 La vista, el pecho, el alma, y los sentidos,
 Aun con dexarle, es no tener oydos.



CAN-

C A N C I O N 9.

Escucha de mis penas
 La confusa batalla
 Cinthia en tanto q; amor llorar me deja
 Sin romper las cadenas,
 Que en las prisiones halla
 Siempre el cautiuo à vista de su queja,
 Y pues que no se alexa
 El misero lamento,
 Oye verdades de este mal que siento.
Adorè tu hermosura,
 Como Cinthia pudiera
 No dejar de adorarla? si es en vano
 Negarle à mi ventura
 Este bien porque fuera
 Ciego à la luz de vn Cielo soberano,
 Y como lo inhumano
 Se vniò contra el sociego,
 Que aliuio podrè hallar en tanto fuego.
Ficè de mi cuidado
 El Noble Sacrificio,
 Que en humilde caudal rendi à tus ojos,
 Però en lo destrozado
 Su graue desperdicio
 Se conoziò al triunfar de estos despojos,
 Y con tantos enojos

Fuer-

Fuerza ferà que cobre
 Entre effos riscos vn sepulcro pobre.
 En la desnuda sierra,
 Que del bruto es estancia
 Peregrino he de ser de tus rigores,
 Porque con esta guerra
 Se venza la arrogancia
 De aquel q; aprisionò tiernos amores
 En thalamo de flores
 Con dulce abrigo donde
 Vn arrullo con otro corresponde.
 En estas soledades
 Honor oy de Diana
 Vn tiempo indignacion. de Filomena
 Sentirè tus crueldades,
 Pues por fee soberana
 Seyò que tu esquivèz assi lo ordena,
 Y con rustica Auena
 En los Campos de Flora
 Llorandò cantarè sin ver la Aurora.
 En sombras tan obscuras
 Apurarè este llanto,
 Que tributa raudales à essa fuente,
 Y entre sus aguas puras
 Do el lazmin, y el Acantho
 Son orlas de el Cristal de su corriente
 Solo a mi me consiente,

De

De que me quexe, y lllore,
 Porque así tu caudal no se minore,
 Admirase el estrago
 De su tenaz porfia,
 Que se enciende en el fuego q; se icla
 Quando en mentido halago
 Logró su tirania,
 Y aumentando el ansia à su cautela,
 Y la que me desuela
 Ocasiona el extremo
 De elarme con lo mismo que me quemo.
 Cinthia pues de la herida
 No fana la dolencia
 Antes aumenta el daño à su congoja
 Viendo mi triste vida,
 Que no halla resistencia
 A la ponçoña q; tu flecha arroja.
 Bien será que me acoja
 En tanto desuario,
 Al Monte, Valle, Soto, Prado, y Rio.

CANCIÓN 10.

Ciego viui mas ya con mas acuerdo
 Despertò mi cuydado
 De aquel letargo en q; el Rapaz alado
 Lerubo en la fatiga poco cuerdo

Mas

Mas ay que miro, y toco
 el tiempo que perdi ò amante loco!
 Venza ya la razon, no la cautela
 de su ardiente porfia,
 Y si obrò con incauta tirania
 Ya su actiuo bolcan no me desuela,
 Porque mas aduertido
 Los despojos quite de Paffo ignido.
 Rendì lo mas florido de mis años
 A vn ciego laberinto
 Tã confuso, tan torpe, y sin instinto
 Quanto el alma llorò pilando engaños,
 Y en su tiniebla obscura
 Beui el Veneno, pero hallè la cura.
 Destrozar de sus yerros las cadenas
 Fue vana diligencia
 Hasta que de oprimida la dolencia
 Reconociò la causa de sus penas,
 Que tal vez vna herida
 Se venga del rigor del homicida.
 Caducas son sus dichas pues adquieren
 Tan breue Primavera
 Hipogrifo veloz en la carrera
 Lleua las ansias q; entre sombras mueren
 Siendo el fin à que aspira,
 Vn arrojò, vn engaño, vna mentira.
 Triste del que naufraga, y nunca alcanza
 Re-

Remedio en su tormenta
 Venerada ilusion que se alimenta
 De vn ignorado mal tan sin mudança
 Que a los mas prevenidos
 Les quita el alma, arrastra los sentidos.
 No me libré del riesgo en que me puso
 La fuerza de su halago,
 Y aun que de mi aluedrio hizo estrago
 Al ver de tanto Cahos lo mas confuso,
 Sugetè mis ardores
 Mas triumphè de su ardor, de sus rigores.
 Quien sigue lo fragoso de vna senda
 Facil se precipita,
 Y el que de Amor las glorias solicita
 Tiene en los ojos su mentida banda,
 Pues al que mas de el fia,
 Es Aspid, es Leon, Tigre, y Harpia.

CANCION II.

O Tu que en esse Monte,
 Sigues de la fortuna,
 La violencia importuna,
 Huyendo duras quejas,
 Quando amorosa Aljaua
 Dulcemente labraua
 El pedernal del pecho,

Z

Que

Que de dureza armado
 Busca en la soledad nuevo Sagrado.
 O como al primer passo
 Peregrino te ostentas,
 Pero assombros alientas
 Cuidados, y fatigas
 En esos Obeliscos
 Por peñascos, y riscos,
 Quien, di, escucha tu ruego
 En esta Selua muda
 De ojas vestida, y de piedad desnuda.
 Quien tu daño ocasiona,
 Quien tu dolor aumenta,
 Si es de Amor la tormenta,
 Porque de Amor te apartas,
 Y si está el Alma herida
 De tan dulce homicida,
 Contra su Arpon dorado
 Que pretende tu anhelo,
 O el necio frenesí de tu desuelo.
 Rindete al sacrificio
 De esta amable dolencia,
 Porque es la resistencia
 Vna defensa vana,
 Y vna tirana ofensa,
 Que como sombra densa
 Se opone al Sol, y el rayo

Opi-

Oprimido en la calma,
Con mayor fuerza abraza toda el alma.
No ofendas la fineza
Ni ultrajes lo sagrado
Del Cipriota alado,
Quando à su Ymperio tiene
Sujeto el aluedrio
Del pecho mas impiò,
Del coraçon mas duro,
Del afecto mas noble,
Sino es q; el tuyo le engendrase vn Roble.
La Tortolilla imita,
Que en aquel verde ramo
Es suauè reclamo
De su amada Consorte
Mira à Iupiter, Toro,
Por Danae en llubia de Oro
Atiende à Phebo amante
Derramando querrellas
Por influxo fatal de las Estrellas.

C A N C I O N 12

R Vge el Leon en la estacion ardiente
Que hydropico en la fuerça de sus rayos
Beue la saña de su viuò fuego,
Porque el defassosiego,

Z 2

Que

Que introducen las almas con desmayos
 Acrediten del tiempo la violencia,
 En cuya resistencia
 La viua operacion que solicita,
 Los sentidos limita
 De los que en sus esferas abrasados,
 Como otra Salamandra alimentados,
 Siguen sin freno la tenaz porfia,
 Que se engendrò en la vana fantasia.

Atiua emulacion es la que ofenta
 Al curso de los Astros mas benignos,
 Y al mobil que preside al firmamento,
 Sin malograrse intento,
 Pues tiene perturbados tantos Signos,
 Y tan desordenadas las Ydeas,
 Que en confusas tareas,
 Quimeras forma, y en Babel se roza,
 Y aquel que siendo de pàgisa choza
 Desconoce su origen de la nada,
 Como si de las gentes olvidada
 Fuesse su primer Cuna, y la distancia,
 Que ay del no ser. Del ser de su arrogancia.

Ysla es de Creta en laberinto breue
 La que con tanta actividad enseña
 La variedad de efectos destemplados,
 Vnos menos ofados
 Hazen gala de citas como vna peña,

Sin

Sin darse por sentidos del agrauio,
 Y esto que admire el Sabio,
 Que leuanta vn padron, y al Sol vapores
 Antes sirve de sombra à los Amores,
 Que Philomena santa,
 Otros figuen los passos de Athalanta,
 Y aquel que mira el fugitiuo engaño
 No, ignora que es la causa de este daño.
 Que Minorauo, ò Semi Dios no vence,
 En la estancia de Amor la dulce entrada
 Sondando los thesoros de sus minas,
 Si al labrar sus ruynas,
 Perlas tributa à su Deydad sagrada,
 Con que luce las victimas del pecho,
 Y en su dorado techo
 Pendiente està de Amor la dura flecha,
 De mil thosigos hecha,
 Como de tantos monstros aplaudida,
 Mas quien sintió la herida,
 Mas cruel, mas tirana, y mas terrible
 Fue el que murió con escarmiento horrible.
 En esta pues mansion de altos descos,
 En quien muy poca remontada pluma,
 Garzotas peyna en la Region del Cielo,
 Aun que en igual desuelo
 Muchos pretenden leuantar la espuma
 Con el refluxo de oprimidas olas,

En

En sus margenes solas,
 Quando impetuosos contrastando arenas
 Son Phocas, no Sitenas,
 Que no es posible ser Ballenas todos,
 Que en esse golfo ay peçes de mil modos,
 Y el que grande nació por su destino
 Selkua al peceçillo de camino,
 Como pueden las Lamias, y Tritones
 Oponerse al imperio de Neptuno,
 Ni examinar orgullos del Tridente,
 Que san atentamente
 Rige, y gouierna todo lo oportuno
 Del liquido elemento,
 Y si del Aquilon lo mas violento
 Rebuelue de sus ouas los confines
 Al ver que los Delfines
 Assombros pronostican, y temores
 Iuntará de sus Reynos los mejores,
 Y al que osado saltare á yguál empeno
 Le arrojara del Mar con ira, y ceño.
 Mejor Aguila al Sol sus rayos beue
 La que altanera en esse Monte anida
 Coronando su frente de luceros
 Si en los Corbos aceros
 Las victimas consagra de su vida,
 Porque deua Phaetonte
 Tanto golfo de luz á su Orizonte,

Pe.

Pero quien de su fe dudar pudiera,
 Que alada no siguiese la carrera
 Trepano Montes, Riscos, y Regiones
 Paravencer confusas impresiones
 De las violentas Aues mal guiadas
 Que van al Tauro à fer despedafadas.
 O tu que de el Caystro en las arenas
 Cisne canoro fuè tu graue acento,
 Y alma de la razon lo vigilante
 Siendo Argos Celante,
 Y caro te remontas por el viento
 Despues de tantos años de reiro
 Bien hallado en las quejas de vn suspiro,
 Te pone la ambicion alas de cera,
 Temple la espuma cana tanta hoguera
 Como tu pecho anima,
 Y si es tu afan el mejorar de Clima,
 Reconoce en tu esfera lo que has sido
 Sin arrojarte al mar desuanecido.
 Si al Can çerbero el Reyno del espanto
 Le erige por custodia de su abismo,
 Substituyendo en el sus condiciones
 De fuertes Eslabones,
 Que rexen à la vista vn barbarismo
 Por tener bien guardada
 La Hypocrita intencion disimulada,
 Procurando en su astucia la malicia

Lo

Lo acerbo redimir de su codicia,
 Pues en agena con afecto blando
 La voluntad de aquellos que ignorando
 Desconocen el fin de sus cuydados
 Hallarânse despues todos burlados.
 Mire como en la Cuna aquel modelo
 De Alcides valeroso de espada
 La venenosa Biuora que intenta
 Ser de su esfuerzo afrenta,
 Quando es de sus progressos primer baça,
 Pues en trozos de lecha
 Fuè cada dedo de sus manos flecha,
 Y cada aliento de su voz un trueno,
 Siendo al Infierno, al lombro, horror, y freno
 El heroico valor desde su infancia,
 Y aunque estuuo el abismo en vigilancia,
 No se pudo librar por lo que infiero
 De ser victoria suya el Cancerbero...
 Cancion detén el passo
 No al Monstro de Cleonia que estuuo
 Estos Montes abrasa,
 Fies tu Oriente sin temer ocafo,
 Dexa que ardiente el Can Celeste anime
 Su colera, y su rabia en tantos Cancs
 Hijos suyos infieles,
 Y sobre los linteles
 De este palacio Augusto
 Sirueles de Padron, sinò de susto.

A una

*AVNA DAMA QUE PIDIO AUN CAVAL-
lero la regalase con vn Corte de Vestido de Raso,*

CANCION. 13.

MAnuela que pretendes,
 Pues vn Corte me pides,
 No ves, que si me cortas me despides,
 Me machacas, me esdruxas, y me ofendes;
 Si ocho lustros passaste,
 Paraque quieres que este Corte gaste.
 Si fina solicitas
 De que este Corte saque,
 No siendo yo tu Adonis, ni tu Xaque,
 Porque me persuades, y me incitas,
 Que se compre à mi quenta,
 Y que se asiente à numeros quarenta.
 No ves que me destruyes;
 Si dar vn corte quieres,
 A tus lasciuos gustos, y placeres
 Pon freno à tu deleyte, y si me arguyés,
 El consejo repara,
 Que en llegando à quarenta, el juego para.
 Que de Raso lo quiso
 Tu buen gusto lo infiero,
 Pues sacas tantas flores por Henero,
 Mas yo te le darè tan raso, y liso,

Aa

Que

Que al verle no reuso,
 El q; me digas, q; aun no ha entrada en vso.
 Si à los mas me prefieres,
 Dime como, ò por donde
 Soy à caso Marques, soy Duque, ò Conde,
 Que Cortes dan Calçados, y alfileres,
 Mas à todo me ajusto,
 Y sin disputa, puta lo que es justo.
 Mis latines perdona,
 Que vn estudiante honrrado
 Viendo que està de Bachiller graduado,
 No ha de negarse à esto, y si la Zona,
 O el Mostachon de Apolo,
 Importa para el Corte, dirè volo.
 Ya ves quan manirroto
 Te sirue mi desuelo,
 Y porque mas estimes mi gran zelo
 Rindo à tu Imagen con humilde voto,
 Quanto Ioue penetra,
 Y hasta vn Corte darè de buena letra.
 Aun que remiso he sido
 Ya me ves mejorado,
 Pues mas allà de prodigo he passado,
 Y esso à tu madurez se lo he deuido,
 Que vna muger de porte
 En lo dificil suele dar vn Corte.

CANCION 14.

O Ye hermosa homicida
 Si à lastima te mueue mi tormento,
 Este dolor que siento,
 Este Bolcan, esta cruel herida,
 Que de los ojos se introduce al alma,
 Y pues su ardiente calma
 Me mata lentamente, atiende aora
 Al que rendido tu desden no ignora.
 Aminta soberana,
 Cielo abreviado, que postrado adoro,
 Por quien suspiro, y lloro,
 Por quien peno la noche, y la mañana,
 Con ansias, con estragos, con rigores,
 Con dudas con temores,
 Aliuia el mal que abraza mi fosiiego
 En la hoguera continua de mi fuego.
 Como lo peregrino
 De tu Belleza celestial ofende,
 Vn coraçon que enciende
 En las luzes que ostenta esse diuino
 Templo, donde tus glorias eternizas,
 Y las muertas cenizas,
 Que en porto amante humilde he colocado,
 Quieres bueluan ha ser despojo clado.
 Esta dulce tormenta,

O este veneno que mi pecho apura
 Con violencia procura,
 Que la amorosa llama que alimenta
 Se consume en las sombras de el oluido,
 Que fiera ha introducido
 Tanta crueldad, y tanta tirania,
 De donde nace el Sol, y muere el dia.
 No te obliga mi queixa,
 No te vencen los miseros lamentos
 Que embarazan los vientos,
 Para sentir la pena en que me dexa,
 Tanta esquiuez que adoro, y que venero,
 Si sabes de que muero,
 Si sabes que idolatro tus Arpones,
 Como Aminta desprecias mis razones.
 Mas ay que solamente
 Viuo para morir de tus ofensas,
 Que martirio, pues piensas,
 Que no le aya sufrido, que accidente,
 Que libertad me queda en tanto daño,
 Que esclauitud, que engaño,
 Que gillos, que crueldad, y que desuelo.
 No ha llorado mi grande desconsuelo.



MADRIGAL 1.

Glguerrillo si dejas
 Enternecido el prado con tus quejas,
 Formando tus acentos
 En la Selua dulcissimos lamentos,
 Vagando de esta rama al tronco seco,
 Examinando el Eco,
 Que acompaña tus ansias, y temores,
 Escucha de mis males los rigores,
 Que el alma llora, y siente,
 Tu en esta soledad vives presente,
 La causa de tu pena,
 Yo arrastró da cadena,
 Sin ver el Cielo, que rendido adoro,
 Tu cantas quando lloro,
 Yo peño, y siempre callo
 Con que alivio no hallo
 En mi dolor, y aun que ambos padecemos,
 Nos diferencia Amor en los extremos.

MADRIGAL 2.

Lívida tus ojos
 Prision del alma son, luz de los Cielos,
 En cuyas niñas bellas,
 Hydropico mi Amor, bebe centellas,

Por.

Porque jugando rayps,
 Padece el coraçon dulces delmayos,
 O como abrafan graues, y seueros,
 O como flechan dibtes sus luzocos,
 Si vna parte no mas de su belleza,
 Que adoro con fineza,
 Tiene tan oprimidos,
 El alma, el coraçon, y los sentidos,
 Para todo esse Sol de tu hermosura,
 Que vida bastará si bien seapura.

MADRIGAL 3.

Dizes que Amor es niño, y yo lo fisco,
 Pues lleuò mi desseo,
 Y que tambien es grande confidera,
 Pues llega à ser Atlante de essa Esphera,
 Y que ciego se ostenta lo ven todos,
 Pues sus tropieços son de varios modos,
 Y que aun tiempo tambien Lince es su vista,
 Pues nada se le oculta en la conquista,
 Y que sea cruel como Tirano,
 Pues nõ perdona, ni aun lo soberano,
 Y que apassible es, nadie lo ignora
 Si al infeliz con dichas le mejora,
 Si tantas cosas es, quien se allega
 Posar en yna Casa de locura.

Mas

Mas ay que fuy fu huesped, y me acuerdo,
Que tanto entraua el loco como el cuerdo.

SILVA.

I Vnto à essa Pira Anarda do se encierra
De vn pobre sacrificio humilde parte,
Que rindiò à tu belleza mi fe pura,
Antes que sea exalacion del viento,
Difano elemento
Permite à mi fatiga,
Que mis ansias, mi amor, y mi fe diga
Antes que sea à tu rigor tirano
Mi rendimiento vano,
Antes que logre barbara ojeriza
Reducirla en ceniza,
Pues que de este holocausto la ruina
El Amor la termina,
Dexando inutil por mayor tropheo,
El empleo mejor, mejor deseo,
Para que el Taxo en su corriente vndosa
En senos de su plata bulliciosa,
Sepulte mi ventura,
Que por cruel procura,
Que pagando tributos al cuidado
No pueda el coraçon, que està abrasado
Oficioso enseñar estos despojos,

Ya

Ya es tiempo que tus ojos
 Divina Anarda enmienden mi destino,
 Viendo quan peregrino
 Es mi mal, mi dolor, y mi tormento,
 No espero en lo que siento,
 No en la voz, q; mi Amor secreto, y sabio
 Enmudece mi labio,
 Mas escucha las ansias porque lloro,
 Yo muero porque adoro,
 Y viuo porque peno
 Con tan fuerte veneno
 De fina acreditando mi osadia,
 Y en tu esquizuez la dulce tirania.
 Hijo de Marte fuy que en lo fragoso
 De este Monte sombrío
 Rendí mi altivo brio,
 A la que en Chipre dió nombre famoso,
 Armas, y afectos fueron
 Los que votè à su Altar los que se vieron
 En Templo sumptuoso,
 Colgados por Empresa, y por memoria
 En señas de victoria,
 Coronando sus glorias de esta suerte
 Y fuè de mi altivez estrago, y muerte.
 En la cima frondosa de estos riscos
 En cuyds obeliscos,
 Hiere el Sol en ardientes pedernales

Te

Te ví para mis males,
 Aquí ya no rezeio
 Morir segunda vez, pues llegò el buelo,
 A ser de tanto Sol Icaro alado,
 Y apenas registre la luz mas pura
 Quando mi loca, y necia altaneria
 Desuanecio lo excelso de su esphera,
 Boluiendome à mi centro porq; fuera
 De mi mismo escarmiento,
 Y el liquido elemento,
 Que vertieron mis ojos,
 Fue en amantes despojos
 Alivio al mal, y pena à mi fatiga,
 Y lo que al vno ofende à nadie obliga
 Hallando en poca luz mi loco buelo
 En ondas de cristal tumba de ielo.
 Víctima de tu altar fuè mi aluedrio,
 Y al dezirte la causa de mi pena
 Doblaste la cadena
 De vn dulce desuario,
 Oye de Arion el metrico instrumento,
 Que articula las voces por el viento,
 Y sentiràs de Philomena el canto
 Conuertida en las ansias de mi llanto,
 Alternando sonoras, y suaves
 Mis tristes queexas en trinados graues,
 Y pues del ayre van alimentadas,

Bb

Aun

Aunque en ondas de Thetis anegadas
Alli he de conseguir para mi exemplo
De mi vida costosos desengaños,
Paraque tantos daños
En tu Sagrado Templo,
Te acuerden mi dolor por si advertido,
La ingratitude no passe à eterno olvido.
Contra el rigor de mi infelize suerte,
Al nauegar el mar de mi destino,
Fuy osado Palinuro,
Que estando mas seguro
Medi las ondas con veloz camino,
No de otra suerte la soberuia Troya,
Que en quietud reposaua, y en folsiego,
Se viò arder por dorados Chapiteles
Entre nubes de fuego
Introduziendo aquel astuto Griego,
Preñado el Paladion, que armas vomita,
De cuyo horrible estrago
Llegaron las Reliquias à Cartago;
Asi de tus luzeros oprimido,
Sin pensarlo el sentido,
Que pudiera encontrar tan fuerte herida
Me mirè toda el alma combatida
Al poder, à la fuerça, al aluedrio
De tu rigor impio,
Y con desden tirano

Lo

Lo que me paga tu diuina mano,
 Son iras por fauores,
 Y por segura fè nueuos temores.
 Bella deidad en quien depone el Cielo,
 Su altiua Magestad de mi desuelo,
 Causa feliz à quien el alma adora,
 Madre de Amor, inuidia de la Aurora,
 No desprecies mi arrojò, pues ha sido
 De mi Amor por fatal Astro impelido,
 Y si en la lucha ardiente
 Te doblò su ceruiz, rindiò la frente,
 De tus armas vencido,
 No mercede tu oluido, ni tu enojo.
 Porque si Amor lo hizo
 En la palestra de tu dulce echiso,
 Culpa es suya, que quiso crudamente
 Las flechas de su Aljaua refulgente
 Forjarlas en la fragua de mi pecho,
 Clabirlas en el mismo,
 Ya le mira desecho,
 Ya le mira abrasado,
 Y en mejor temple el ierro transformado;
 No fozobre este afecto en tu hermosura,
 Que obstinada procura
 Doblar el golpe, profeguir el daño,
 Que siendo tan estraño
 El veneno que beuen mis sentidos,

Bb 2

Y



Y el tormento que aflige con gemidos
 Al alma dolorida,
 Esperarán en pena repetida,
 Hasta ver si en tu Cielo soberano
 Alguna piedad gano,
 Y consiguen por premio de adorarte,
 El no acabarme para no olvidarte.

VN AMANTE QUE CALLA SU ADORACION
 por temor de malograrla.

OCTAVAS.

DE Anarda adoro el Cielo soberano,
 Y al mismo passo que su luz venero,
 Duda el respecto, y no es la duda en vano,
 Si ha decirle mis ansias me prefiero,
 Yo que en amarla tantas glorias gano,
 Temo perder lo mismo que mas quiero,
 Y assi mi Amor en tan confusa calma,
 Callar intenta, aun que lo fienta el alma.
 El que no busca premio a su firmeza
 Declarar no pretende su deseo,
 Que amar por solo amar es gran fineza,
 Y en el Amante es victorioso empleo,
 Yo que de Anarda sigo la belleza,
 Recelo malograr este tropheo,

Pues

Pues si ha esplicar le llego mi cuidado,
 Puede perder mi amor de interesado.
 Sufrir de mi dotor tan gran tormento,
 Y callar de vna pena los rigores,
 Solo cabe en mi noble sufrimiento,
 Pues de vn incendio oprime los ardores,
 Si publico mi mal, pierdo el intento,
 Sino le digo, alcanfo sus temores,
 Fuerça serà callar, y arder amando,
 Fuerça serà morir, y estar callando.
 Ay de mi que me vea en tal estado,
 Que de mi proprio ser oy me enagena,
 Y assi à vezes le digo à mi cuidado,
 Si es que saue la causa de mi pena,
 Lo calla al fin, porque gustoso el hado,
 Quiere de mi prision esta cadena,
 Y aunque es para el dolor tirana ofensa,
 Suspende el labio quanto el alma piensa,
 Logra el silencio en vn respecto mudo,
 Que luce Amor con terminos estraños,
 Mas como podrá vn pecho tan desnudo
 Sufrir de este bolcan tan viuos daños,
 Si procuro el remedio, ya le dudo,
 Y si le logro, sigo desengaños,
 Que pretende mi affecto en tal abismo,
 Si valgo menos yo conmigo mismo.
 Si el tiempo, y la fortuna hizo dichosos,

Co.

Como tambien à muchos desdichados
 Yo que navego en mares procelosos
 De insufribles tormentas, y cuidados,
 Que dicha esperarè, si hados forçosos
 Hazen oy mis progresos desgraciados,
 Solo saber sentir para sufrir,
 Solo saber callar para morir.

AL NOMBRE DE MADALENA,

OCTAVA ACHROSTICA.

M orir y ser de tu rigor tropheo
A nhelar al tormento mas ruidoso
D icha ay Dios fuera si en tan dulce empleo
A credit ara penas de dichoso
L as lagrimas, los males que posseo
E stos podràn hazerme venturoso
N o tu se, que las causas que yo roco
A spiran solamente à hazerme loco.

A una

AVNA DAMA QUE SE BESO LA MANO.

DECIMAS.

CLori pues tu hermosa boca
 Besò el lazmin de tu mano.
 Me pregunta vn Cortesano
 A quien mas dicha le toca,
 Que beuiò en Cristal de roca
 Tu boca, no tiene duda
 Siendo asì, tu boca acuda
 A definir la question,
 Pues ella lo habla en razon,
 Y tu mano en lengua muda.
 Quien se atreuera à juzgar,
 Viendo a este problema el fin,
 Si de tu labio el Carmin
 Hazeramo en flor de Azar,
 Tu boca ha de confessar,
 Que tu Cielo soberano
 Reciuè el ser de tu mano,
 Y asì en tus prodigios veo,
 Que es de tu mano el tropheo
 Contra el clauel mas vfano.
 Todo el theforo lucido
 Que està en tu boca encerrado,
 Mano a mano le has jugado,

Y tu

Y tu mano le ha vencido,
 Tus labios que han conocido
 la perdida, se abrasaron,
 Y de tal suerte quedaron
 Encendidos, que se fueron
 A tus manos, y beuieron.
 Con que su sed apagaron.
 Mas ya mi duda ha salido
 De la duda, y está llano;
 Que fauores de tu mano,
 Solo tu boca ha tenido,
 Dichoso ay Cloris he sido,
 Pues he llegado à deuerte
 Lo que tu deidad me aduerte,
 Pues ya conoce mi herida,
 Que está en tu mano mi vida,
 Y está en tu mano mi muerte.

Nunca me vi mas que quando

G L O S S A.

Nunca fui mas venturoso
 En el ser, que quando Amor
 Me le dió con el fauor,

Que

Que oy se conosco dudoso
 Entonces me vi dichoso
 En la mayor suerte amando,
 En el quando, voy cifrando
 Las glorias que mereci,
 Nunca mas que entonces fui,
 Nunca me vi mas que quando.

A VNA DAMA QUE LLEVABA EN LA

boca una Rosa marchita.

DE GIMIA.

E Mulacion prodigiola
 Fue Amarilis (á mi ver)
 Verle en tus labios ayer
 Toda marchita una Rosa,
 Si competencias de hermosa,
 Intentò de su herida
 Acredite en esta herida,
 Que fue piedad, no rigor
 Morir pensando el color
 Por renacer mas rubida.

SI SE HA DE ESTIMAR MAS EL FA-
vor adquirido, ò el que se espera merecer.

DECIMAS

Fabio que de Celia adora
todo el Iman de sus ojos,
Le rinde el alma en despojos,
A las luzes de su Aurora,
Misterioso Amor agora,
Quiere ostentar su poder,
Pues que llega a proponer,
Si seran mas preferidos
Los fauores adquiridos,
O que espera merecer.

De aquel incendio ha labrado
Fabio su fortuna, y siento,
Que de este nace vn tormento,
Que arrastra lo imaginado,
Si feliz, y afortunado
Gozò del primer trophico
Para este segundo empleo,
A que su fe se abalanza,
Si entretiene la esperanza,
Es fatiga del desseo.
Es la esperanza vna pena,
Que atosiga toda el alma

Es

Es vna confusa calma,
 Que las dichas enagena,
 Es vna dulce Sirena,
 Que con el canto maltrata,
 Es dolor que à espacio mata,
 Engaño de el adquirir,
 Y es vn continuo morir,
 Porque las glorias dilata.
 El cuerdo no ha de olvidar
 Oy la dicha de hauer sido,
 Pues siempre el bien conseguido
 Se lleuò el mejor lugar,
 Amar, seruir, y obligar
 Es lo que Fabio en rigor
 Deue hazer por el fauor,
 Que tan felizmente alcanza,
 Que el viuir con esperanza
 No es la ventura mayor.

AL HAVER APAGADO ANARDA VNA
vela de cera con arrojarla

D E C I M A S.

A Manos de Anarda ayer
 Vn esplendorvi oprimido
 Y de su esquiziez ha sido

Cc 2

Tro

Tropheo, y de su poder,
 Perdió su ser, con perder
 La luz, incendio, y ardor,
 Pero no perdió, en rigor,
 La ventura de adquirir
 Ser de cera en derretir
 Su vida à la luz mayor.
 No siente el estar deshecho,
 Como el quedar arrojado
 Si bien su luz, ha estimado
 El desprecio que le ha hecho,
 Haurà Añarda satisfecho
 El ceño de su crueldad,
 Mas con tal felicidad,
 Que ya alcançan sus despojos,
 Ser víctima de sus ojos,
 Destroço de su deydad.

*Vn blanco Iazmin es cada
 Dedo de Lucinda sin
 Competencia, que, el Iazmin
 Junto a sus dedos es nada.*

G L O S S A.

L A blanca, la hermosa mano
 De Lucinda es azucena,
 Cuyo candor sobetana
A
 En

En cada dedo se estrena
 Con la nieue, y ojjas cano,
 La flor mas pura, y neuada,
 Que en Chipre olorosa vi,
 Con su dedo es sombra, es nada,
 Cada dedo es aldi,

Vn blanco Iazmin es cada.

Muy vfano, en su grandeza,
 La Rosa dixo a vn Glaucel,
 Que era mayor su belleza,
 Pero defendiola el,
 Y acreditò su pureza,

Que es cada dedo vn Iazmin,

Y sin competencia infiero,

Que competencias al fin

Tendrán otras partes, pero

Dedo de Lucinda fin.

Ya del Iazmin los primores

Acreditan su hermosura,

Si entre tan lucidas flores

Por Rey el Perfil le jura,

Embidiando sus candores,

Que es Lucinda vn Serafin,

No se duda, y el Rapaz

Viendo la Floresta al fin

Dixo à sus flechas no ay mas

Competencia que el Iazmin.

Qualquier ofado candor,
 Se desvanece à la vista
 De Lucinda, y toda flor
 Rinde al lasmin la conquista,
 Del imperio de su honor,
 Y aun que la flor mas preciada
 Fragante estrella en el suelo
 Este en el Zenith plantada,
 Con ser mucho en este Cielo
Junto a sus dedos es nada.

*Si ausencia de pocos dias
 Siente el alma tan deueras
 Quien sin esperanza vive
 Que tal sera su tristeza.*

G L O S S A.

A Mor si tantos tropheos
 Se rinden à tus victorias,
 Que tropheo es de tus glorias
 El malograr mis desseos,
 Si son de de tu aljaua empleos
 Las que adoro tiranias
 Dirè con las penas mias,
 Que siento de tus engaños,
 No màles de muchos años,
Si ausencia de pocos dias.

Au-

Ausente lloro, y suspiro
 El mal que tanto me aqueja,
 Si al ayre digo mi queja,
 Con el ayre aun no respiro,
 Ya de tu esquivues admiro
 Las heridas, y si esperas
 El ver mis ansias postreras,
 Siga tu ardor lo violento,
 Que no morir del tormento
Siente el alma tan deueyas.

Salgan oy pues à los ojos
 Suspiros, quejas, y agrauios,
 Y solo siruan mis labios
 Para ponderar enojos,
 Lo inutil de mis despojos
 Hazen que la vida esquiue
 Que la mia no perciue
 Tu voz, lo se sin remedio,
 Y assi es bien no busque medio
Quien sin esperanza viue.

Esta mi pena inmortal
 De vn veneno se alimenta,
 Y aun que padesca, y que sienta
 No encuentra su fin fatal,
 Ya es sin aliuio mi mal,
 Pues rendido à vna fiera
 No la vence su dureza,

Vca-

Vease en este rigor,
 Como será su dolor,
 Que tal será su tristeza,

HABIENDOSE DE AVSENTAR VNO

de dos Amantes, si sentirá mas la pena,
 el que queda, ó el que se va.

D E C I M A S .

ES Fabio en su adoracion
 Tan fino, que Clori hermosa
 Le venera Mariposa,
 A giros del coraçon
 En esta tan dulce vnion,
 Que dos vidas alimenta,
 Fuerça de mano violenta
 Con rigurosa ofadia,
 diuide, aparta, y desuia,
 Y á Clori de Fabio ausenta.
 Si vn triste alentar procura
 La pena de su dolor,
 Que remedio halla mejor
 Si es la soledad su cura,
 El que se va, ya asegura
 Este aliujo á su tormento,
 Quien queda en su sentimiento,

No

No le alcanza no, à mi ver,
 Y si le llega a tener
 Es por alma de su aliento.
 Que espera Fabio lograr
 En tan graue padecer,
 Solo acordar el placer
 Para aumentar su pelar,
 De Amante à de blasonar,
 Este bien nacido ardor,
 Si entre el gozo halla el temor,
 Si el mismo bien le condena,
 Que sienta mas esta pena,
 Que auue mas su dolor.
 Y aun que parece la herida
 Muy igual en la dolencia,
 Obra con mayor violencia
 La de Fabio, pues su vida,
 Es su mayor homicida,
 Y no duda la razon,
 Que siente mas la prision
 Aquel, que en tan fuerte calma,
 No permite à toda el alma
 Aliuios del coraçon.



A YPHIS QUE SE QUEJA AL AMOR DE

el rigor de tu axaxoli 511 Y
Es por sí de tu axaxoli

D E G E M A S I

YA de tu ajua el rigor
Siento amor, y tu poder,
Pues llega a tu arte a ser
Marmol para mi dolor
De las iras de tu ardor
Un exemplo soy pues veo,
Que mi loco de trance
A furia, y delirio pasay
Y que el fuego que me abrasa
Le enciende más mi deseo
Quien fia Amor de tus flechas,
Y quien de tu mar tranquilo
Te acredita Cocodrilo,
Quando del arco las flechas,
Si son almas las cosechas
Que dan a tu Imperial ser,
Como mirándome arder
Desprecias estos despojos,
Como niegas a mis ojos
La dicha de merecer
El Aue logra su nido
Las flores su Primavera,

El

El Sol luzeca en su esfera; obs im
 El Arbol fructo florido; obs ny nos iz
 El invierno, rocan el nois est
 Goza de Amor el consuelo; obs T
 Soy Tantalos con este castigo; obs O
 Viuo, y muero de dicho do; obs el A
 Sin esperar ver cumplido; obs la Y
 Este ardiente Mongibelo; obs
 Soy Tantalos de mi castigo; obs O
 Soy Sifiso con mis penas; obs ni em
 Soy Leandro en las arenas; obs ioq iY
 Si desecho Prometheo; obs nomina A
 Soy Peregrino Theseo; obs buen la
 Si Athlante en tanta fameza; obs
 Soy Yphis que a su dureza; obs
 Se rinde mi noble ardor; obs
 Y foy su estrago en rigor; obs
 Pues muero por su belleza; obs

A FILIDA QUE DIO A SU GALAN
 un alma que en el pecho
 de amor se abrasa

D E G I M A S

Filida si tu belleza,
 Quando el alma sacrificio
 Paga con un abanico,

Dd 2

Mi

Mi adoracion, y fineza,
 Si con vn cuchillo empiezo
 Este bien sentido ardor,
 Temeroso está mi Amor,
 Quando aun tiempo viuo, y muero
 A la fuerza de tu azero,
 Y al ayre de tu fauor
 Esta fineza es cuydado,
 Quando mi dolor actiuo
 Mira su ardor fugiuo,
 Yr por el ayre abrafado,
 Animosamente ofado
 Al incendio de mi hoguera,
 Templar su azero quisiera,
 Porque vencido el desuelo,
 Muriese deste recelo,
 Si del ayre no viuiera.
 Mas ay que tengo entendido
 Lo que tu cautela obrò,
 Que en el ayre me dexò
 Despues de hauirme rendido,
 Todo este fuego encendido
 Ya en cenizas se desata,
 Con el ayre se dilata,
 Y ya al llanto de mi ojos
 Le da vn cuchillo en despojos
 Los filos, con que me mata.

Ay-

Ayre, y azero en rigor
 Por destino de mi suerte,
 Son las causas de mi muerte,
 Son efectos de el Amor,
 Doblado siento el dolor
 Filida en este tropheo,
 Supuesto que miro, y veo,
 Que ha sido en tu fe donaire,
 Pues me pagas con el ayre
 Las finezas de vn desseo.

*Para que busco el porque
 De mi desdicha fatal,
 Si en tanto no encontrè el mal,
 En quanto el bien no busquè.*

G L O S S A.

B Vico Fili en tu rigor
 Las causas, por lo que peno,
 Quando tan fuerre veneno
 No halla aliuio à su dolor,
 Este incendio, y este ardor,
 Que adora el alma por fe,
 Desea saber porque fue
 Tanto golpe, y tanta herida,
 Mas siendo tu mi homicida,
Para que busco el porque,

Si

Si he de fiar al silencio
 El mal à que me condena
 La dureza de mi pena
 Crudamente me sentencio,
 Tu Imperio Amor reuerencio,
 Con veneracion y qual,
 Pero duclate mi mal
 Lastimate lo que siento,
 Pues que miras el tormento
 De mi desdicha fatal,

Es este mal tan estraño,

Què aunque à sentirle estoy hecho
 Busco en la hoguera del pecho,
 Si ha sido ilusion, ò engaño,
 En tanto se advierte el daño,
 En quanto, el rigor es tal
 Que encuentra con lo fatal,
 Luego este ardor como siente
 Hazer su mal evidente,
Si en tanto no encontrè el mal.

Fili sanar mi dolencia.

Ya no es posible, pues veo,
 Que haze merito el empleo
 De tu esquiua resistencia,
 Acredite su violencia
 Lo que mudo acredite
 Que este mal creciendo fuè

En

En fuerça A en ansia, en doloy
 Y el daño se hizo mayor,
 En quanto el bien no busqué

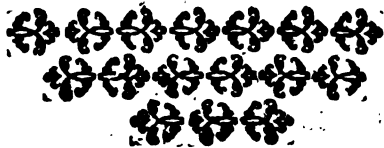
AVN RETRATO DE LISI QUE SALIO

perfectissimo es imitacion de Marcial
 en lib. I. Epist. 110.

*Aut viramque putabis esse veram,
 Aut utramque putabis esse pictam.*

D E C I M A.

V Aliente vn diestro Pintor
 Hizo de Lisi vha copia
 Con semejança tan propria,
 Que le hurto vida, y color,
 Pintola con tal primor,
 Y se ven tan parecidas
 Las dos, que al cotejo vnidas
 Las voces diràn feueras,
 O son las dos verdaderas,
 O son entrambas fingidas.



QVIN.

Q V I N T I L E A S.

A L Templo de tu hermosura
 Laura el alma consagre
 Felize fuè mi ventura,
 Dichosa mi fuerre fuè,
 A vista de luz tan pura.
 Víctima hize del empleo
 De mi ardiente sacrificio,
 Cumplió su voto el desco,
 Hizo el coraçon su oficio,
 Y fuè gustoso trophco.

Amo con veneracion
 Todo esse Cielo abrcuiado,
 No te ofenda mi passion,
 Porque solo su cuydado
 Se funda en mi adoracion.

No he de querer en efeto
 Mas premio, que el de rendido,
 Bien à esta ley me sujeto,
 Que aun que se quexe vn sentido
 Sabrà vencerse al respeto.

De tus soberanos rayos
 Labrò Amor esta cadena,
 Para amorosos ensayos,
 Viua siempre con mi pena,
 Bebiendo dulces desmayos.

Quant:

Quanto lloro, y quanto siento
 Es aliuio, no dolor,
 Porque se que mi tormento
 No se paga del fauor,
 Sino del conocimienro.

A deidad tan peregrina,
 Y beldad tan soberana
 Por gloria mi se se inclina,
 Yo nunca te busco humana
 Siempre te adoro diuina.

Idolatrando tus ojos
 Puse en tus aras mi fe,
 No lidian ya mis antojos,
 Que la lucha solo fue
 Hasta ofrecer los despojos.

Si es fineza el padecer,
 mas meriro es no esperar,
 Ningun aliuio a mi ver,
 Que la esperanza ha de estar
 En no esperar merecer.

Cuerdo logra mi desuelo
 Del prodigioso esplendor
 De tu bellissimo Cielo,
 Que la gratitud mayor
 Es seruir con este anhelo.

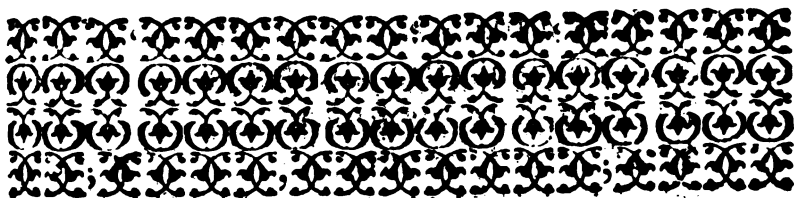
Gustosa la llama ardiente
 No busca a mi mal remedio,

Ec

Por-

Por que aspira solamente
Mi dolor a no hallar medio
De sanar este accidente.
Tan finamente he de estar
Con mi esclauitud, que afsi
Se acredite mi penar,
Y solo siento ay de mi
Que no te lepa obligar.





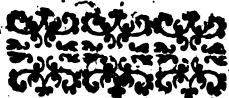
Romance .

G Alan almendro que intentas
 Con tan hermosos renucbos,
 Adelantando cuydados
 A las injurias del tiempo.
 Como has de poder librarte
 De las violencias de Henero,
 Si en anticipadas flores
 Tienes à la vista el riesgo.
 Mal prevenido te arrojas,
 Originando tu empeño
 De tu propria actiuidad,
 Por queter ser el primero.
 Espera à que las demas
 Te hagan lado verde almendro,
 En la campaña do asistes
 Contra el Aquilon, y el Euro.
 No te fies en fauores,
 Ni en los influxos del Cielo,
 Que suelen ser fauorables
 Para exercitar el ceño.

EE 2

Si

Si el Alua à luzes te alienta,
 Y el Sol te ilustra à reflexos,
 Arrullandote los soplos
 Del zefiro lisonjero.
 Teme (o pompa floreciente)
 Los rigores del inuierno,
 Que sus coleras no guardan
 A las estrellas respecto.
 Si altiuo te precipitas
 Forçado de tus deseos,
 Que fruto has de sasonar
 Entre la escarcha, y el yelo.
 Como oluidas lo que fuiste,
 Quando à sus iras opuesto,
 Se lleuaron tus despojos
 Los humildes arroyuelos.
 Buelue à tu centro otra vez
 Sin correr plaça de necio,
 Que no es error en los Sabios
 Saber mudar de consejo.
 Mas si el precipicio animas
 Ajado de vn elemento,
 Quexate de tu fortuna,
 Pero no de su desprecio.



ROMANCE.

DE la hermosura de Lisa
 Esta Lauso enamorado,
 Y al paso que fino adora,
 Ella olvida al mismo paso.
 No la obligan las finezas,
 Ni la venzen los cuydados,
 Que de amor humano nunca
 Se obliga lo soberano.
 Que mal se dexa entender
 Esta fuerza de los hados,
 Esta influencia de estrellas
 Con estos efectos varios.
 Si aqui los zelós pudieran
 Remediar tormento tanto,
 No ay duda que sus violencias
 Hizieran menor el daño.
 Pero si de amor las flechas
 Nunca á su pecho llegaron,
 Que esperan obrar los zelos
 A vista de vn desengaño.
 Esta resistencia muda
 Tiranamente ha labrado
 Vn altivo Mongibelo
 Contra el yelo de vn peñasco.
 O quanto deve sentir

Qui.

Quien solo para el estrago
 El alma à vn Ydolo rinde,
 Tan esquiuo como ingrato,
 Ya vencida de rigores,
 Ni sale, ni viene al campo,
 Que no halla aliuio la penitencia
 Del que nació de dichado.

ESTRIBILLO

Ya que de fortuna
No mejora Lauso,
O no la violenta,
O sienta llorando.

ROMANCE

YA el Sol nuevos rayos viste,
 Despues que en bellos celajes
 Los substituye Ysabel
 Con el esplendor que sale.
 Emulo de sus candores,
 Mal cortesano vn achaque,
 Temerariamente osado
 Quiso oponerse arrogante.
 Que adolecieron los Dioses,
 No lo ignoran los mortales,

Quan-

Quando ephimera inuidiosa
 Hizo de su Abril examen.
 Con su exercito de flores
 Sale Mayo a coronarse,
 Que pues venció los peligros,
 Bien es que salga triumphante.
 Sus passos siguió el Abril,
 Bordando vna, y otra margen
 De alcatifas florecientes
 Para que su pie las axe.
 Y aun que en su Cielo admirè
 Dos peregrinas deidades
 Por partos de su belleza,
 Solo en el respecto caben.
 Dorando eclipticas bellas
 De su esphera siempre grande,
 Si bien en su Luna fixos
 Fueron los Astros errantes,
 Deponga el rigor altiuo,
 Y haga del blasón alarde,
 Quien al impetu de Ventus
 Rindió las fuerzas de Marte.
 Festeje el Sol este dia,
 Y sus años las edades,
 Porque en durezas del bronze
 Su feliz memoria entalle.

RO.

R O M A N O Es obispo

NAuecilla à que aspiras, como el viento,
 Quando al golfo te entregas, en
 Si para los ácalos
 Tienes rotas las velas,
 Aduierte lo que emprendes,
 Que es vana diligencia,
 Arrojarte al peligro,
 Sin temer la tormenta,
 Preuenir los sucesos
 Es atencion muy cuerda,
 Que suele la fortuna
 Huir de quien la espera,
 Diràs que no es valor,
 Negarte à las empresas,
 Que aquel que no las busca
 Corto espìritu alienta,
 Si tu engaño te guia,
 Viendo las que nauegan,
 No fies tus cuydados
 De las dichas agenas,
 Mira bien la de Fabio
 Que siendo tan velera
 Salio con viento en popa,
 Boluio rota, y desecha,
 Que no ay seguridades

OR

Si

Si vn elemento llega
 A promulgar rigores,
 A repartir ofensas,
 Si temeraria figues
 La intentada carrera
 Seràn ceruleas obas,
 Vrnas de tu violencia.
 No fies de vn escotto,
 Que nunca vna dureza
 Se desata en piedad,
 Asombros si, dispensa.
 Si te opones al Cielo,
 Mira que sus estrellas
 Se inclinan fauorables,
 Rigurosas despeñan,
 Furioso el Euro brama,
 Y el Bendabal refuena,
 Arrollando cristales,
 Despedezando entenas.
 Vracan formidable
 De su furor da señas,
 Brama espumoso el Ponto
 Quebrandose en la arena.
 El Orion lluuioso
 Nubes desata negras,
 Teme, ò barquilla teme
 Tan crudas influencias.

Ff

Buel-

Buelve otra vez la proa
 Del mar à las arenas
 Que en su puerto hallarás
 Abrigo, y fiel defensa
 Harás tiernas memorias
 Delas que van, y quedan
 Formando desencantos
 Sobre esperanzas muertas
 Tendras siempre a la vista
 Tus estimadas prendas,
 Y esperarás que el tiempo
 Ablande su fiereza

ESTRIBILLO

Ay deti Baxelilla
Si al mar te anegaras,
Mira que sus espumas
Todo lo anegan

ROMANCE

NO cantes mas, Rey señor
 Dexa los sonoros doos,
 Pues no alcanza tu dulçura,
 Que te escuche mi tormento
 De que sirue el acordarme
 En tan breue rato el tiempo
 De mi amada esclauitud

Si

Si has de dexarme muriendo

Si cortesano del bosque

Buscas el ramo mas tierno,
Para cantar tus amores,
Quando yo los mios siento.

No inbidio tu libertad,

Que en la prision que padesco,

Haze gala mi dolor
De padecer lo que peno.

Si la soledad hiziera

Yguales nuestros afectos,

No fueras tú mas felice

De lo que es mi pensamiento

Peroy a que mi fortuna

Me tiene cautiuo, y preso,

Dexame à solas que lloro

Al fon de mis dulces yerros.

ESTRIBILLO.

Si libre te miras

Ne fies del tiempo,

Que al descuydo prende

Sin sentirlo el pecho,

Porque si en tus dichas

Fundas tus sucessos,

Mira que el Amor

Rigè estos estremos.

CON-

CONSEXOS QUE DA VNA VIEJA
à vna Moça.

R O M A N C E.

Nã si quieres ventura
 Enta carrera de Amor,
 Toma vn sacristan que tenga
 Muy lindo metal de voz.
 Te cantarà vn aleluya:
 Sin salir de su passion,
 Y como en tu gracia este,
 Serà su gloria mayor.
 Consagrará à tus altares
 Las victimas de su ardor,
 Y harà de su viua fe,
 Eterna su adoracion.
 Todos los demas estados
 De este siglo buenos son,
 Pero en este hallas por junto
 Padre, amigo, y confessor.
 Y aun que vna capilla alcanfes,
 Este milagro en rigor,
 Siempre la mejor de todas
 Por el rastro se sacò.
 Del casado no te fies,
 Porque en su escuela aprendiò

Aquel

Aquel modo de obligar
 Para ser comun de dos.
 Todo el año en carabanas
 Gastan los moços su flor,
 Y en ajustando la cuenta
 Hazen su difinicion.
 Del que es viudo no te pagues,
 ni se te de vn caracol,
 Que pues despachò vna carga,
 Contigo querra hazer dos.
 Sacristan niña te fecit,
 Para escusar vn temor,
 Si quieres hallar cayendo
 Promtissima absolucion.
 Si por niña te acomete
 Tentacion del ciego Dios,
 Bueno es tener quien te saque
 Del escrupulo menor.
 Que estaràs como vna Reyna,
 Te asegura el facistol,
 Que si te da vna corona,
 Te da lo mas que alcançò.
 Encubrirte estas verdades,
 Fuera en mi culpable error,
 Diciendote por mi vida
 Lo mismo que hiziera yo.
 Tambien lo dizen los libros.

De

De vn famoso Capiscol,
 Que en Astrolabios del ciego
 Es Astrologo mayor.

Por la influencia de estrellas,
 Esta suerte tetocò,
 Segun el gran Tholomeo
 En el libro veynte, y dos.

Con el aspecto de Venus,
 Tirsi contemplando voy,
 Que naciste, y el de Toro
 Para hazer la conjuncion.

Si assi influyen los Planetas,
 Es porque tu, y el Gorròn
 Nacisteis para la sopa
 Del refitorio de Amor.

R O M A N C E.

DExa Lucinda la causa
 Con que ofendes tu belleza,
 Que si vn imposible animas,
 Vna inquietud alimentas.
 Querer à vn tiempo, y mudarte,
 Quien viò acciones tan diuerfas,
 Sin duda que la fortuna
 Da en tu condicion sus bueltas.
 No es del Imperio de Amor,
 Ni de tu aljaua la flecha,

Que

Que sabe de olvidar de fina,
Si supo querer de atenta.
Si el incendio de tu pecho,
Con el oluido se yela,
Como blasona de firme,
Quien huye de la tormenta.
Es calidad de lo hermoso,
O influxo de errante estrella,
Que se anticipe la luz,
Que à de parar en tinieblas.
Milagros son de tus gracias
Lo's extremos, pues apenas
Tienes el arco flechado,
Quando se afloxa su cuerda.
Cuydado para las dichas,
A menester quien espera,
Hallar en tu condicion,
Lo fino de vna firmaza.

E S R I B I L L O.

Las Deydades niña
Son firmes, y eternas
Porque el ser errantes
Es de los Planetas,
O quiere Lucinda.
O oluida, y no seas
Fuego con el yelo,
Nieve con el Ethna.

RO.

ROMANCE

Hermoso Gilguerillo,
 Que del florido Abril
 La verde estancia dexas,
 Por otra mas feliz.
 Dichoso tu mil vezes
 Y felice otras mil,
 Que à ser cuydado vienes
 De vn bello Serafin.
 Quede mustio el Clauel
 Ajece el Aleli,
 Y el campo de Esmeraldas,
 Sea Vrna del jazmin.
 Que pües que no las pisa,
 Ni rizas su matiz,
 De que siruen las flores
 En su ameno pensil.
 Essos rayos que giran
 El celeste Zafir,
 Embidian tus ausencias,
 Mas ya adorarlas vi.
 Tu prisionero viues,
 Yo libre, y sin viuir,
 O que extremos son estos
 De vn coraçon gentil.
 Si en esse laberinto

Amor

Amor te tiene, di,
Sabes lo que es amar,
Para saber sentir.

Si lo alcanzas, escucha
Mi loco frenesi,
Que no puede ser cuerdo,
Quien es tan infeliz.

Tu gozas los fauores
De vn tirano adalid,
Pero yo los estragos
De su crueldad en fin.

Deponga el Cipriota
El arco del Marfil,
Y sus dorados ierros
Se guarden para mi.

Sus azeradas puntas,
No intento resistir,
Porque el morirme de ellas,
Serà glorioso ardid.

Si lo que quieto ignoras,
Troquemos, siendo assi,
Tu todo mi aluedrio,
Yo tu prision feliz.

Labrarè estas memorias
De el alma en el rubi,
Porque no sean los bronzes
Lisonjas del buril.

Gg

Y Di.

Y dile al dueño mio,
 Lo que te digo à ti,
 Que el fuego en que me abraço,
 No le puedo encubrir.

R O M A N C E.

Aquel Risco de Cristal,
 Aquella Roca de Nieve,
 Aquel assombro del Turia,
 Que el Sol le riza el copete.
 Esta por quien el Amor
 Se corona de Laureles,
 Y auassallando aluedrios
 De mis despojos se ofende.
 Este hechizo, esta deidad,
 A quien el respeto ofrece
 Las víctimas mas sagradas,
 Que estan en mi pecho ardientes.
 Con la flecha mas esquinua
 Hierre misteriosamente,
 Dando al coraçon mas puro
 Las heridas mas crueles.
 Vencido de su hermosura
 Entre Arpones diferentes,
 Rendi dulcemente el alma
 Al rigor de sus deldenes.
 No admite de mis finzas

Los

Los rendimientos corteses,
 Que se precia de tirana,
 Pues que mis penas no siente.
 Ay de mi que del veneno,
 Encontrè con lo mas fuerte,
 Porque los labios se abrafan
 Con los incendios que bben.
 Con el llanto de mis ojos,
 Suele vn pedernal vencerse,
 Mas el que adoro milagro
 No le ablandan mis corrientes.
 No espero de mi ventura
 Otras piedades, que el verme
 Desecho poluo en su hoguera,
 Porque el ayre se le lleue.
 Si por amarla, fus iras
 Obran tan violentamente,
 Logre el gozo de matarme,
 Tenga el gusto de perderme.

R O M A N C E.

A Y que adolece mi Amor
 De vn accidente mortal,
 Ay que el remedio procura,
 Y es la misma enfermedad.
 Sufre como cortesanõ
 Las violencias de este mal,

Gg 2

Y co.

Y como entendido siente,
 Que no le sientan jamas.
 De su dolor inhumano
 Bien se pudiera quejar,
 Pero le dizen sus penas,
 Que viue sin libertad.
 Es este tormento en todo,
 De todos tan desigual,
 Que por no llorado pena,
 Y muere por llorar mas.
 Si apagar quiere el incendio
 De tanto ardiente bolcan,
 Solo alcanza de la cura
 Despertar su actiuidad.
 Ya ningun aliuio espera,
 Porque llega à ponderar,
 Que eligiendo lo mejor,
 Es lo que le està mas mal.

ESTRIBILLO

*Peligrar de fino,
 Morir por amar,
 Hallar en las dichas
 La misma crueldad,
 A quien tal sucede,
 A mi Amor no mas,
 Ay que el remedio procura,
 Y es la misma enfermedad.*

RO.

ROMANCE

Ciego pintan el Amor,
 Y pues lo es, no sin causa
 Le priuaron de vn sentido,
 Que le recobra en el alma.
 Al que de fino se precia,
 Jamas el ver le hizo falta
 El hablar si, pues la pena
 Siente mas, quanto mas calla.
 Quien en el templo de Amor
 Llega à ponderar sus ansias,
 Por se dize sus dolencias,
 Aun sin ver lo que y dolatra.
 Como el objeto querido,
 Viue en la esfera mas alta,
 Siempre atende al sacrificio,
 Que el pecho, y la voz le labran.
 El ver lo consiguen todos,
 Pero el hablar es sagrada
 Diligencia, que mercee,
 Quien solo viue en su gracia.
 Para à adorar esplendores
 De vna Deidad soberana,
 Sirue el coraçon de espejo
 Donde el Amor la refrata.
 Obra el ardor mas acrito,

Si

Si diuertido no anda,
 Pero en saliendo à los ojos
 Por diuertido se exhala.
 Ejercicio es del dolor,
 Las lagrimas que derrama,
 Mas ignorado el tormento.
 Con este sentir que alcanzan,
 No ha de estar la pena muda,
 Del que en su hoguera se abraza,
 Porque oprimido el ardor
 Convierte en humo las llamas.
 Con que si yo mi fortuna,
 Labrase de mi esperança,
 Me coronara feliz.
 Con solo hablar à mi dama.

ROMANCE.

NO toques laga la Gila,
 Dexa tañer à Pasqual,
 Que en saber hacer mudanzas,
 Ninguno le ygualará.
 Mucho tarda el instrumento
 En hauerse de templar,
 Pero dice que en las cuerdas
 Halla gran dificultad.
 No te aconsejo que empieces

Gila

Gila el bayle que veràs,
 Que es dificil de tenerte
 En llegando à tropeçar.
 Mira que tu gentileza,
 No permite en lance y gual.
 Dexar à todos sin son,
 Y tu con enfermedad.
 Gila vn gusto sollicita
 Muchos siglos de pesar,
 Que el bayle empieza por todos,
 Y acaba en vno no mas.
 Fia poco en la destreza,
 Que es del Arte piedra Iman,
 Que lleua consigo el yerro,
 Y es muy pesado llevar.
 Preuente pues cautelosa
 Sin rendir la voluntad,
 Porque es de musico diestro
 El no perder el compas.
 Esto te dice, y te aduierte
 Tu amiga Celia, que està
 Escarmentada en la fiesta,
 Que todos suelen guardar.



ROMANCE

A Quel galan Ruy señor,
 Que pisa la verde Copa,
 Y espera dezir sus quexas
 A las puertas de el Aurora.
 Lleua de incendios las plumas,
 Y el pecho de mil congoxas,
 Donde alimenta la herida,
 Que obrò vna flecha traydora.
 En su pico la querella,
 Dulcissimamente entona,
 Ya en los passos de garganta,
 Ya en los quiebros de la solfa.
 Sigue el rumbo de sus penas,
 Y enamorado las ronda,
 Aunque suelen ser las dichas
 De aquel que menos las hora.
 Siempre viue con tinieblas,
 Sin que mejore las horas,
 Ni alcanza tan poco el tiempo,
 Que à muchos necios les sobra.
Quexese de su fortuna,
 Busque luz à tantas sombras,
 O muera si quiere Amor,
 Y serà alada lisonja.

ESTRIBILLO.

Ya que tus Matizes
 Arpones despojan,
 Ruysenñor que esperas
 En tanta derrota,
 Y si à caso quieres
 Murmurar à solas.
 Mira que las penas
 Siruen de ponsoña,
 Y el que mas las sientes,
 Menos las mejora.

ROMANCE.

POr la falda de aquel monte
 Baxaua el pastor Lisardo
 Con sus ouexas al valle,
 Y con sus penas al campo.
 Fatigado de tristezas
 Lleua el hermoso ganado
 A beuer en los arroyos,
 Que van sus ojos llorando.
 Como en espejo se mira
 En las corrientes de el llanto,
 Mas al registrarlas halla,
 Que se aumentan sus cuydados.

Hh

Sa-

Saliò lucido el Abril,
 Calçado de verdes lazos,
 Y por ostentar librea,
 De azul se visten los Prados.
 Si en su color acredita
 Ver sus propios defengaños,
 Quexese su Amor de Filis
 Mas no, que pena callando.
 Si es merito el padecer,
 Sufra su dolor extraño,
 Viua muriendo de fino,
 Quien viue de desdichado.
 Pero al passar vna quiebra,
 Que en aquel Risco ha labrado,
 Rustica naturaleza,
 Iban sus ecos formando.

ESTRIBILLO.

Mas ay que son mis males,
Y cuydados,
Muchos para llorar,
Y ser llorados.



ROMANCE I

S Vspiros sentid la pena
 Que allà en el alma se elò,
 Por si pudiere mi aliento
 Saber sufrir el dolor.
Rompa el incendio la cárcel
 Del yelo que le abraçò,
 Y en viuas sentellas arda
 Lo que à enbargado el temor.
Mas si publicar intenta
 Esta muda suspencion,
 Alcanzarà en el remedio,
 Lo que en la ofensa alcanzò.
Quedese pues en su centro
 Mi afan, y diga mi Amor
 Que pena por no se quien,
 Que muere por quien se yo.
Casí la violencia quiso
 Vencer mi dulce pafsion,
 Pues los latidos de el alma,
 Ya eran ecos de mi voz.
Sufra y calle mi dolencia,
 Que así lo ordena el rigor;
 Y solo firua el sentir
 De suspender la razon.

ESTRIBILLO

Quiendize sus queexas
 Llorá su dolor,
 Mas quien no las dize,
 Que alivio buscò,
 Encerrar las penas
 En el coragon,
 Y morir callando
 Como muero yo.

RETRATO A VNA DAMA

ROMANCE.

MOradores de esta Selua,
 Sabed que salió Fenisa
 De entre celages de vn Cielo,
 Para ser Sol de la Villa.
 En vn coro de Zagalas
 Deydades bien peregrinas,
 Ayer la vi tan hermosa,
 Tan bella como ella misma.
 Repetidos los acentos,
 La festejan tan diuina,
 Que aun Laura con ser Deydad,
 Hizo gala de este dia.
 Guiò vn bayle con mil gracias,

Y si-

Y siendo todas tan lindas,
Estaua Fenisa como,
Como! el Retrato lo diga.
En surcos todo el cabello
Frente à frente se diuisa,
Porque en campañas de Nieue,
Se ostenten de Oro las minas.
Derramado por su Cielo
Forma copiosas fatigas,
Que se inundan en el golfo
Donde Amor al blanco tira.
Flechando està con sus cejas
Los rayos de sus dos niñas,
Y à fuerza de sus Arpones
No ay alma que no se rinda.
Ynuidados los colores
Se admiran de sus mexillas,
Malos años para Mayo
Si halla flores tan luzidas.
De vn medio proporcionado
Es la nariz vna linea
Tan perfecta, que entre luzes
La acreditan marauilla.
La boca en vn breue espacio,
Todos sus thesoros cifra,
Y en pequeño escaparate,
Se encierra la Margarita.

En

En dos carreras de Perlas,
 Partió vn clauel muy aprisa
 A dar aliento á las flores,
 Que Aromas bellas respira.
 Su cuello es mar de belleza
 Para quien el Sur dedica,
 Todos los ampos que guarda
 De los primores que cria.
 Que sean perfectas sus manos,
 No es mucho, si quando niña
 Las hizo al torno, y salieron
 Como vna plata bruñidas.
 Su talle al mas primoroso,
 Cuerpo à cuerpo desafia
 Al que fuere mas gentil,
 Para ponerle en pretina.
 Lo que ignora mi deseo,
 No ha de pintar la codicia,
 Y assi en vn punto sus pies
 se me perdieron de vista.
 Este es el raro milagro,
 Que a los Astros predomina,
 Que las almas aficiona,
 Que tiene mi se oprimida.



ROMANCE

A L arma, al arma Zagales
 Estad alerta, puesoy
 Se que han salido en campaña,
 Las Nimphas de Mirafior.
 Ostentando lo bizarro
 Con arco, y flecha veloz,
 Oy fatigan de las Seluas
 La mas distante Region.
 Y sin perdonar à nadie,
 Que es ley expresa en rigor,
 Yendose el Sol à su Ocaso,
 Reconocieron al Sol
 Quedò del riesgo eclipsado,
 Y de suerte adoleció,
 Que por reliquias del mal,
 Amaneciò sin color.
 Ya vencedoras publican
 Guerra al incendio de Amor,
 Y al efecto de sus causas
 Borran su mayor blason.
 Ya solo à su idolatria
 Seda el tributo mayor,
 Y de las vidas que quitan
 Hazen vana ostentacion.
 No ay Zagales quien se libre

De

De este inuencible valor,
Ni esperanzas que no alcancen
Los grillos de vna prision.

ESTRIBILLO.

*Bandoleras de el valle
Tened el rigor,
Que es gloria de un Angel
Vsar de el perdon.*

ROMANCE.

DE los ojos de Amarilis,
Queda herido el coraçon.
El se muere por sus rayos,
Y ellos matan sin temor.
Dos afectos encontrados,
Vienen à gozar los dos,
Ellos matan sin querer,
Y el se muere por Amor.
Que viano llega à lograr
La dicha de su passion,
Pues alcanza por rendido
Lo que por libre perdiò
Que cortesmente se quexa,
Pero no se quexa no,

Que

Que el ser blanco de sus flechas
 Es lo que mas desco.
 Feliz mil veces feliz,
 Fue Amarilis el rigor,
 Pues que logran tus ojelos
 Viuir de lo que murió.

ESTRIBILLO.

Dulze Basilisco
 Que riges de un Dios
 El Arco, y las flechas,
 No me mates no.

ROMANCE

S In velas, y sin remos
 Va mi Barquilla sola,
 Corriendo su fortuna
 A vista de las otras.
 Que importa que el peligro
 La busque en la derrota,
 Si en el Puerto alcanzáa,
 Lo que en el golfo agora.
 Llamaronla otro tiempo
 En essa playa hermosa,
 Concha de sus Christales,
 Y del Cielo Lisonja.

II

Que

Que presto que ha perdido
 Sus esperanzas todas,
 Que en ella beuc. el Mar,
 Lo que mis ojos gozan
 Ningun alivio espera
 Sumergida en las ondas,
 Vayan pues mis suspiros
 A sentir las congoxas
 Tomen en esta exemplo
 Las que van tan dichosas,
 Y miren que ay tormenta
 Lleuando viento en popa
 Fili solo tu puedes,
 En estas verdes Ovas
 Sondar todo el imperio
 De sus arenas roxas
 Que à vista de tu Cielo,
 Las fatigadas olas
 Suspenden los asombros,
 Quando tus luzes gozan.
 Felize mi Barquilla,
 Si logra en tus memorias,
 Boluer à ver el puerto
 De su esperanza rota.
 Ostentará el milagro,
 Porque tendra en la popa
 De tu diuina Imagen

Vna perfecta copia,
 En ella estarás siempre
 Como Marina Diosa,
 Y en ella mis Tropheos,
 Cantarán las victorias,
 Adoraré tu Templo,
 Veneraré tus obras,
 Confesaré mis dichas,
 Y lograré mis glorias.

ROMANCE

De aquel Cielo de Celis,
 De aquel raro milagro,
 Mereció Fabio (ay Cielos)
 Vn fauor del Imperio de sus manos,
 Ese Iman attractiuo
 Tan dulcemente grato,
 Quiso hazerle dichoso,
 Porque otra vez lo intento su cuidado.
 Si seran sus Tropheos
 Dudosos holocaustos,
 O al fauor merecido,
 O al que pretende conseguir amando.
 Buscando en lo felice
 Con tiernos agalajos,
 Sacrificar el alma
 Al incendio que anima de sus rayos.

Es la esperanza Cielos
 Vn dilatado engaño,
 Vn remedio que ofrece
 La cura con Antidotos contrarios.
 El vno es Poffeydo,
 Este espera lograrlo
 Y en dudosa conquista,
 Nadie puede llamarse afortunado.
 Las dichas adquiridas
 No las oluide Fabio,
 Que fuera de facierro
 Ser desagracedido al bien gozado.
 El alma en vna pena
 Sigue sus mismos pasos,
 Mas la fortuna varia
 No permanece siempre en vn estado.
 Sea pues su rendimiento
 Quien pague triburario
 Alabracos de Celta
 La adoracion que deue à fu sagrado.

R O M A N C E.

S Vspende Anarda el rigor
 Porque ya no puedo mas,
 Ay que quisiera quexarme,
 Mas no tengo libertad.

Por

Por solo adorar tu Cielo
 Ancioso figo el pesar,
 Pero à la ley de tu gusto
 Quien se ha de oponer jamas.

Ay que quisiera

Aun que el alma te rindi,
 No la estima tu Deydad,
 Que es pena de el desdichado,
 No obligar con lo que da.

Ay que quisiera

Ya no alcançan mis sentidos
 Ningun aliuio à su mañ,
 Porque las penas que sienten,
 No se dexan ponderar.

Ay que quisiera

Desesperar del remedio
 Quisiera Anarda, mas ya
 Lo mismo que sollicito,
 Es la misma enfermedad.

Ay que quisiera

Acabe mi Amor de fino,
 Porque assi venga à lograr
 Ver en sus muertas cenizas
 Las señas de tu crueldad.

Ay que quisiera



RO.

ROMANCE.

E S la hermosura Deydad
 Tan venerada que fue
 Riesgo ofrecer à su culto,
 El sacrificio mas fiel.

*Y yo quiero bien
 Al que me quisiere
 Sin darse à ensender.*

De los incendios no admite
 Aun la menor seña, que es
 Muy vulgar la adoracion,
 Del que ostenta su querer.

Y yo quiero bien

Siempre en el alma han de estar
 Deseos de merced,
 Sin que la ofenda el respecto
 De la atencion mas cortes.

Y yo quiero bien

Si en ella el Imperio tiene
 Solo ha de saber por fe
 Lo que merece vn cuydado,
 Y lo que siente tambien.

Y yo quiero bien

Ame pues con tal extremo,
 Que sin darse à conocer
 Aya de morir de fino,

Y aya

Y aya de viuir tal vez.

Y yo quiero bien

Que si Amor estos milagros

Los rinde à su Templo, es bien

Que los arme de imposibles,

Que es gloria de su altivez.

Y yo quiero bien

R O M A N C E.

A vsentose Matilde
De la Ciudad, y quiso

Dar à los Ciudadanos

Del año vn mal principio.

Arte fue de su ardid,

Pero mas de su echivo

Venir para llevarse

Todos los aluedrios.

No con pequeña causa

Ostentaua su bñlo,

Porque así se sentiera

De su ausencia el retiro.

Salio de azul, y plata

Con extremos diuinos,

Lleuando por pestañas

Las almas que ha rendido,

Ceda aqui la pintura,

Por-

Porque fuera delito
 El copiar de su Cielo
 Tan hermoso prodigio.
 Retirose en su Aldea
 Endonde puso srio,
 Para dar à las flores
 Vn verde Parayso.
 No temen los Abriles,
 Ni los Mayos floridos,
 Que marchite el Henero
 Sus hermosos Capillos.
 Seguridad alcanzan
 Los Montes, y los Riscos,
 Los Prados, y las Flores,
 Las Fuentes, y los Rios.
 Porque siendo Matilde
 De los Valles prodigio,
 No executan los tiempos
 Sus locos desuarios,
 Ay de mi que padefco
 La pena de hauer visto,
 De su Cielo el milagro,
 De mi muerte el martirio.
 Pues desde aquel instante
 Me dexò tan rendido,
 Que quedè prisionero
 Con cadenas, y grillos,

Bur-

Barlose mi fortuna
 Logrando su desinio,
 Haziendo que yo mesmo
 Me fuera al sacrificio.

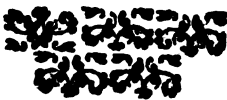
Ni muero de que muero,
 Ni viuo de que viuo,
 Y assi se queda el cuerpo
 Sin alma, y sin sentidos.

Y si tal vez me inquiero
 Buscandome à mi mismo,
 Hallo que solo el eco
 Se forma en mis suspiros.

Y por mas que se aquexen
 Con dolor tan actiuo,
 Ni aliuian el tormento,
 Ni topan lo perdido.

Ya no alcanzan mis voces
 De Matilde el oydo,
 Porque herir, y matarme
 Todo fuè de camino.

Esta pues es la causa
 De mi Amor, y delirio,
 De la Ciudad portento,
 De los Campos aliuio.



ROMANCE.

R Ompa el dolor de mis penas
 Las entrañas de estos Riscos,
 Y con la voz de sus ecos
 Oy publique mis suspiros.
 Las lastimas de mis males
 Lleguen de Anarda al oydo,
 Ya que el rigor de vna ausencia
 Me lleua tan peregrino.
 Bien en estas soledades
 Viuo muriendo de fino,
 Que quien idolatra muere
 A fuerza de estos echisos.
 Sin duda que la Fortuna
 Me conduxo a este destino,
 Pues embidiosa ha quedado
 Por la dicha de hauer sido.
 Quien ama, y quiere no oluida
 Lo que dulcemente quiso,
 Y si el coraçon la adora,
 Preguntelo a mis sentidos.
 Obre Anarda de obligada
 De ver mi tormento esquivo,
 Pero mi suerte no quiere
 Tenerme desuaneido.

RO-

ROMANCE.

YA Montañas de Cerdeña
 Anárda os buelue à dar oy
 En tributarias querellas
 Los accents de su voz.
 Mis repetidos suspiros
 Os tenga con suspension,
 Aunque essas fuentes murmuren,
 Que assi aliuio mi dolor.
 Mas sabed que no està el mal
 En saber callar su ardor,
 Que quien de acordarte trata,
 De oluidarle no pensò.
 Quando la voz le publica
 Siente lo que siento yo,
 Que no se apaga, antes arde
 La hoguera del coraçon.
 Este apafsible cuydado,
 Que fatiga mi passion,
 No se ignora, pero quiere
 Acordarosle mi Amor.
 Aquel Pastorcillo Albano,
 Que tosco sayal vistiò,
 Que tal vez se halla en lo tosco
 La mayor admiracion.
 Este pues Canoro Cisne,

Aun que rustico Pastor
 Supo morirse de Amante
 Rendido à su adoracion.
 Yo que en vuestras cumbres fuy
 Emula del mismo Sol,
 Quise pagarle de atenta
 Lo que fino mereciò.
 Pero como mi fortuna
 Muere à soplos de vn rigor,
 Con sus mismas ruedas rompe
 Lo que en mis dichas labrò.
 Ausente està de mis ojos,
 Mas ay que embarga el temor
 Todo el sentido à la quexa,
 Pero rompa la prision.
 Ausente està de mis ojos
 Quien mis ojos eclipsò,
 Si en vuestros Riscos se alberga
 Dezilde mi pena atroz.
 Que si mi fe no le obliga
 Aguila de su Region
 Le buscarè vengatiua,
 Pucs que herida me dejò.

R O M A N C E

Q Vien duda Don Luys amigo,
 Que en este Retiro sobran

Las

Las horas para viuir,
 Y el ocio para las horas:
 Por mejorar de fortuna
 Os fuysteis, pero se nota
 Que si aqui dexays los grillos,
 En casa hallays vna esposa.
 Si todo ha de ser prision,
 Logre la mas venturosa
 El yerro de sus afectos,
 Que Amor estos yerros dora.
 Sois Portugues en lo Amante,
 Y assi acreditais que solas
 Se han de arriesgar las finezas
 Al comboy de vnas memorias.
 Yo no tengo que deziros
 De mi vida, pues no importa,
 Quando sabeis que vn azar
 Fue encuentro de mi derrota.
 Los rezelos de vn peligro
 Se ampararon à la sombra
 Deste Monte, si en el hallan
 La piedad que no se ignora.
 De nuestro amigo el Doçtor
 Las dichas no se mexoran,
 Y con no ser Mercader
 Haze asiento de sus obras.
 Si el tiempo todo lo cura,

Aqui

Aqui el tiempo no se goza,
 Que esto de esperar no tiene.
 Mucha fe en quien lo pregona,
 El Presbiter de esta Casa
 No se ve fino à sus horas,
 Y solo de vos se acuerda
 Olvidando mis congoxas.
 Y yo que en esta tormenta
 Os acompañe, no es poca
 La soledad que padesco,
 Y las penas que me ahogan.

R O M A N C E

EN vano Amor sollicitas
 El remedio de mi mal,
 Si este bolcan que alimento
 Encubre su actiuidad.
Con vn forçoso imposible
 Luchando mi vida està,
 Y solo de sus estremos
 Es mi silencio capaz.
Bien conoce este dolor
 Que passa à ser inmortal,
 Si aun la esperança no tiene
 De que ha de poder sanar.
 Mas ay que no es esta pena

Co-

Como todas las demas,
 El aliuio de las otras
 Es en esta enfermedad.
 Hazer de vna vida estrago
 Pudo el Tirano Rapaz,
 Mas pues que fus tiros logra
 Haga del sentir caudal.
 Guarde el alma esta dolencia
 A quenta de vna Deidad,
 Que si es fineza el sufrirla,
 El callarla es mucho mas.

ESTRIBILLO.

*Que importa el querer
 Que importa el amar;
 Si es mi tormento
 Sentir, y callar.*

C O P L A

NO obliga quexoso
 Quien solo al silencio
 Comunica el llanto
 Que ocultò en su pecho,
 Y si lo que siento
 No espera obligar,

Que

Que importa el querer,
 Que importa el amar,
 Si es mi tormento
 Sentir, y callar.

*QUE LOS ZELOS SON MAS PODEROSOS
 que el Amor se propone en las Coplas de este*

R O M A N C E

A Mor si tu Monarquia
 Con los zelos tutea,
 O no es tu Imperio el que admiro
 O son mayores sus fuerças.
 Si por Deydad te consagras,
 Dexa bastardas cautelas,
 Que te perturban la paz
 Con el buen zelo que ostentan.
 Aqui es donde los sentidos
 Confusamente pelean
 De ver que con ellos viues,
 Y que ellos sin ti no alientan
 No son arbitro en las dichas,
 Antes con sangrienta guerra
 Te quitan de tus victorias
 La gloria de tus empresas.
 Son tan callados los yerros
 De tus doradas cadenas,

Que

Que hasta que ellos no las pisen,
 No dice el Alma sus quejas,
 Siendo así no se remotes
 Al Cielo de tanta esfera,
 Que no es muy grande el poder,
 Que à vna impresion se sujeta,
 Quien no experimenta riesgos,
 No acredita las finezas,
 Y vn fuego con otro apaga,
 Quien zelos experimenta.
 Viue adorando vn Amante,
 Muere si zelos le cercan,
 Luego aqui los zelos triumphan
 Del Amor, y de sus flechas,
 Pero si rige vn Tirano
 Este engaño, quien espera,
 El logro de sus fauores,
 A vista de sus dolencias,
 Y así de sus tiranias
 Mi cobarde resistencia,
 Está temblando de oyrlas,
 Pero mas de que me ofendan,
 Y si sus sombras Amor
 Te abandonan, y sujetan,
 Que será quando los zelos
 Se passaren à evidencias,
 Que si el vnir voluntades

Ll

Es

Mis ardores no se complan,
 Pues reduce a vnas ocultas
 Lo fino de mis finezas,
 Venza Amor este imposible,
 Mas ya alcanço en las terceras,
 Que solo para las fallas,
 Se guardan las diferencias,
 Y aun que el ardor de un suspiro,
 Redoble tantas querellas,
 Como publica su agrauio,
 Todas las voces se alternan,
 Las dichas buscan su centro,
 Como se nota en mis quejas,
 Y assi no es mucho que el Sol,
 Ande por estas espheras,
 Y pues queda el instrumento
 Sordo al son de mis dolencias,
 No cifre no mi dolor
 Consonancias, sino penas.

R O M A N C E

PArtio ayer tarde Lucia
 Con sus Zagalas al Valle,
 A celebrar vna fiesta,
 Y era la fiesta del Angel.
 En vna pequeña hermita,

Donde sus gracias reparte
 Llegò el Lunes à la noche,
 Pero no la alcanzò el Martes.
 Muy de passo la siruieron
 Las Flores, y los Cristales,
 Y hasta la Selua no quiso
 Que enmudeciessen las Aues.
 Todo fue Cielo aquel dia,
 Porque en su florido Margen,
 Pudo el Mayo preuenirse
 De diuinos Matrimages.
 Mientras estuyo en la fiesta
 Fueron lisonja los bayles,
 Pero en saltando su bno,
 Espiraron los donayres.
 En su diuina hermosura
 Logra primores el arte,
 Pues aun mismo tiempo admiran
 Discrecion, belleza, y talle.
 Los Serranos que en la Aldea
 Se hallaron aquella tarde,
 Perdidos los viò el Amor,
 Muertos los vieron los Sauzes.
 Y yo que seguí sus luces
 Tan rendido como amante,
 No pude hallar en sus ojos
 Aun sombras para engañarme.

Mal

Mal aya Amor si así paga,
 Amor que adora constante,
 Mal aya Amor, que así oprime
 Con su Imperio libertades.

ESTRIBILLO.

*Ay de aquel prisionero
 De Amor en la Carcel,
 A quien, quejas, suspiros, y ansias no valen.*

ROMANCE.

Despues que de esse Monte,
 Oy cristalino arroyo,
 Tan despeñado baxas,
 Tan fugitiuo, y solo.
 Miro que tus corrientes
 En este verde Soto,
 Consiguen vn engaño,
 En vn peligro hermoso.
 Pues enguixas de Plata,
 Tus liquidos thesoros,
 Tributan à las flores,
 El néctar mas sabroso.
 Mas ingratas no pagan,
 Pues con puntas, y abrojos,

Te

Te ofenden dando heridas.
 Al alma de tus copos.
 No pienses que consiste
 El ser de venturoso,
 Romper por esos Riscos,
 Si se ha de dar en otros.
 Porque solo es felice
 Aquel que de dichoso,
 No ve de la Fortuna
 Iamas ayrado el rostro.
 Murmuran oy tus aguas,
 Y sus arenas de Oro,
 Que sales de vn peñasco,
 Para entrar en vn golfo.
 Como estrangero llegas,
 En su pielago vndoso,
 Y al registrar tus penas,
 Conoces las que lloro.
 Que inquieto que te lleuan
 Los soplos del Fauonio,
 Arrullo de las flores.
 Delicia de los chopos.
 Que vfano le contemplas.
 Que fresco, y bullicioso,
 Pero si le murmuras,
 El mas de tus despojos.
 No te valio lo altiuo,

Ni lo humilde tan poco,
 Pæs siempre son tus fines,
 Solicitar arrojos.

O quanto mejor era
 Entre aquellos escellos,
 El conseruat de atento,
 Lo que no das à logro.
 Ya no es posible hallarte
 Sino en pequeños troços,
 Porque de lo que has sido,
 Oy tu ser desconosco.

Toma de mi el exemplo,
 Porque del mismo modo,
 Me premia mis finezas
 El Ydolo que adoro.

Y pues ambos sentimos,
 En iguales oprobios,
 Corramos la tormenta
 Del llanto de mis ojos.

R O M A N C E

POr las ausencias de Laufo
 Viue muy quexosa Anarda,
 Y si ella dize que siente,
 El siente, suspira, y calla.
 No se acredita de fino

Amor

Amor que dexarle trata,
 Bien que es de lo hermoso aprecio
 Tener muy de bronze el Alma.
 Afsegurar este riesgo,
 Fuera necia confianza,
 Que solo para el dichoso
 Essas fortunas se guardan.
 Culpable fuera el delito
 De esta soledad, mas halla
 Lauso para su disculpa,
 La culpa de sus desgracias.
 Quando el rigor le condena,
 A este retiro no labra
 Mayor pena en su castigo,
 Que la que en sus ansias passa.
 No basta que en el silencio
 De la noche sombras vanas,
 Busque rendido al dolor,
 Y halle confusas sus causas.
 Sino que ingrata le ofenda,
 Que es herida bien estraña,
 Hauer de amar vn peligro,
 En lo mismo que se ama.
 Si fuè de Marfil, y Oro
 Aquella flecha dorada,
 Como sus quilates pierde
 Malogrando vna esperança:

Ono

O no sabe que es querer,
 O nuevo incendio la abraza,
 O à los ardores de Lantoro,
 Ostenta de yelo el alma.

R O M A N C O

Cifre que mueres cantando,
 Las tristezas que yo tengo,
 O acaba con tu pasión,
 O buelue à senir de cuerdo.

*Mas ay que tus quejas
 Se las lleva el viento,
 Y yo solo se. Solo se que me mira.*

Toda la vida has callado
 Las ansias de mi tormento,
 Y solo quando te mueres,
 No sabes guardar silencio.

Mas ay que
 No configas con tu voz
 De que te tengan por necio,
 Que es mal oyda la queja
 Quando no tiene remedio.

Mas ay que
 De que sirve hazer alarde
 En tus vitimos estremos,
 Si publicado el dolor,

Mm

Pier-

Pierde su merecimiento

Mas ay que

Sufre el rigor de esta pena

Porque su apasible incendio

No viuiò de recatado,

Para morir de profecto.

Mas ay que

Si el sacrificio de una alma

A tus piedad es le deuen

No cantes de lo que llora

Llora si, de lo que fiero

Mas ay que

Requiere

obediencia

P Ves son de un plásmas

Hatreuido por famiento

No fatigues un ángel

Ni apresures los deseos

Si al Sol te opones

Que es blis en el mundo

Y hazer de la muerte

No es de la culpa remedio

Acredita en tu aliuuez

De la causa los efectos

Que no siempre estan las dichas

En violentar los estremos

Aconserate de fable,
 Que aunque **provenida el cuerdo**
 No sujeta la **razon**
 De su mismo **entendimiento**
 Si el arrojarte **en peligro**
 Es calificar **adivinos**
 De que te **firme el bote**
 Si has de **bolera tu centro**
 O fuerza de **una pasion**
 Que **comencida en sus yertos**
 Oluida el **riesgo que anima**
 Y **executa su despeño**

ESTRIBILLO

Huye, huye **del peligro**
 No **corras tan ligero**
 Que si al **ayre te entregas**
caerás en el peligro

ROMANCE

LA mas hermosa **Aldana**
 Que **corona de laureles**
 El **Templo de sus victorias**
 Donde **santas Almas penden**
 Armada de **su belleza**
 Sale al **campo algunas vezes**

Mm 2

O que

O que dichoso peligro
 Ambr en sus ojos uenc,
 Todas sus flechas les rinde,
 Con que vitoriosamente
 Lucidos Arpones vibra,
 Para mejorar las muertes.
 De su beldad peregrina,
 Ninguno librarle puede,
 Que aprisione los desuios
 De los pechos mas rebeldes.
 La Selua sus rayos viste,
 Y la Primavera alegre,
 Es guarda joya florida
 De Perlas, y de Glabeles.
 Del Alua el tributo cobra,
 Que en liquido Aljofar vierte,
 Y de sus luzes el Sol,
 Quando nace, y quando muere.
 La Flor, la Fuente, y las Aues
 Le ofrecen mil parabienes,
 Porque gozan del Abril,
 Lo que sin ella no pueden.
 Solamente en mis heridas,
 Se han burlado sus desdenes,
 Porque las queexas de vn triste
 Confuelo ninguno esperan.
 Con desiguales afectos,

Llega

Llega mi incendio à deberle,
 Todo el ardor que suspira,
 Todo el rigor que padece.
 Si de mi vida triumphò,
 Como tan presto se buelue,
 A ser esquiuo el engaño,
 Y ser el rigor aleue.
 Pues su crueldad no permite
 De que de mi mal me quexe,
 O, dexeme à mi mas libre,
 O, no malogre mi suerte.
 Que acreditarà en su Imperio,
 Quando tantas glorias quente,
 Si el numero à mis suspiros,
 El oluido de mi muerte.

A VN VIEJO QUE SE CASO CON VNA
 Moza.

R O M A N C E.

DI Vexecio que has pensado,
 Con tan loco frenesi,
 Casarte, y con muger moza,
 Despues de los años mil.
 Mira que puede este empeño
 Hazer mucho efecto en ti,

Y que

Y que te vuelvas rebelde
 El ser tu Moza gentil.
 En las batallas de Amor,
 Todos llegan à dezir,
 Que tus armas no dan fuego,
 Por falta de poluorin.
 No se ajusta à la ginetta,
 Ni à la brida el nuebo ardid,
 Si en la carrera tu dança
 Se pierde antes del partir.
 Que importa armàr el peligro,
 Quando tus armas allí
 Podrán ostentar lo Amante,
 Mas no lo sabrán cumplir.
 Tomar vn medio, no puedes,
 Que es ocasionar tu fin,
 Ni aun ella vn verde requiebro,
 No lo podrá conseguir.
 Dizen que estas muy zeloso,
 No ves que es modo ciuil
 El pedir à vna donzella,
 Lo que ella no ha de pedir.
 Dexa tan vanos recelos,
 Que arto siente ella la lid,
 Pues por estar tan entera,
 No se goza la infeliz.
 Mas ya se mira tan casta,

Que

Que aun sus manos de marfil
 Se ofenden de lo que tocan,
 Y la ofensa es contra si.
 Permite à esta flor que goze
 Del ayre de otro pensil,
 Porque tendida à su sombra
 Pueda su capillo abrir.
 Si en esta inútil contienda,
 Se pasa el Año feliz,
 Como no ha de estar tu azero,
 Tomado todo de orin.
 Acabese de vna vez,
 Tanto pensar, y fingir,
 Y si te abrazas con ella,
 Ensangrienta su tubi.
 Al fin conoce y advierte,
 Que el que es valiente adalid,
 Nunea puede ser muy hombre,
 Si antes no llega à servir.

ROMANCE EN ECOS

Clori si llega à duearte,
 Verte, mi Amor tendré ofado,
 Hado feliz, y mi estrella,
 Ella, luz en mis ocasos.
 El lograr este imposible,
 Posible fué, mas quando,

Ando

Ando en busca del remedio,
 Medio, no hallo en ver tus rayos.
 Vencido ya de mi acuerdo,
 Cuerdo, sigo el desengaño,
 Engaño, de mis desdichas,
 Dichas, bien de mi cuydado.
 Con este desassosiego,
 Sossiego no, pues abarco
 Arco veloz, que atreuido,
 Vido, el fuego en que me abraço.
 Rendido adoro sus flechas,
 Hechas, del dolor que aguardo,
 Ardo, tan viuo que el pecho,
 Hecho, en cenizas le hallo.
 De las heridas que admiro,
 Miro, el rigor que callando,
 Hallando va, en mi fortuna,
 Vna pena, que idolatro.
 Ausente muero, y medroso,
 Oso, inquirir desuelado,
 Elado marmol, que apreste
 Este, despojo à mi llanto.
 Para acabar la contienda,
 Tienda, del alma le labro,
 Abro, à verlo que conspira,
 Yra es ya, todo su estrago.

RO-

R O M A N C O S

V Na Zagaleja
 De tan lindas gracias,
 Que el Amor al verse
 Por ella se llama,
 A querer la obligan,
 Porque es la Zagala,
 Niña, en lo que emprende,
 Grande, en lo que arrastra.
 Si aprisiona el gusto
 Con grillos de Plata,
 Que espera de fino
 Quien sus yerros labra.
 Dizen que en la Aldea
 Todo lo abafalla,
 Todo lo compone,
 Todo lo baraja.
 Porque es gran victoria
 Oy la de su Cara,
 Pues lo altiuo rinde,
 Y grandezas aja.
 Haze de este empleo
 Sacrificio en pajas,
 Pero con la ofrenda
 Publica sus faltas.
 Quando de este incendio

Nn

Su

Su confusa calla **N A M O R**

Calla lo que siente,

Siente lo que calla.

Tiene su hermosura,

Perfecciones raras,

Libres los sentidos,

Graues las mudanças,

Quien amò el peligro,

Sufra su desgracia,

Y no adore fumes,

Si à traycion le mata,

Armò su belleza

De muy ricas gaba,

Porque el arte tenga

Lugar en su gracia,

Todo el Pueblo dize,

Que Iacinto la ama,

Despues que Fileno

Muriò de sus asos,

Mire lo que emprende,

Que esta Deydad facia,

Ama con efectos,

Si con ellos pagan,

R O M A N C O

NO te fies Clauela

Del logro de tus dichas,

Porque los pecados
 Muy presto
 De que sirve à la
 Tener archas floridas
 Si aun no llega
 Quando
 El Clavel mas hermoso
 Que entre aromas respira
 El Aquilon le vuela
 Si el Zefiro le
 Esta luzida Antorchas

Que tantos Cielos gira,
 Vna nube la empajar
A M O R
 Vna sombra la eclipsa.

A esse pielago vndoso
 Su fauor no le libra
 Pues sale de su centro
 Para ver sus ruinas
 De vn incendio las llamas
 Vorazmente publican
 Que es vn punto el que
 Tanto ardor en cenizas
 Todo corre peligro,
 Pero mas le acredita
 Lo hermoso, porque tiene
 Los riesgos à la vista
 Si el Abril de sus años

No
 No 2
 No

No vence lo que admira,
 Bien serà que estas fiords
 De defengano sistan.
 Clauela no te ofendas,
 Que estas verdades diga,
 Pues quien mucho te quiere,
 Cuerdamente te uita.
 Y si de las lisonjas,
 Te lleuan las caricias,
 Seràs con tus enganos,
 Exemplo de ti misma.

R O M A N C E

Tirano imposible,
 Que riges violento,
 El bolcan que anima,
 El ethna del pecho.
 Tofigo viuiente
 De mis pensamientos,
 Pena no escusada,
 Cuydado en que muero.
 Yman atractiuo,
 Que obliga à mi pecho,
 Rendir mis despojos,
 Con este tormento,
 Como de la ofrenda

on

2 42

Ilus.

Ilustras tu Templo,
 Si aun con los Amagos,
 Te ofende el respeto.
 Sacrificio humilde
 Hize de este incendio,
 Quando en tus Altares,
 Colguc los Tropheos.
 No juzguc el peligro,
 Presumì el acierto,
 Conseguì el engaño
 De mi deuanco.
 Si rendì à tus aras
 Todos mis alientos,
 Como me alimentas,
 Con este veneno,
 Suspende el echizo,
 Que el merecimiento,
 No està en mi fortuna,
 Y està en sus sucessos.
 Forjar las prisiones
 De tan dulces yerros,
 Pudo la ofensa,
 Pero no el acuerdo.
 Y si de esta causa
 Idolatro el riesgo,
 No se burle Amor,
 En mis escarmientos.

Que

Que hallará disculpa
Mi adorado empleo,
Si efectos de el ha de
No tienen remedio.
Sanar las dolencias
De vn desafosiego,
Es de mi ventura
Piedad que no espero.
Ni se alcanza el gozo,
Ni se alienta el miedo,
Ni el rigor me oprime,
Ni constante temo.
Ni este bien consiste
Mas que en dos extremos,
O morir amando,
O viuir muriendo,

RETRATO A UNA DAMA

R O M A N O

L Ifi obediente confago
LA tus diuinas facciones,
 Sino el pinzel mas valiente,
 Los colores mas conformes,
Que examinando esos Cielos
 Tan hermosas perfecciones,

Quan-

Quanto Deydad se venera,
 Tanto lo admiran los Orbes,
 Y aun que imposibles intentes
 Lo tosco de estos borrónes,
 El confesarme rendido
 Disculpará el que los forma.
 Ya el alma en este bosquejo
 Todas las luzes del color,
 Porque están como en su centro
 Animados los colores,
 En la lamina del pecho
 Al viuo se reconoce
 Tu Retrato, pero adhiere
 Lo que el alma dice à voces
 Tan esparcido el cabello,
 Rayo, à rayo se compone,
 Que el Sol en trenzas le riza,
 Quanto el le presta en adores,
 Sutiles hebras le pule,
 Si negras sombras le encoge,
 Porque en su oscuridad
 Se formén nuevos Faros,
 De tu frente en los espacios
 Se ve la campaña en donde
 El Alpe texido en guías,
 Fue à coronarse de flores,
 Las dos líneas que en la cumbre

Son

Son Emulacion con faros de luz
 Del Amor, flechando ostentando
 El arco en Vistas, y Harpones.
 Amagos son de tus cejas,
 Que en breues rasgos el Norte
 Encierra de sus dos miñicas
 Fuerzas, que imitan los Dioses.
 Tus ojos bellas lumbteras,
 Entre inquietos esplendores
 Al Sol le ministran, quanto
 Luze, y gira en su Orizonte.
 La nariz perfecta en todo,
 Que en yguales Valla se pone,
 A medir de tus mejillas,
 Floridas oposiciones.
 Que abrasadas en tus llamas
 Se compitieran velozes,
 Sino venciera el peligro,
 El medio que se interpone.
 La boca, raro milagro,
 Que diestro el Murize rompe,
 Es guarda joyas de Perlas,
 Y en su nacar se las sorbe.
 Por el partido Rubi
 El Aura feliz descoges
 Al Mayo, porque en tu aliento,
 Fragantes Aromas goze.

A tan

A tan diuino Edificio lo obsequia el Cielo
 El candido cuello es móvil, si lo quisiera
 Pues como en base sustentada
 La esfera de sus dos soles.
 La niebe que con tus manos
 Midió locas profunciones,
 Ya en cristal de roca bebes,
 Quanto tributa en candores
 Ayrosamente tu cetro
 Ciñe de este Cielo el Orbe,
 Y solo en su arquitectura
 Quedaron los pies menores.
 Bella Lisi, en esta casa
 Guarda tantas perfecciones,
 Si el naype no se parece
 Tu le puedes dar vn golpe.

R O M A N C E.

Attreuido pensamiento,
 Que asta el Cielo de Amarilis,
 Tan altiuo te semontas
 Sin miedo de que peligros.
 Aguila fiel de sus luzes
 Todas sus esferas ciñes,
 Y quantos mas rayos bebes
 Te miras mas imposible.

Oo

Dul-

Dulce lisonja de el aprio
 Mariposa te apersuads,
 Si a giros de tanto intencion
 No te venciera un Eclipse
 Tiranamente al cuidado
 Arma el rigor mas sensible,
 Y apasionada de furia
 Quiere con sombras rendirte
 Ya que el estrago con tus
 Con aduerse te colige
 La causa de estos efectos,
 Que tan contrarios compicen
 Suspende el buelo, mas no
 Que fuera accion poco firme
 No arriesgar una esperanza,
 Aunque el carmenes la embicia
 Sigue veloz la ofadia,
 Pues misteriosa permite,
 Que el pensamiento mas puro
 En las ofrendas peligre
 Y si al celeste Zafiro
 Estas cenizas se sugen
 Hallando centro en tus rayos
 Seran tus buelos felices

ESTREBILLO

Ay de ti si en Region

Tan apacible

Del

Que en tu boca
Lo mastabas
R O M A N C I A

B Ella Deydad de estas Sabias
Discreuissima Pastora
Que con tu equitatz emprendes
Las muertes que no perdona
Lucero hermoso que ilustra
Los Nacares de el Aurora,
Pues para anunciar el dia
De tus dos Soles se informa.

Dexa el ganado que lloras
Al pie de esse Monte a solas
Que no ha menester la guarda
Quien viue de tus memorias
Y oye de Fabio las quejas
Porque es accion mas piadosa
El escuchar vna pena
Que negarte a sus congojas
Y verás en breue suma
La viua fec con que adora
Los incendios de su pecho
De su fiel Amor las sombras
Mas ay que embarga su aliento
La crueldad de vna ponçona,

Oo 2

Que

Que en fuerza de tus desprecios
 Entre sus labios se ahoga
 Buelucte otra vez al Monte,
 Que de sus Riscos lisonja
 Serán siempre tus Arpones,
 Pues su vida no perdona
 Y permite a sus finezas,
 Pues mueren de lo que adoran,
 O algun alivio à sus males,
 O acreditar de roca.

R O M A N C E S

Entre el rigor que ampara
 La fuerza de tu Aljavallo
 Dexa: Lisi que nautera
 Quien no vive en tu gracia.
 Las plumas de tus flechas
 Con arte estan templadas,
 Que aunque el veneno ostentan,
 Nunca del pecho pasan.
 Quien felizmente fuera
 El blanco de tus Armas,
 Porque de sus heridas,
 Labrase mi esperanza.
 O si fuera posible
 Acreditar las causas,

Qué

Que dutechmente ofendan, up lo 9: O
 Gloriosamente vltrajan, p. 12, s. 1. A
 Vieras que mi tormenta, p. 12, s. 2.
 A soplos de vna llama, p. 12, s. 3.
 Sin temer el peligro, p. 12, s. 4.
 En fuego se abraçara, p. 12, s. 5.
 Rompe del corazon un suspiro doloroso
 La víctima sagrada, p. 12, s. 6.
 Pero no, que el respeto, p. 12, s. 7.
 Poni mismo la guarda, p. 12, s. 8.
 Si equiboco lo atemo, p. 12, s. 9.
 Encubre la venganza, p. 12, s. 10.
 Entre los dos extremos, p. 12, s. 11.
 Mi fortuna que aguarda, p. 12, s. 12.
 Terrible es el ahogo, p. 12, s. 13.
 Graue el dolor, pues halla, p. 12, s. 14.
 Que lo fino no siente, p. 12, s. 15.
 Las prisiones que arrastra, p. 12, s. 16.
 O fuerza del poder, p. 12, s. 17.
 O efecto de mis ansias, p. 12, s. 18.
 Si quando morir quieren, p. 12, s. 19.
 Las fuertes son contrarias, p. 12, s. 20.

R O M A N C E

M Al repetida es tu queja,
 Coracon quando apercibes,

Que

Ningun remedio te asiste,
 Pues nunca a tu ardor le falta
 Nube, Niebla; Horror, y Eclipse

R O M A N C E M O R

FAuor Filida hermosa
 Que me abraza, y me quema,
 Mas quien pide los orbes
 A la hoguera que causa el mismo incendio.
 No es yerro del que busca
 En tus luces remedio,
 Que suele, vn Edificio,
 Si se abraza, templarse en otro fuego.
 En esta humilde llama
 Se fragua lo violento,
 Y su tosca materia
 En humo sube a la region del fuego.
 Las lagrimas que viene
 El abrasado leño,
 La fuerza las arseja,
 Que el sudar de congoja es su alimento.
 Si entre nubes se exalta
 La victima del pecho,
 Serán siempre las sombras
 Assombro, y llamas su mayor tropico,
 Filida el sacrificio

En

En cenizas se advierto, en cenizas me ignora
 Mas serán sus carbonos y cenizas sus
 Plumas, que escribirán mi gran tormento.

R O M A N I C E L O

O Quiera Cintia querer, o no querer
 O no quiera su hermosura,
 Mariposa de sus rayos
 Doy a su incendio las plumas,
 A venturarme a los riesgos,
 Nace de vna fee tan pura,
 Que solo en lo que padezco
 Digo lo que me resalta.
 Los numerosos raudales
 De mis ojos no presumen
 Vencer del pecho las llamas,
 Si el fuego no las conmuta.
 Querér por adoracion
 Los meritos asegura,
 Porque suelen las finezas
 Ser sombra de las injurias.
 Si en el mar de mis dolencias
 El Alma en tormentas lucha,
 Al encontrar los peligros,
 No se queixe si flucua.
 Feudos paga Amor en Chipre

De

Delas victimas que junta,
 Pero à las que à Cintia ofrece
 Le ponen su Imperio en duda.
 Viua yo siempre à los giros
 De su luz, porque no es culpa
 buscar lo que se idolatra,
 Quien soberana la busca.

ESTRIBILLO.

Quien para posible
 La vengra sufra,
 En su misma pena
 El rigor que anuncia,
 Porque su hermosura,
 Aun del Sol se ofende,
 Que aun el Sol la injuria.

R O M A N C E

Z Agala hermosa del Taro
 Deidad à quien rinde cultos,
 Todo el Imperio de Amor
 Por soberanos influxos.
 Vida del mismo deseo,
 Alma del ser que vinculo,
 Prision donde los sentidos
 Hallan su alivio en anuncios.

En cenizas se advierto,
 Mas serán sus carbonos
 Plumas, que escribirán el gran tormento.

R O M A N I C E M O I

O Quiera Cintia querer,
 O no quiera su hermosura,
 Mariposa de sus rayos
 Doy a su incendio las plumas,
 A venturarme a los riesgos,
 Nace de vna fee tan pura,
 Que solo en lo que padesco
 Digo lo que me resulta.
 Los numerosos raudales
 De mis ojos no presumen
 Vencer del pecho las llamas,
 Si el fuego no las conmuta.
 Querér por adoracion
 Los meritos asegura,
 Porque suelen las finezas
 Ser sombra de las injurias.
 Si en el mar de mis dolencias
 El Alma en tormentas lucha,
 Al encontrar los peligros,
 No se quexe si flueca.
 Feudos paga Amor en Chipre

De

De las victimas que junta,
 Pero à las que à Cintia ofrece
 Le ponen su Imperio en duda.
 Viua yo siempre à los giros
 De su luz, porque no es culpa
 buscar lo que se idolatra,
 Quien soberana la busca.

ESTRIBILLO.

Quien para posible
 La ventra sufra,
 En su misma pena
 El rigor que ananeta,
 Porque su hermosura,
 Aun del Sol se ofende,
 Que aun el Sol la injuria.

R O M A N C E

Z Agala hermosa del Taro
 Deidad à quien rinde cultos,
 Todo el Imperio de Amor
 Por soberanos influxos.
 Vida del mismo deseo,
 Alma del ser que virtute,
 Prision donde los sentidos
 Hallan su alivio en anuncios.

Sacro honor de esta Montaña,
 Primor del Cielo mas puro,
 Beldad en quien sacrificas
 Quanto el alma ofrece en cultos.
 Ya que dos muertes consiguen
 La fuerza de tus triumphos,
 Porque el morir de tu fiereza
 No tiene humano recurso.
 Dexa pues que estas heridas,
 No las execute el uso
 De vna tirana violencia,
 Que entre zelos se conduxo
 Si reuerente a tus Aras
 Misterioso se interpuso
 Este veneno, merced
 Ver de tu gracia el indulto.
 Yo que de fino veneno
 El fuego en que me consumo
 Rendir no puedo a otra llama
 Corazon que te solo adora
 Y pues que lo obro ciego
 El mas perogio alumpo,
 Que vieron estas miradas
 No queden mis ojos truchion
 Que si se eclipsa su luz
 Tendré mi bien por seguro,
 Morir una vez de Amante,
 Y otra

Y otra del rigor que fusio,

R O M A N C E.

Zelos me pide Gerarda,
Y es delito que no tiene

Disculpa en la dulce union,

Si mi fe no los desmiente,

Grosero fuera mi Amor

Tirano, ingrato, y aleue,

Si à vista de su hermosura

Le ocasionara desdenes.

Bien puede ser que vn rayo

Haga sombra en este accidente,

Porque el raudal de las lagrimas

De las lagrimas que viene

Bien dela queixa el dolor

Haze su officio, pues siento

Que se origina en el alma

Del fuego de que se consume

Corazon si tu cuydado

Por lo que adora padecido

Siendo Gerarda la causa,

Dichoso tu muchas veces

Rezelos de vn fingimiento

Son los que su ciclo abrunden,

Ilustra sus ilusiones

Pues lloras sus esquiueles,
 Se de su crueldad estrago,
 Que el riesgo de que adoleces
 Haze mayor tu ventura,
 Viendo el rigor de que mueres.
 Que aun despues de estas heridas
 He de ser tan fino siempre,
 Que entre la luz de sus rayos
 Serà gustosa mi muerte.

E N D E C H A S.

Diuino imposible,
 En cuya luz ciego,
 Mi amoroso fuego
 Se ostenta visible,
 Dulce tirania,
 De mi amargo llanto,
 Por quien mi quebranto
 Ve su ydolatria,
 Prision que del alma
 Lo mas noble prende,
 Y del pecho enciende
 La confusa calma.
 Soberana Idea
 Del Cielo abrebiado,
 Donde el ciego alado

Lo.

Logra su tarea.
No encubre el veneno
De Amor el harpon,
Pues mi corazon
Dize lo que peno.
Si al silencio fio
Mi graue tormento,
Su rigor violento
Publica que es mio.
A vista del Cielo
De sus bellos ojos,
Hallan mis despojos
Fatiga, y desuelo.
Labren la cadena
Del yerro mas duro,
Porque afsi procuro
Dilatar mi pena.
Quien ve la dolencia
De mi mal feuro,
No ignora que muero
En su resistencia,
Feliz el que alcanza
En su adoracion,
Viua su passion,
Muerta su esperanza.
Y infeliz aquel,
Que lastimas hora,

Y co-

Y como yo adora
 Un ceño cruel.
 Basten las heridas
 Hermoso portento,
 Porque solo siento
 No tener mas vidas.

E N D E C H A S

Pastorcilla hermosa
 Que lloras tus quejas,
 Y el ganado dexas
 En la Selua vmbrosa.
 Solitaria, y triste
 Tus males aumentas,
 Y al Soto le quantas
 El bien que perdiste.
 De la flecha herida
 De rabiosos zelos,
 Nacen los desvelos
 Que acaban tu vida.
 En ellos el alma
 busca fin violento,
 Pero su tormento
 No vence su calma.
 Quien tu gozo altera,
 Sienta tu dolor.

Que es Aspid Amor
 Que engendra esta fiera
 Viste los descos
 De assombros, y engaños,
 Y con estos deños
 Logra sus trophos
 El veneno apura,
 O el hechizo breu
 De fuego, y de aque,
 Que este mal procura
 Rompe la cadena,
 Que el pecho sangra,
 Y tu pena esquiva
 No tendrá mas penas
 Que exate del hado,
 Y su estrago siente,
 Que con tu accidente
 Queda mustio el prado.
 Con esta pelea
 De ardiemes de mayes,
 Nunca ven tus rayos
 Flora, y Amaltea.
 Ajanse las flores,
 Sin que den sus frutos,
 Ni dan sus tributos
 Rusticos amores.
 Todo se marchita,

Nada

Nada se mejora,
 Y esta fuente agora
 Su cristal limita.
 Mudo en esta rama
 El Gilguero hermoso,
 Si ofende zeloso,
 Oluidado no ama.
 Ay si tu pudieras
 Oluidar, hallaras,
 Que ni los lloraras,
 Ni los padecieras.
 Que si de esta suerte
 No curas la herida,
 Habrá poca vida,
 Para tanta muerte.

R O M A N C E.

YA Lisi de nuestro amor
 Se acabaron los extremos.
 Desdichados como míos,
 Y mudables como vuestros.
 Ya tan amantes finezas
 En humo se convirtieron.
 Las lagrimas fueron agua,
 Como los suspiros viento.
 Quan poco duran las dichas

En

En vn infeliz exemplo
 Son las mias, que espiraron
 Al instante, que nacieron.
 Yo tube el Sol en mis brazos,
 Y adorando sus reflexos,
 Aunque vi lo mas, quedè
 Con tantas luzes mas ciego.
 Yo de las perlas del Alua
 Libè los nacares bellos,
 En bucaros de su boca,
 Que el Sol imbidiaua mesmo.
 Ay Garça diuina, yo
 En el escollo soberuio
 Que coronaste altaneta
 Peynè tus plumas vn tiempo.
 Rendido adorè tu Imagen
 Con humos, y con incienços,
 Del coraçon, que en tus aras
 Sacrificio humilde fueron.
 De ingrato, y infiel està
 Libre hasta mi pensamiento,
 Que seràn las voces Lisi,
 Si aun no te ofenden los ecos.
 De tantas glorias supremas,
 Solo es testigo el silencio,
 Mudote venera el labio,
 Postrado te adora el ruego.

Qq

Ven:

Vengan mas rigores Lisi,
 Que fuera tibio mi afecto,
 Si à los golpes de tu enojo,
 No brotara en mas incendios,
 Mi fineza duraciones
 Competirà con el tiempo,
 Porque tarde, ò nunca olvida
 Amor que nació tan tierno,
 Sus abrasadas cenizas,
 Que holocausto amante ardieron,
 En lo elado del sepulcro,
 Centellas daràn, y fuego,

R O M A N C E.

Pensamiento altiuo mio,
 Abrafa, y quema las alas
 En el mas lucido incendio,
 Y hoguera mas soberana.
 Diuinas esferas corta,
 Y Aguila caudal desata
 Tus plumas, porque en el Sol
 Luzes beuan, rayos ardan.
 Hermosamente luzida,
 Y gloriosamente vfana,
 Se mire el alma entre luzes
 Arder à rayos de nacar,

Bien

Bien se que se rie el Sobh
 De ver, que a esphera tan alta
 Atreua el buelo, y scuro
 Precipicios amenaça.

Laura no ofende el que el Cielo
 De vna Deydad idolatra,
 Que impresiones peregrinas
 Ni la ofuscan, ni le empañan.

Hazer merito atreuido
 Fuera ofensa de sus Aras,
 Pero adorar solamente
 Solo es respecto de el alma.

Arde en flamantes incendios
 El Aue feliz de Arabia,
 Y entre las llamas renueua
 Penachos, plumas, y galas.

En vn embelesso dulce
 Surtas las potencias varias,
 Oceanos de impossibles
 Sin lastre, y sin vela nadan.

Que confusiones nauegan
 Mis altiuas esperanças,
 Cada passo es vn escollo,
 Cada espuma vna borrasca.

Desecho el pobre baxel
 De mil bien nacidas ansias,
 Es risa ya de las ondas,

Q 9 2

Es

Es oprobio de las lagunas,
 A embates de su fuerza
 Ya befa arenas de Plata,
 Y ya à los filios del Notho
 Sobre las estrellas anda.
 Quien viue de su peligro,
 Como yo diuina Laura,
 Quien las coleras de el golfo
 Las estima por bonanças,
 Pero quien adora firme
 Haze de los riesgos gala,
 Que es credito à la fineza,
 Como credito à la causa,
 Muera yo de tus rigores,
 Porque es gloria soberana
 El merecer de tu Cielo,
 Ceños, iras, muertes, ansias.

R O M A N C E.

EN el Argel de vnos ojos
 Prisionero Amor me tiene,
 Imperios logra en las almas
 Quien tan dulcemente prende,
 La esclauitud de mis yerros,
 La libertad no apetecen,
 Ni aun sus vozes hallar saben

Ra-

Razón para que se quexen
 Tiranamente piadosas
 Sus altivezes pretenden,
 No executar las hibras
 Para matar muchas vezes.
 Ay que el ser de venturoso
 Está en lo que se padece,
 Y no han de querer sus iras,
 Que muera de este accidente,
 Vassalla el alma, sus ojos
 Venera sus ésquinteles,
 Que tiene puesto en mis grillos
 Todo el rigor de sus leyes.
 Finissimamente adoro
 Esta prision, pues adquiere,
 Que en el indulto de todos,
 Solo yo cautiuo quede.

E S T R I B I L L O.

No rompe las cadenas
 Mi lastimado coraçon, si advierte
 Que aunque es mucha la causa,
 Mayor pena alcanzará el ser rebelde
 Ame, ame el peligro
 Y diga con más ansias quien me ofende,
 Que solo es imposible
 Este por quien yo peno felizmente.

Si

SI HAN DE TENER *MAS FUERZA* LAS
lagrimas de Nise, ò el encanto de su voz para
rendir à su adoracion los despojos
de un Amante.
 Fuè assumpto de vna Academia.

R O M A N C E.

Nise si el alma rendir
 A tu llanto, y no à tu voz,
 Es que no ha podido el Arte
 Lo que el natural obrò.
 Esse dulcissimo encanto
 Del sentido suspension,
 Sabrà dezir sus afectos,
 Empero sentirlos no.
 La fuerza de sus hechisos
 En sus falsas miro oy,
 Pero quien querrà à vna falsa
 Sujetar su adoracion.
 Yo que de fino me precio
 Dexo à la fuerza veloz
 De tus corrientes llevarme,
 Mas de tus acentos no.
 Porque sus bellos raudales
 Fertilizan al Amor,
 Y si este tributo falta,

Se

Se acabará su pasión,
 Nace el llanto de vna hoguera
 Que el corazón encendio,
 Y así de puro abrasado,
 Suda aquel natiuo humor.
 Con el se ablanda la quexa
 Alivio el dolor tomó,
 Se consigue lo imposible,
 Se vence vna pena atroz.
 Aquella Estatua de Marmol.
 De Yphis muda adoracion,
 No se rindiò à los suspiros,
 Pero al llanto se rindiò.
 A la dureza de vn Risco
 Nise hermosa, bien se yo,
 Que las dulçuras de Tracia
 Fueron el Imán mejor.
 Pero si à perlas vertidas
 Todo el Rosicler bañò.
 El Aurora de tus ojos,
 Vana es la comparacion.
 Son los testigos del alma
 Las lagrimas, y en rigor
 Estas no pueden fingir,
 Lo que el alma no sintiò
 Y aun que se muera la quexa
 Entre el labio, y la razon,

Lo

Lo que aquí pierde de vida
 En tus ojos la alcanzò.
 Y pues que à tus rayos debo
 Los grillos de mi pasión,
 He de adorar la cadena
 Que en sus luces se labrò.

*ALA SEÑORA DOÑA ISABEL DE
 Alagon y pimentel en dia que tomó el habito de monja en
 el Conuento de Santa luzia de frailes franziscos
 que fue el del niño perdido*

R O M A N C E.

D Espues de fiesta de Reyes
 Sale Isabel à ser vista,
 Que como en lo grande en cuenta
 qualquier estrella es su dia
 Si esta luz han crecido
 Los Magos para sus dichas,
 La que ven entre dos Soles
 Tambien ferà Peregrina.
 Por el que ellos adoraron
 Se abraza la hermosa niña,
 y à fe que sus altiuezes
 Ya por lo grande se Inclinan.
 No à de quedarse el galan.

Si

Sin lugar para afsistirla,
 Si heredò lo cortesano
 Antes de estar en mantillas.
 Nueuo modo de obligar
 En sus finezas se admira,
 Pues premia lo desuelado,
 Quando la ve mas esquiua.
 De vn ciego Amor va guiada,
 Pero en casa de Lucia,
 Que pudo Isabel facar,
 Sino fuè çegar de fina.
 Mas hija, y Esposa aun tiempo,
 La llama el que la acarizia,
 Si esto no toca en misterio,
 Por Dios que es gran marauilla.
 Antes de ser Madre, quiere
 Acreditar sus fatigas,
 Y oy por vn Niño perdido,
 Lleua vna toca frunzida.
 Bastantes pruebas ha dado
 En empresa tan altiua,
 Y pues que vn habito toma,
 Serà la encomienda rica.
 Los Padrinos que la asisten
 Son de esphera tan diuina,
 Que empeños de tanto honor,
 Solo en sus braços se fian.

R r

Muy

Muy serca de estas grandezas
 todo lo Noble se cifra,
 Y aun Francisco por lo humilde
 Se puso en vna Capilla.
 Que ha de professar es cierto,
 Pues tantas galas arrima,
 Porque al verla dicen todos,
 Que està como vna nouicia,

E S T R I B I L L O .

*Vengan que de Isabel
 La gala cantan,
 Y hallaràn que es un Cielo
 Toda su gala,
 Y veran que la trata
 Su hermoso Dueño
 Como à niña, pues la asse
 De los cabellos,
 Mas si de estas finezas
 Victorias labra,
 Bien serà que entre todas
 Lleue la Palma.*

R O M A N C E .

Hermosa Iacinta
 A quien rinde cultos,

La

La deydad de Chipre,
 Y el Rapaz desnudo.
 Primoroso assombro
 Del Templo mas fumo,
 Donde los Tropheos
 Se veneran mudos.
 Epilago breue
 De quanto hauer pudo,
 Entre los çelajes
 De esos Cielos puros.
 Alma de vn deseo,
 De mi pena anunciò,
 De mi ser la causa,
 Vida, y muerte junto.
 Si el labio se quexa
 Que en el pecho cupo,
 Tanta flecha ardiente,
 Tanto yerro duro.
 Es que al ver tus aras,
 Amor no interpuso,
 Que el fuego, y la nieue
 No fuesfen tan vnos.
 Este que alimenta
 Mi natiuo orgullo,
 Aun sus esperanças
 Las conuierte en humo,
 Rendirme à tus leyes,

Fuè eleccion del gusto,
 No rigor del hado,
 Ni tirano impulso.
 Ni ha sido violencia
 De supremo influxo,
 Que así lo confiesan
 Mis ojos no enxutos.
 Cortesmente adoro,
 Y si el querer mucho
 Puede ser delito,
 Ya el castigo busco.
 Puestas esquiuezes
 Labran mi sepulcro,
 Morirè gustoso,
 Viuirè seguro.
 Que no es muerte aquella,
 Que logra el triumpho,
 De ser oy despojo,
 De tu harpon agudo.

R O M A N C E.

A Mor porque me llevas
 Afido de vn desseo,
 Si los yerros que arrastro
 Atan, asia la carcel del silencio.
 Vencer de vn imposible

La luz que adoro ciego,
Es confundir la causa
Que perficiona el mal de mi tormento.
Suspende los affombros,
Pero no, que en los riesgos,
No ha de dezir el Alma
Que es incapaz de tanto sufrimiento.
Si mi dolor aliuio
Con el mal que padesco,
De que me quexo, si hallo
En su tenacidad, solo el remedio.
Venerarle ha de ser
La prenda de mas precio,
Que el pecho ha de guardalla
En las Aras que ostenta del respecto,
Con el he de adquirir
El fin de mis extremos,
Porque tus esperanças
Amor siempre las logra el menos cuerdo.

R O M A N C E.

A Dorada hermosura
Diuina Cintia bella,
Por quien tantas fatigas
Padecen mis tristezas
Este mal Ygnorado

Que

Que toda el alma aquexa,
 Que con respecto mudo,
 Encubre su dolencia.
 Este de Amor peligro,
 Dissimulada flecha,
 Venerado imposible,
 De altiva resistencia,
 Y esta de mi cuydado
 Dulcissima cautela,
 Amable tirania,
 Y apetecida ofensa,
 A los sentidos niega,
 El noble sacrificio de mis penas,
 Peregrinando assombros,
 Me rindo à la inclemencia,
 Del hado mas esquivo,
 Que adora mi fineza.
 Cobardes mis suspiros,
 Sentirse no se dexan,
 Porque solo al silencio
 Confagro sus ofrendas.
 Callando los rigores,
 Aun no sabe la quexa,
 En estas peñas duras
 Fiar lagrimas tiernas.
 Su adorada hermosura
 Me tiene en esta ausencia,

Sin

Sin voz, porque mi dicha
 Se embarga entre la lengua,
 Y en tan terrible pena,
 Que aguarda mi dolor, que aliuio espera.
 Si el amar es delito,
 Arrastre mi cadena,
 Las confusiones todas,
 Que lleuo en esta idea.
 A su Altar reuerente,
 Medrosa mi fineza,
 No ofrece las injurias,
 Porque sufrirlas pueda.
 A sus estragos deuo
 Todo el bien que desea,
 Vincular en el pecho
 El Aspid que alimenta.
 Ausente, y mudo figo
 La fuerza de mi estrella,
 Acreditando siempre
 Mi dolor su firmeza,
 Que Amor en la pelea,
 Labra en mi muerte vna memoria eterna.

R O M A N C E.

SErrana de estos Montes,
 Diuina labradora,

Pri-

Primer honor del prado
 Segunda de si propia.
 Noche del mejor Sol
 Que vieron las Auroras,
 Cielo del mejor dia
 Que el Busenthoro goza.
 Milagro venerado,
 Que en su breue lisonja,
 Beue Amor los venenos
 En la dorada copa.
 Con soberano impulso
 Rinde las almas todas,
 Negandose à si misma
 Los peligros de hermosa.
 Neuados Paraifos
 Parecen essas Rocas,
 Donde cuelga tropheos,
 Y executa victorias.
 Primores le consagran
 El Clauel, y la Rosa,
 Y en aromas sabeas,
 Quanto pulen sus ojas.
 Las cristalinas fuentes
 Rizan sus blancas olas
 De gozo, porque quieren
 Besar los pies que adoran,
 En la intrincada Selua

Las

Las Aues mas sonoras,
 En dulces consonancias,
 Por deydad la coronan.
 Estos sacros laureles
 Texen à sus memorias
 Del inmortal renombre,
 Su mas lucida pompa,
 Quanto esse globo anima,
 Alimenta, y mejora
 Sin ella, todo es nada,
 Con ella, su ser toma.
 Yo que de sus estremos
 Padesco las congojas,
 El cuydado os pieuengo,
 Zagales que os importa
 Del Amor las delicias,
 No quiere, ni perdona
 Desden, que no executa,
 Fauor, que no le borra.
 Los celos, no la alcanzan,
 Ni sus fatigas locas,
 Los Astros, no la ofenden,
 Que ella sus rayos dora,
 Su estrago, es la fineza,
 Su piedad, la derrota,
 Su ceño, mi desuelo,
 Y su pena, mi gloria.

Ss

No

No ay quien librarle pueda
 Deley tan rigurosa,
 Y solo es infelize
 El que su cielo ignora.
 Adoradla Zagales,
 Que mi ardiente ponsoña,
 Viue de lo que muere,
 Muere de lo que adora.

T
 REDONDILLAS

O Y en esta soledad
 Donde mis tristezas lloro,
 Ni viuo de lo que adoro,
 Ni alcanzo mi libertad.
 Sufriendo voy vn dolor,
 Que atormenta los sentidos,
 Si esta queixa no halla oydos,
 Que aliuio espera en rigor.
 Esta consideracion
 De mi aliuio deuanco,
 Haze merito al empleo
 De vna desesperacion.
 No espero ningun plazer,
 Pues reconosco aduertido,
 Que lo que amando he tenido
 Se puede desuafecer.

No

No se fies ira, y desden
 Quien me ocasiona este mal,
 Ni te si por ser leal
 Me trata el Amor tan bien.
 Ya no es posible negarme,
 Quando arrastro esta cadena;
 Decir que ignoro mi pena,
 Pues que supo desterrarme.
 Es mi mayor enemigo
 La fuerza de la razon,
 No lo duda el coraçon,
 Porque tus verdades sigo.
 Cautela es de la crueldad
 Emular vn nuevo ardor,
 Para obligar al Amor
 A rendir su voluntad.
 Podrà su dura porfia
 sollicitar, no vencer,
 Pues no se alcanza el querer
 Con violencia, y tirania.
 Como estrangero me trata
 En el Monte, y esta Selua,
 Si quieren que yo no buelua,
 No es mi fe quien lo dilata.
 Ya de los Sauçes, y Fuentes,
 Las ojas, y los Cristales
 No quieren sentir mis males.

Por no ofender sus corrientes.
 Aqui la flor mas lozana,
 Al bostezar del Aurora,
 Todas las dichas mejora,
 Sudando aljofar en grana.
 El Aue que enamorada,
 En verdes copas anida,
 No atiende à sanar mi herida,
 Solo en su arullo empleada.
 Hasta en este Risco admiro
 De vna hiedra los abraços,
 Pero la vnion de sus laços,
 Rompiò el ardor de vn suspiro.
 Todo es tormento, pues veo
 Que en este bosque se encierra
 Tanta paz, y solo es guerra,
 La lucha de mi deseo.

REDONDILLAS.

Dime Anarda quien pretende
 En tu diuina hermosura,
 Desprecios de mi ventura,
 Quien te adora, y quien me ofende.
 De mi fortuna el estado,
 No le se, pero es forçoso,
 Que para ser el dichoso.

Que

Que sea yo desdichado.
Rendido lleguè à tus aras,
Y al consagrar mi aluedrio,
Me dio el alma el poderio,
Porque tu te le llevaras.
Si à tanta luz con decoro
Felize pude ofrecerme,
Quien ay que pueda excederme
A lo mucho que te adoro.
Si Amor por estar ausente
De su aljaua me desecha,
Antes de arrojar la flecha,
Vea lo que el pecho siente.
Nace de esta mi passion
Un dulce deslassosiego,
Cuyos passos figo ciego,
Porque se tu condicion.
Quejas fundara mi afecto,
Si en tan osada porfia,
No hallara la Ydolatria
Veneracion, y respecto.
El que presumido intenta
Las finezas de tu mano,
Se atreue à lo soberano,
Solicitando mi afrenta,
No es viuir de confiado,
Pues lloro, sufro, y padefco.

Que

Que vn bien que no le merezco
 Me ha puesto en tan triste estado.
 Con que no podra el temor
 El tenerme à mi en tan poco,
 Pero boluereme loco
 Si me falta tu fauor.

REDONDILLAS.

NO temo ningun tormento
 Despues que rendì mi vida,
 Al poder de vna homicida,
 Y al mal de que me alimento.
 Porque alcança mi destino
 A conocer en rigor,
 La fineza de mi Amor
 Por tan aspero camino.
 En ley tan dura, y seuera,
 Ni fio, ni desespero,
 Pues morir por lo que muero
 Haze mi fe verdadera.
 Quien me labrò esta fortuna,
 Me ha dado incendios en pago,
 No sienta Porcia el estrago,
 Pues tantos mi pecho à vna.
 Aquel Ponto, en cuyo estrecho
 Hallò Leandro su pira,

Aun

Aunque en mi ardor se conspira
 Yo muero sin su prouecho.
 Vuendo no puedo ver
 Lo que vio cadauer hierto,
 Mas yo, ni viuo, ni muerto
 Lo llegaré ha merecer.
 Aquella temeridad
 Assegurò la esperança,
 Mas quien este bien no alcança,
 A donde hallará piedad.
 Es mi dolor buen testigo
 Del incendio que auassallo,
 Si viuo, porque le callo,
 Si muero, porque le digo.
 Y así el morir de fino,
 Y el viuir tan deldichado,
 Son dos fortunas que el hado
 Las librò con mi destino.
 Obre rigor, y oladia,
 La crueldad, la yta, y el fuego,
 Porque de vn linçe Dios ciego,
 Es la piedad tiranía.

Como
 como

LOA

L O A

Para los años del Rey N. Señor

DON CARLOS

SEGUNDO

*SALE APOLO CON UN MANTO BLAN-
co guarnecido de Estrellas de Oro, y en la mano
derecha traygo el Cetro, y en la izquierda
el Arco, y las Flechas.*

Ap. **H**A de la Ciudad de Phocis,
Ha de los sagrados Larcs,
Ha del centro mas felice,
Ha del Cielo, y ha del ayre,
Y quanto ellos Orbes giran
En las Regiones distantes,
Apolo Rey de las luzes,
En cuyo Imperio radiante,
La maquina se sostiene
De prodigios celestiales,
Como superior planeta,
Con precepto irreuocable,

Al

Al mayor festejo os llama,
 Porque admiren las edades,
 Porque acrediten los Cielos
 En sus hermosos celages,
 Quanto deben à este dia,
 Que quanto à rayos solares;
 Porque es de Carlos inuícto
 Gloria de Thule hasta Calpe
 Deponganse los rigores, *Arroje el Arco,*
 Y esse globo de Diamantes, *y las Flechas*
 Que de mis rayos se viste,
 Llegue al folio donde alcançe
 El triumpho de merecer
 Las glorias de veneralle,
 Ha de los Ástros mas nobles,
 Ha del Cielo, y ha de el ayre.

SALGAN LOS SEYS PLANETAS CON-
forme los pintan tres por cada parte,
y Apolo quede en medio.

Sat. A tu voz.

Jup. A tus preceptos.

Mar. A tus Eccos

Ven. A tu examen,

Mer. Estan todos los planetas.

Luna Y la luna sin menguantes.

Tt

Ap.

- Apo.* Bien os merece mi afecto
tan fino, y vistoso alarde.
- Sat.* Siguiendo el mobil que riges
hasta la esfera en que ardes,
viene Saturno à ofrecerte
el culto de sus altares.
- Iup.* Y Iupiter que en tus luzes
ha llegado à coronarse,
à las aras de tu templo
rinde sus prosperidades.
- Mar.* Marte à tu voz, à tu acento,
osado llega, y constante
à ofrecerte los triumphos,
que hazen tu imperio tan grande.
- Ven.* Venus que en su amada Chipre
misteriosamente sabe
vnir las almas, bien puede
las almas sacrificar.
- Mer.* Si à la vara de Mercurio,
excelfso nombre le cabe,
mayor atributo adquiere
el que mas tiene que darte.
- Luna* La luna a quien substituyes
toda la luz de tu Imagen,
todo el ser de tu hermosura,
soio viue de adorarte.
- Apo.* Tan gran fineza os estima,

altas

altas de el Cielo Deydades,
 dignas que el bronze las quente,
 y que el marmol las entalle,
 a vn empeño grande os llama
 el zelo de mi dictamen,
 y si por vosotros logro
 tantos hechos inmortales,
 este que mi asunto emprende
 ha de hacer oy memorabile,
 todo el honor delos Dioses,
 si es que propicios me valen.

Sat. Como a Norte que nos guia
 nos has de hallar de tu parte.

Ap. Suprema deidad de delphos
 si amys voces fauorables
 fueron siempre tus respuestas
 como ami se lo enseñaste,
 oye de mi voz los ecos,
 por que en empresa tan grande,
 sean tambien tus baticinios,
 prosperas felicidades.

RESPONDE CANTANDO ESTAS

*Coplas en lo alto del Theatro el Oraculo de
 Delphos sin que se vea*

Orac. Prosperas felicidades
 ha de lograr en su Imperio

el Monarcha de ambos Mundos
por Celestiales decretos

Repite Apolo estay las demas Coplas Representadas

Apo Prosperas felicidades
ha de lograr en su Imperio,
el Monarcha de ambos Mundos
por Celestiales decretos,
si esto escuchan mis sentidos
que esperan mas mis deseos,

Orac Que tendran feliz augureo
sus hazañosos sucesos,
por que en los años de Carlos
estan las dichas de lleno

MIENTRAS SE DICE ESTA COPLA

*aparece En medio de el Theatro un Arco Con una
Tarxeta en q; este el Nombre de Carlos granado
Con letras de Oro*

Apo Que tendran feliz augureo
sus hazañosos sucesos,
por que en los años de Carlos
estan las dichas de lleno,
y estará siempre à su nombre
labrando la fama Templos

Orac Y si para celebrarlos,
juntaste Apolo el Colegio

de

De las deidades Celestes,
seguros son tus aciertos.

Apo. Y si para celebrarlos,
iuntaste Apolo el Colegio
de las Deydades Celestes,
seguros son tus aciertos,
y el que sus rayos no adora
viue fuera de su Centro.

Orac Tambien esse monte altiuo,
que à Phocis sirue de ceño,
con peregrinos primores
te preuiene los festejos.

Apo Tambien esse Monte altiuo,
que a Phocis sirue de ceño,
con peregrinos primores
te preuiene los festejos,
bien con esto se asegura
mi vnico lucimiento.

Sat Siendo el empeño tan tuyo
serà igual el desepño, .

Iup Y serà causa de todos
que al ver rayar sus luceros,
en las espheras que gira
descifre el Cielo portentos.

Apo Ha las seys letras del nombre
podeis formar los aspectos,

Sat Si por mas viejo me toca

yo

yo quiero ser el primero,
 Conlejo dan estas canas
 al Principe mas perfecto,
 y assi en Carlos se vinculan
 desde su primer aliento.

Iup. A mado serà, y temido
 de sus vassallos à vn tiempo,
 que estas virtudes le tiene
 depositado mi afecto.

Ma. Rayo de las onze Espheras,
 seràn sus famosos hechos,
 porque para sus victorias,
 le voy labrando tropheos.

Ven. Liberal justo magnanimo
 le acreditaràn sus Reynos,
 assegurando estas dichas
 con el lazo mas estrecho,

Me. Ociosa no ha de quedar
 la facultad de mi empleo,
 que en el la ciencia preuiene
 la viuesa de mi Ingenio.

Lun. Si Pandora en perfecciones
 le adoran los elementos,
 para que feliz las logre,
 he de estar siempre de lleno,

Ap. Yo que de vosotros sigo
 los peregrinos afectos,

como

como à sombra de sus luzes
me he de mirar en su espejo.

*En lo alto del Theatro ha de estar una voz cantando
apareciendo à un tiempo el monte Parnaso, y en el
Thercicore, y Thalia.*

Voz. Escuchad moradores de Phocis
lo que vuestra dicha llegò à merecer,
que si à Carlos festejan los Astros,
de vuestros afectos se paga tambien.
Ofreced à este Alcides dichoso
la victima ardiente del pecho mas fiel,
porque al ver el alma su Templo
venere vn milagro queadora por fe.

Salen las dos Musas

Tal. Atrayda de las voces,

Ter. Lleuada de los acentos
de esta musica he salido,

Tal. Y yo tambien por lo mesmo.

Ter. Es de Apolo este cuydado
tan hijo de su deiteo,
que aunes mas de lo que luze
en lo que obra en sus affectos.

Tal. Pues à que fin se preuiene,

Ter.

Terci Por que celebra su Ingenio
 las primaueras felizes
 del mejor hijo de Phebo.

Tal. Que florido esta el Parnaso,

Ter. Que delicioso y ameno,

Tal. Dulce despide Aganipe
 cristales que son conceptos

Ter. Bulliciosa la castalia
 està aljofares vertiendo,

Tal. Todo es Iubilos el monte,

Ter. En las dos puntas contemplo
 mil alegres regozijos,

Tal. Yo alegrías y festejos

Treci. No es mucho si Apolo el dia
 celebra, mas ya le vemos

SALE APOLO

Apo. Deidades el Cielo os guarde,

Lasdos Apolo guardete el Cielo

Apo. Donde estan Erato, y Clio,

Tali. Al pie del monte texiendo
 vnas guirnaldas que son,
 primores de su desuelo.

CANTAN DENTRO

Atended escuchad
 peruenid el silencio,

que

que à las glorias de Carlos
concurren los Cielos.

Tal. Dichoso aquel, que al nacer
es cuydado à las esferas,
y en sus dorados espacios,
diuino assombro se ostenta.

Ter. Por su Rey le adora el Sol,
y por Deydad las Estrellas,
en cuyo imperio se admira
todo el ser de su grandeza.

Tal. Ciña el laurel inmortal
lo heroico de sus empresas,
y de la fama las voces
repetidas glorias sean.

Apo. A tus sonoros acentos,
corresponde mi cuydado
que el que sirue de obligado
paga con los rendimientos.

Sat. Siendo assi, deuda es Señor
la que à tus Aras ofrece
este çelo, si merece

Voz. el merito de este ardor.

Sup. Tan felizmente has podido
juntar en la tierra el Cielo,
que oy publica este desuelo,

Voz. quanto tu Amor le ha deuïdo.

Mart. Mariana en su perfeccion

Vu

es

- es tan rara, que oy la jura
 por Reyna de la hermosura
Voz. el Cielo en su adoracion.
Ven. Y este luzido primor,
 que es emulo de sus rayos,
 sin que padesca desmayos
Voz de el Mayo es fragante flor.
Mer. Deponga Amor sus arpones
 à vista de esta belleza,
 que es deuda de tu fineza,
Voz. el rendir veneraciones.
Luna Porque al ver lo soberano
 de tanta Deydad altiva,
 no leia la ofienda esquiua,
Voz pues no encuentra con lo humano.
Tal. Si à tanta luz corresponde
Ter. Este diuino portento
Tal. Quando digo lo que siento
Los dos Diga el Sol lo que responde
Apo. Yo digo que à tus blasones
 el ambito vendrà estrecho,
 y al azero de su pecho
 seran pauor las naciones,
 inuencib e en la estacada
 le venerarà el Aurora,
 y al Ganjes que la enamora
 le bebera en tu çelada

tem-

temblarán de su arrogancia
los dos Polos à mi ver,
y temerán su poder
el Asia, Eutopa, y la Francia
la fama en su heroica trompa
para su inmortal renombre
celebrando à su nombre
hasta que se quiebre, ò rompa,
y yo corona sagrada
de Deydades voy corriendo
mis Eclipticas, y viendo
los tropheos de su espada.

BVELVE A CANTAR LA VOZ.

Atended, escuchad
preuenid el silencio,
que à las glorias de Carlos
concurrèn los Cielos.



Vu 2

VRA.

VRANIA así diuina

Eclipticas corriendo, y Paralelos

Cantò en su lyra el curso de los Cielos,

Cuya influēcia mueue, arrastra, inclina.

ALA

A LA MUSA

E V T E R P E

DE DON IAYME SALICIO

D I A C R I S I S.



STA Musa que en la colocacion de D. Ioseph, y en la que iua disponiendo Dõ Ioseph Antonio en su Parnaso es la vltima por ser la postreza linea la muerte, y ella la que preside à los funerales, pompas, y exequias lugubres, no es la que menos me ha dado que discurrir para componerla con *Melpomene*, y distinguir las acciones, y assumptos, cuydado que le juzgo tan preciso, que de otra suerte no se como se puedan acomodar las poesias funestas, y aunque este Critico confiesa no tenerle de estas desauenencias, y discordias, yo que le he puesto en el adorno, y ilustraciõ de estas tres Musas no hallo camino para huir la disputa sin q; sea cobardia de-

dexar la compañía à *Melpomene*, y desairada à *Euterpe*, y sin oficio su numen persuadiendome à que cada vna de las Musas (propolición que no negará ninguno si lo mira con ojos desapasionados) tiene su classe diferente su nombre, y ocupacion, y que con singular desuelo se las separaron los Escriptores Poeticos con que haciendo Don Joseph Antonio corrido la pluma en la disertacion de *Melpomene*, y apropiadole à esta Musa todos los metros, y poesias tristes, y funerarias, y consiguientemente ~~aun le otra~~ parte de la accion traxica con que abraçò todo lo que conduce à la celebracion ~~funebre~~ por los dos lados quisiera yo agora ver que parte, ò accion le dexaria, ò referuaria à *Euterpe* este discreto, y iudiciario critico en su colocacion, habiendo de guardar iusticia en esta distribucion entre estas dos Musas.

Confieso con ingenuidad que me haze dificultad el ajuste, y que quisiera hallar senda para salir de este laberintho, y aun que he ojeado varios libros, que pudieran darme alguna luz, y camino no la encontrè en alguno, con que crece mas mi perplexidad y me hallo en este horror, y tinieblas palpando sombras, y se aumenta mucho mas, si considero que Don Joseph Antonio precisamente en la distribucion de sus Mu-

Musas hauiá de señalar à *Enteipe* campo, y dentro en ella, con que me persuado à creer, no tuuo intencion de passar de las feys, aunque se disculpa al fin de el libro, por razon que crecia mucho el volumen, y queria diuidirlo en dos tomos, pero como aplicò muchas poërias, que eran proprias de estas tres Musas à las que sacò à luz, no sea esta ingeniosidad maligna, ya lo advertimos en la primera Diacrisis.

A mi bastame hazer estos apuntamientos para que se vea, no tuuo animo de hazer otra impressiõ para las tres Musas, por lo que se ha discurrido, cõ que no reparò en dexar à *Enteipe* sin ocupacion, y sin exercicio

Que aplicase Don Ioseph Antonio los versos funebres, como epitafios, inscripciones, sepulcrales exequias, epicedios, y otros à la Musa *Melpomene* por lo que tiene de traxica tu asistencia, no lo estrañara, pero que te pase à arrogarle tambien las partes de la tragedia, que son distinctissimas de estos metros referidos, es cosa que me haze grande nouedad, y en que no se puede aquietar mi animo; pues deuia considerar que dexaua desnuda, y sin ministerio à *Enteipe*, y ociosa su influencia, y vacia, poniendo vn lunar, y vna nota à los que les repartieron sus assistencias que se deue creer, lo

hi-

hizieron con grande meditacion, y acuerdo á que se llega el que la Musa *Melpomene* presidia á los versos elegiacos segun lo siente *Marci* en el *Epigramma* 31. lib. 4. *alli. quod nec Melpomene, quod nec Polyhymnia possit.* Y de este sentires Farnabio su scholiador.

Ciñamonos pues à la lucha, y saquemos de esta confusion las dos hermanas, aplicandole à cada vna el numen que le compete. Sea en buena hora, que presida *Melpomene* à todas las poesias funebres que no se incluyen en la Tragedia, que sean de su profecion, y espiritu la mestisia, funebridad, duelo, y llanto en quanto no se mezclan cõ ella, y q; por esta causa se llame tragica esta Musa; esto es, triste, esqualida, funesta, y llorosa; pero cõ venia de D. Ioseph Antonio, la Tragedia es la esfera donde gira *Euterpe*, siendo su propissimo assumpto la accion meramente tragica con todas las partes, y calidades, que la componen; en esta pues accion concurre *Euterpe* desgreñada, funebre lamètable, calçada cothurnos adornada con la Sirma y con las Tibias, ò Flautas inuencion de los Phrigios en voz de Estacio, y deleitada con el dolor, y las lagrimas cantaua en Rithmos ameberos canoramente, celebrando los entierros, y exequias funerales de Heroes insignes, y Varones

rones claros, y famosos asistiendo à los choros de musica, que en voces acordadas, si funestas, y con mascarar dançando, iban cantando las gloriosas hazañas, y proezas illustres de los que en el siglo por sus acciones heroicas merecieron Laureles, Coronas, y Estatuas; sino es ya que digamos que las dos *Melpomene*, y *Euterpe* asistiesen juntas à esta celebracion de pulchral infierolo de vn lugar bien retirado de *Ouidio en el 5. de los Fastos. alli. Illa cothurnatas inter habenda Deas.*

Hablando de Flora, y sus juegos en la cena comica, y excluyendolos dela tragedia.

Euterpe traxicis vox delectata choreis.

Rito fue de la antigüedad, y costumbre en muchas naciones el celebrar los entierros, y muertes de grandes Principes, Capitanes, y hombres eminentes en alguna virtud, ò profciõ, ya cõ oraciones publicas, ya con versos, repitiendose el lamento, y v'lulato, y planto con singulares demonstraciones de tristeza, y dolor, los versos q; de ordinario se cantauan se llamauan *Nenias*, que es lo mismo q; canto lugubre, segun *Festo*, y *Julio*, q; en vna ley de *Cenuiral* se acordò de estas eculaciones, y alabanças funestas, es muy vulgar la noticia q; ay de estos lores, y lo ritual en las inferias, y exequias de los muertos, y assi no me detengo; verá el curioso los escriptores

X x

fune-

funerarias, como son kirchmano, Gutherio, Pedro Fabro en los semestres, Enrrico Salmut, à Pancirolo, Rossino ad Dempster, Sopranis sobre Daud, Lilio Giraldo, Onuphrio, Panuino, Vnuolfangolatio, Alexander ab Alexandro, y Iuan Meursio, y otros.

A la tragedia pues que es aquella accion dramatica que se compone de interlocutores à diferencia de la Epopeia, y dithyranbica, y la que tiene el dolor por gusto, y el lamento por deleyte, preside esta Musa con su lyra, espiritu, y animosidad, regalando, y diuirtiendo los animos con la melodia de su musica. Representauasse antiguamente en los Theatros siendo los mismos Poetas los representantes con los musicos, y los danzarines, vnos cantando, otros dançando, y otros tocando instrumentos de cuerdas, y otros animando flautas con el espiritu, que de estos tres generos de personas se componia la tragedia, y aunque representaua vna accion lastimosa, y triste era agradable, y deleytosa porque se formaua, y vestia de numeros de versos, se ayudaua de los compases de los bayles, y danças en los dos choros, y de la armonia de la musica con que aquella representacion dolorosa se hazia dulce, y suaue por estos medios; porque quando el choro dançaua
con

concurrian juntos el Metro, la Harmonia, y el Rithmo, que son las danças, quando se paraua la harmonia, y el metro, diferenciandose así la tragedia de la Epopeia segunda vez, porque esta solo vsaua de versos, y de la poesia ythirambica, que siempre los vsurpaua sin diferēcia alguna de metro, rithmos, y harmonia; con que hemos de dezir que la tragedia constaua, y se componia de la voz, de los modos, de los organos, y de las lyras; dandonos luz para ello. aquel lugar de *Tertuliano lib. 10. expect. cap. 10. qua uero uoce, & modis, & organis, & liris transiguntur.*

Cantauante los versos con la voz al son de mucha diferencia de flautas, y de varios instrumentos de cuerdas, ò, ya juntos todos, ò, ya alternandose, que es vna puntualissima distincion que hizo *San Isidoro lib 3. origin. c. p. 19.* tomandola de los musicos antiguos; pues con la voz significa la musica harmonica, con los organos la organica, y con las lyras la rithmica; pero la que mas propriamente tenia respecto à la tragedia era la harmonica.

De la musica organica, que es la que consta de flautas, fue comun su uso en los conbites, y bodas, y con grande frecuencia en los theatros para las comedias, y tragedias, y en las exequias funerales; pero menos noble que los otros.

generos, y por esso aborrecido de Minerua su primera inuentora, pues dize Euthacio que aduirtiendo la fealdad, que causaua en el rostro el espiritu con que animaua la flauta, la arrojò, y abominò de su musica; à cuya causa los que asistian en los funerales, y en las tragedias se cubrian los rostros, y caras con mascarillas para encubrir su deformidad, quando soplauan la flauta, como lo aduirtió Prudencio lib. 1. contra Symacis.

Vt traxicus cantor ligno legit hora cauato.

Grande aliquis, cuius per hiatu carmenan helet.

De donde se llamaron *personas* las mascarar, deduciendo su ethimologia *Gabio Basco*, *apersonando* porque suena mucho, y de ay se llamaron las fabulas *personatas*, porque se representauan cõ ellas, como las tragicas, y las satiricas.

Varios fueron los modos de la musica, los mas celebres empero fueron el *Lydio*, el *Phrigio*, el *Dorico*, y el *Ionio*. el *Lidio* quiere Apuleyo fuesse lastimoso, y triste, el *Phrigio* deuoto como para cosas sagradas, el *Dorico* belicoso, y el *Ionio* vario, y otros los varian con grande diferencia, pero el mas adaptable, y propio para la tragedia en el sentir de *Atheneo*, y *Plutarcho* era el modo como siendo tambien propisimos de las flautas el *Phrigio*, y *Lidio*.

Bay-

Baylaban pues, y dançauan en los choros al fon de los instrumentos, y versos que se cantauan; y las danças *Eumelias* eran las mas propias de la tragedia, pero la llamada *Thermaustrida* fue celebre por los saltos, y agilidad en el ayre, y los versos que se hazian para que à su musica se baylasse se llamauan *Hipochemata* segun *Aristeneto*, y *Prodo*, y se representauã fabulas enteras, hablando con las manos, y pies, y los mouimientos; gestos, y acciones, y estas danças se llamaron *Panthomimias*, y *Chironomias* con las dos halma, y lactisria que junta *Scaligero* siendo aque!las naturales de la tragedia, grã lugar el de *Casiodoro lib. 4. var. epist. 51*

Digo por vltimo que no solo se cantaua, y tañia en los choros, sino que se dançaua tambien al mismo compas de la musica, y las mudanças tenian misteriosa significacion, ya de los mouimientos de los Ciclos, ya de la variedad, ò estabibilidad de los elementos *Maxio Victorino lib. 4. de art. Grammat.* enseña que los siete Cielos primeros de Planetas con los que despues los abrazan forman vn musico conuento en sus cursos continuos q; dieron ocasion, y principio à las acordadas mudanças de los choros siendo manifesto testimonio de este origen su mismo mouimiento, pues el primero que se llamaua *Strophe*
 era

era desde la mano derecha bolviendo sobre la siniestra, y en el se imitaua el q; es primero mouimiento en los Cielos del Oriente al Ocaso, y el següdo llamado *Antistrophe* era al contrario empeçando de la mano siniestra, y bolviendo sobre la derecha cuya imitacion es clara de la otaua esphera, y de los Planetas inferiores, que repugnando al primero mouimiento ellos se bueluen de aquella forma con el suyo propio de el Ocaso al Oriente, el *Epodo* que se seguia despues parandose los choros despues de repetidas bueltas en el theatro tragico, denotaua la consistencia, y estabilidad de la tierra, pues en torno de ella se mueuen los Cielos, assi lo siente el scholiastes de Pindaro, en la explicacion, q; haze de el ternario de Estetichoro, aunq; no falta quiẽ afirme hauer sido Theseo el inuentor de las mudanças de los choros, porque haviendo muerto al Minotauro, pagando en Delos sus votos a los Dioses celebrò bayles de intrincadas mudanças, en memoria de las torcidas, y enredadas calles del Laberintho.

La diuersion de el choro en *Parodo Stafimo*, y *Commo* con todas las demas cosas, y particularidades de la tragedia, se podran ver en las illustraciones, que hizo Don Joseph Antonio a la Poetica de Aristoteles, donde con acostumbra-

eru-

erudicion, y elegancia juntò quanto se pueda dezear, y de donde yo he libado estos fragmentos por mayor de la tragedia.

Quedan ahora el ajustar los assumptos, que ha escrito Don Joseph à esta Musa de quien hemos dicho, es propiissima la tragedia, y no las vemos en sus obras à que responderè, que como no solo no es facil, pero casi imposible el traer à los numeros castellanos, y su blandura aquel rigor antiguo de las tragedias Griegas, y Latinas cõ la severidad de sus leyes, no ay q; admirar faltè en esta Musa, pues de si, y de D. Frãncisco de Quevedo confieffa su compilador q; lo intentaron varias vezes, pero desfallecieron en su consecucion, hasta que despues de hauer este Siphorodado al monte repetidas vezes con el peñasco al ombro, le encimò por vltimo dando al Mundo las *royanas* à demas q; no aplicò el genio D. Joseph à esta dureza de metros, ni estan en estilo en España, ni se como pareceria oy la celebracion de vna pompa lugubre con el ceño de la antiguedad, cuya indigestion no fuera manjar à proposito para los estomagos delicados; buen exemplo tenemos en las comedias de *Plauto*, y *Terencio*, cuyos modos no ha imitado ninguno en nuestros coliseos, y patios ya empero hizo vna cancion Pindarica con todas las leyes

leyes que pide su estructura, y composicion que juzgo no es, inferior à ninguna otra, y escriuiò assi mismo dos eglogas. Pastoricias en esta Musa, que pudieran ser compañeras de las de *Maron*, y *Pontano*, siguiendo los exemplares de Poetas. Ilustres; con que por la parte que pertenece à la Traxedia à *Euterpe*, executò la especie Drammatica. à que se llegan muchos, y muy delicados, y sentidos versos, que, dà ala estampa como son *Epice lios*, *Inscripciones sepulcrales*, *Canciones Funebres*, *Epit. phios* y otros celebrando, y llorando las Muertes, y entierros de Personas Ilustres por sus partes con q; tocandole tambien à *Euterpe* en General todas las Poemas funebres; que a cecrito en este asunto Don Ioseph; con justa raçon se deuen aplicar à esta Musa, que vnida Y hermanada con *Caliope* y *Vrania* formaron vn dulce; suave, y blando choro de Musica concertuosa, y Harmonica, y quedara de esta suerte cabal, y Cumplido el Parnaso, alterandose los dos choros de, Cima, à, Cima



EVTERPE

MVS AIII.

CANTA EPICEDIOS

LVGVBRES, Y METROS AMEBEOS,
REPETIDOS EN CHOROS
TRAXICOS

ESTO ES

EPITAPHIÓS, FVNEBRES LOORES, Y
FVNERALES PONPAS, EN CELE-
BRACION DE LAS VIRTVDES,
Y PROEZAS GLORIOSAS DE
VARONES GRANDES,
Y CLAROS

Yy

PIN.

Pindarus in Nemeis. Ode 5
Strophe 2. Colon 8.

Latia Toga à Ioan Lonicero
Donatus

ETENIM QUI EX HEROIBVS INSIGNES
BELLATORES FVERVNT, VEL POST
MORTEM ENCOMIA CONSECVTI
SVNT, CELEBRANTVR, NANQVE
ET CITHARIS, ET SONORIS
TIBIARVM CONCENTIBVS
OMNE PER AEVVM.

Idem in isthmia Ode 8. Dieresi 6.

VISVM EST ITAQVE SVPERIS, BONVM
VIRVM, IANQVE DEFVNCTVM
VITA, HIMNIS DEARVM
COMMENDARE.

EV-

EVTERPE Tragiciis Vox Delectata Choreis



Las lagrimas y lamentos
En dolor que es tan atroz
Seran deleite a mi voz
Contraxicos Instrumentos



EVTERPE

M V S A III.

CANTA EPICEDIOS LVGVBRES, Y METROS AMEBEOS, REPETIDOS EN CHOROS TRAXICOS.

Veni Auster Perfla Hortum meum

Ala Muerte del Rey Nuestro Señor Don Phelipe IIII.

SONETO I.

M Vstia à los soplos de Aquilon feucro,
 Desgreñada la pompa floreciente,
 Sin Alma el campo, sorda la corriente
 Del limpio Tajo, y el cristal Hiberro.
 La Hesperia yaze; por que el golpe fiero,
 De Boreal cuchilla tronchè ardiente
 Aquel Clauel Real, que el Alma siente,
 Y llorará del Tibre el gran Clauero.
 Ven Austro pues, Fabonio regalado,
 Boton purpureo de la flor mas bella,
 Delicia de el Abril, vida del prado.
 Pifa sus Campos; sus Iardines huella
 Que à tu aliento fecundo, y animado
 Cada oja serà, fragante Estrella.

yY 2

Al

ALMISMO ASVMPTO.

II. **R** Ompa los Excs del Celeste muro
 El rayo, que le oprime arrebatado,
 Y en Vrnas de zafir guarda del Hado,
 Quanto destroza el golpe mas seguro.
 De ambos Mundos fue Rey (o caso duro)
 Este portentoso, que al Ocaso à dado,
 Fragante pompa al vltimo cuidado,
 Y à blanca nube vn coraçon tan puro.
 O piedad, ò dolor, ò delengaño?
 O Iornada forçosa, que la vida
 Restituye en ofrenda al sacrificio.
 Como no vençe la raçon al daño,
 Y si en los lãspes Imprimiò la herida,
 Quien en Barro asegura el edificio.

ALMISMO ASVMPTO.

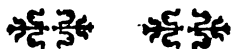
III. **E** N tumba de coluros, y zaphiros
 Guarde el Amor memorias abrasadas,
 De aquel gran Campeon, cuias pisadas
 Ympresas mira, en Celestiales gyros.
 Amantes buelen traxicos suspiros
 Las regiones Antarticas, y eladas,
 Y las cenizas que arden veneradas,
 Sean cuidado à los flamantes tiros.

De-

Descanse en paz el Rey de el Occidente,
 Cuyo heroico cadauer blando sella,
 Glorioso Pantheon Augustamente.
 En los montes refuene la querella,
 El Tajo llore en su humida corriente,
 Y al firmamento añadase otra estrella.

*Ala Muerte del Principe don Balihasar de las
 Españas.*

M As duro eres que el marmol fino lloras. VI.
 Desatado en follozos pasagero,
 Pues ya el planeta de el Imperio Hiberno
 las sombras mide, si contò las horas.
 Malignas discurrieron las auroras,
 En lastimas trocado el Emisphero,
 Y aquel dia que sientes por proftero
 Culpando su crueldad, ya le mejoras.
 El Principe murió de las Españas
 Glorioso Balthasar, lucero ardiente
 En quien el Sol su luz substituià.
 Atropos cortò el hilo à sus hasañas,
 Viò coronada de esplendor su frente,
 Y le lloran los terminos de el dia.



Al-

ALMISMO ASSUMPTO.

V. **S** I el Hebro en su corriente caudaloso,
 Compasiuo al dolor de nuestros males,
 En lagrimas no trueca sus cristales
 No es Rio, es vn peñasco pauoroso.
 Las sombras pisa de el comun reposo,
 Al que heredando tantos tymbres reales
 Los arcos esperauan triumphales,
 Marte Español, y vencedor glorioso.
 El grande Balthasar, rayo primero
 De el Iupiter Austriaco de España,
 Mayor estrella, si mayor lucero.
 De la Hiberia; el terror de la campaña
 Aquel que abandonado el limpio azero,
 De esplendor Celestial su frente baña.

A los dos Pompeyos el Grande, y sexto Pompeyo valientes Capitanes de Roma que murieron separados y tan lejos de la patria.

SONETO SEPVLCHRAL.

VI. **D** E quien no fue capaz toda la tierra,
 Es capaz este rudo Monumento,
 El gran Pompeyo tiene aqui su asiento,
 Aquel rayo de Roma, y de la guerra.

El-

El Africa tan grande gloria encierra,
 Muerto à traicion con fin duro, y violento,
 Para que fuese, ò Cielos escarmiento,
 De quanto quien se fia de otro, yerra.
 Sexto en el Asia, y en Mileto muerto,
 Que la Fortuna el mal afsi reparte,
 Quando su rueda lo fatal destina.
 Vno, y otro apartado, es cuerpo yerto,
 Que vna del Orbe sola, aun q; gran parte
 No era campo bastante à tanta ruina.

*Al Tumulo que se hizo del Rey Nostro Señor Don
 Philipe quarto, en la Ciudad de Caller*

E Ste que admiras funeral encanto,
 Lucida pompa en Vrna de Diamante VII.
 Encierra, ò Peregrino, aquel Athlante,
 Que fue del mundo prodigioso espanto.
 Salga en raudales despeñado el llanto,
 Y en la hoguera del pecho mas constante
 Labre el dolor, la herida penetrante,
 Que el alma siente quando pierde tanto.
 El Porfido que oprime, ò dura suerte,
 De Phelipe el valor, el sacro buelo,
 Oy tributa triumphos à la muerte.
 Nació para morir, gran desconuelo,
 Mas q; no muere el gran Monarca aduierde,
 Por que se ynmortaliza al quarto Cielo.

Aca-

A Carlos quinto en su Muerte.

VIII.

G Ante tu Augusta fue primera Cuna,
 Y escuela militar la ynuicta España,
 Francia, y su Rey tropheo en la campaña,
 Y tu Nombre victoria hasta la Luna.
 Vasalla fue à tu ymperio la Fortuna,
 Tu espada triunfo fue, tu voz hazaña,
 Soliman te temblò qual debil caña,
 Y de la Religion fuiste Coluna.
 El Aguila puliendose los buelos,
 Repite el nido que temió el Pagano,
 Y en quietud reposò magestuosa.
 Subiste, ò Carlos à los altos Cielos,
 Y lloraron tu Ocaso soberano
 El Tajo, el Rhin, Danubio, Albis, y Mosa.

Ala Muerte de vn Cauallero moso.

IX.

M Ira vn exemplo de la vida humana,
 Y vna pena en los ojos oprimida,
 De aquel, que en el orgullo de su vida,
 Hizo à la muerte competencia vana.
 No ay, que fiar en jubentud losana,
 Pues vemos mas segura la caída,
 Y esta flor, que brillaba de luzida,
 Fue Aurora ayer, y Ocaso à la mañana.

Qui.

Quien no teme à este aviso scassegura,
 Ser escollo en el Mar de tantas penas,
 Poluo es oy el que à sido peña dura.
 Rompe los yerros, rompe las cadenas,
 Que no es muy sabio aquel, q; se aventura
 En juzgar estas causas por ajenas.

A la Muerte Traxica de el Marqués de Camarasa.

E L Rayo no se atreue à lo sagrado, X.
 Respectando el laurel su verde rama,
 Y antes le alaga el fuego de su llama,
 Que le mire en cenizas desatado.
 Mas ha? Parca cruel ha? duro Hadò?
 Que riguroso lo Celeste ynfama,
 Y estrella, que amenaça, y que derrama
 Rayos de muerte, mutacion de estado.
 Al solio real, y soberano asiento,
 Ympulsos de engañada fantasià,
 Se eleuan escalando el firmamento.
 Alientan los Gigantes su osadià,
 Mas Ioue castigò su atreuimiento,
 Postrando à rayos tanta felonìa.

*A Hercules abrasado en el Oeta por el engaño,
 y Amor de Deyanira.*

R Ayo de Lybia, asombro pauoroso XI.
 Del Trifauce feroz, de el Cancerbero,
 ZZ Que.

Que armado Campeon fuerte guerrero,
 Venciste à Aberno, y al Leon famoso.
 En Erimantho el Iauali espumoso,
 De tu valor heroico fue pechero,
 Y à la Hydra Lernea el Monstro fiero,
 Las cabeças cortaste valeroso.
 Triumpho tu Claua fue en diuersas lides,
 Mas te vence de vn Ciego la faeta,
 Con Deyanira, cuyos lazos pides.
 Mira quien fue de tus hasañas meta,
 Y como Amor te à puesto (sacro Alcides)
 Pues mueres abraçado en el Oeta.

A FERNANDO CORTES.

XII. **T** Riũpho fue de tu braço, y de tu espada
 Cortando montes de ceruleas brumas,
 Por campañas de liquidas espumas,
 La America de plumas coronada.
 Marte te tubo ynuidia en la estacada,
 Venciste en la Iusticia à muchos Numas,
 Que en vna, y otra (si) disputas sumas,
 Dio leyes tu baston, y tu zelada.
 Celebren tu ynmortal sacra memoria,
 Desde el Tajo hasta el Ganges en la orilla,
 Las Musas, y la fama con la historia.
 Penda tu ynuieta, y ynclita cuchilla,

En-

En el templo de Marte para gloria,
O esplendor generoso de Castilla.

*A la Violenta, y desgraciada muerte de Don Agustin
de Castelnui Marques de Laconi.*

E Ste Castillo, que admiraron fuerte XIII.
Los filuos de los mas ferozes vientos,
Que furiosos, atrozes, y violentos,
Estrago le quisieron de la muerte.
Esta Torre soberuia, à quien la suerte
Armò de pedernal en sus cimientos,
Siendo sus fuertes duros fundamentos
Blanco donde la saña el tiro acierte.
Ya al filuo ardiente de traidora vala,
Se mira demolida en el arena,
Postrada à su crueldad toda su gala.
Sin perdonar à la menor Almena,
Humo vomita, viuo fuego exhala,
O dolor, ò tormento, ò muerte, ò pena.

*A la desgraciada muerte de Don Francisco Sarmiento
y luna Marques de Camarasa, en alusion de
los dos Apellidos.*

E Sta Luna, que vimos tan crecida, XIII.
Este Sarmiento, que admire frondoso,

El, en esta montaña tan pomposo,
 Y ella, en este Emispherio tan lucida.
 Estos que fueron de la humana vida
 Exemplo con suceso lastimoso,
 Descansan ya en el vltimo reposo,
 Muertos con vn dolor, con vna herida.
 Aquella su esplendor manchò luciente,
 Con alcuoso horror de ynfame vala,
 Trocando en humo, y sombra su Oriente.
 Este (marchita su florida gala)
 Fue destrozado de Segur ardiente,
 O Muerte tu poder todo lo yguala.

Ala Violenta muerte de la Hermosa Anarda.

XV.

TEnte mano alcuosa, y fementida,
 Que manchas tu valor, manchas la pura
 Casta Azufena, con accion ympura,
 Y la naturaleza esta ofendida.
 Que te à hecho esta flor tan escogida?
 En que te ofende dime su hermosura?
 Aduerte, que es baxeza, y que es locura,
 Quitar cruel à vna muger la vida.
 Muebate à compassion tanta belleza,
 Y tanta nieue como ostenta el cuello,
 Yele tu fuego, ablande tu fiereza.
 Cieguen tu luz los rayos del cabello,

Pe-

Pero bien ciega estás con tu braueza,
Si à la ynfamia postrera hechaste el sello.

A la infeliz muerte de doña Ynes de Castro.

HA traidores, ha aleues, ha tiranos?
Ha crueles, ha barbaros, ha fieros? XVI.
Que ensangrentais cobardes los azeros,
En yna dama en quien poneis las manos.
Como sufren los Cielos soberanos
Tanta crueldad, y tales defafueros,
Vosotros fois fidalgos caualleros;
Sois ynfames, fois viles, fois villanos.
Ha ynfelize beldad, luzido astro
Que à la del Sol flamante, y à la Esphera
Añades luz(ha cuello de Alabastro).
Garza diuina, hermosa Primavera,
Venus del Tajo, Doña Ynes de Castro,
Nayas lloren tu muerte en su rybera.

*AL REY DON RODRIGO VLTIMO
DE LOS GODOS.*

GOdo ynfeliz, Rodrigo desgraciado, XVII.
Que terciando la Pica, y Cofete,
Te vió funesto el claro Guadalete,
Mas de delicia, que de yerro arrojado.
Adonde está el valor, que has heredado,
Adon-

Adonde el brio, que tu ardor promete,
 Triumpho eres ya de barbaro Ginete,
 En sus ondas, y arenas anegado.
 O triste España quanto Alarbe cruza,
 Teñida en sangre tu feroz campaña,
 De vna, y otra morisca escaramuza.
 Quanta Marlota, y Capellar te baña,
 Espera ò tu caudillo, aguarda Muza,
 Que ya Pelayo baja la montaña.

A LA REINA DIDO EN SV MVERTE.

XVIII. **O** Fuerza de el Amor, y la fineza,
 Y de su, Harpon mortal desaffossiego,
 Que Bendado con luz, y Lince Ciego,
 Rinde á su ymperio la mayor alteza.
O Elisa adonde està tu gentileza,
 A Sicheo fiel, y forda al ruego,
 Como en sangrè bañada das al fuego
 Tu valor, tu desden, y tu belleza.
O, lo que puede vn barbaro desprecio,
O, lo que siente, vna muger dexada,
O, á lo que obliga Cielos vn mal trato.
 Valiente fuiste Eneas, pero necio,
 Y fue cobarde pues la hiriò tu espada,
 Y quedarás al Mundo por vn orato.

Ala-

*A LA TRAGICA, Y YNEFAVSTA
muerte del Gran Pompeyo.*

Que hazes traidor; assi la fee profanas,
Que al hospedage debes, y el seguro
De la mistad, yndefectible muro,
En historias sagradas, y profanas.
Ha ynfelize Pompeyo? las tercianas,
De Campania te hizieran(Hado duro)
Mas gloriosa la muerte, y no el perjuro
Cuchillo, que cortò pompas vfanas.
O muerte, en la Pharsalia no le viste,
Haciendo frente a Cesar vencedora,
Por la patria, que el caso llorò triste.
Como di le guardaste para aora,
Y acerbo finà tantas glorias diste,
Quitando al mundo lo que Roma adora.

XIX.

*AL SVCESO TRAXICO DE PIRAMO,
y Tisbe acabando conel verso que comenzò
el suyo enocasion semejante Garcilaso.*

Iunto al moral el sitio destinado,
A dulcissimas lides de Cupido,
Tisbe esperaba, y alterada al ruido
De yna fiera, corriò con pie turbado.
Pierde el Cendal; el bruto le à encontrado,
Y.

XX.

Y en espuma fagrienta le à teñido,
 En ocasión que Piramo à venido,
 Traido de su Amor, y su cuidado.
 Tisbe esclama do estàs (ò trance fuerte)
 De alguna fiera son estas pisadas,
 Sus Tocas estas son (ò dura suerte)
 Rotas las miro aqui, y ensangrentadas,
 Y dixo ya abraçado con la muerte,
 O dulces prendas por mi mal halladas.

ALA MUERTE DE CLEOPATRA
mordida de el Aspid.

XXI.

Q Ve haçes Cleopatra, sol de Alexandria,
 Delicia del Amor de Marco Antonio,
 Asumpto singular del Choro Aonio,
 Portu fec, tu beldad, tu biçarria.
 Como aplicas el Aspid (suerte ympia)
 Al pecho que arrullò blando Fabonio,
 Sies por dar de tu empeño testimonio,
 Ya lo saben los terminos de el dia.
 Tente ò Reina, no muera tu belleza,
 Que el Amor de esta acion gran láuro saca,
 No abrigues no, esta fiera en blando seno.
 Mas ay, que el ocasiona esta estrañeza,
 Que el Aspid para el Aspid es triaca,
 Y Antidoto el veneno, de el veneno.

Av.

AVNA DAMA A QVIEN QVITARON
la vida violentamente.

XXII.

C Andidos los Iazmines, y las Rosas,
Con el Clauel purpureo si sangriento,
Pompa mustia seran de el monumento
De Cloris, sacro honor de las hermosas.
Floridas, si ynensibles. Mariposas,
Sus alas arderan al firmamento
Desus ojos, que ya son escarimento,
De lo que duran las humanas cosas.
De su beldad al mas fragante mayo,
Que culto viò Aranjuez en sus pensiles,
Ya es de la Parca lamentable ensayo.
Apenas dies, y siete contò Abriles,
Quando rendida al vltimo desmayo,
Fue triumpho del poder en manos viles.

A la muerte de una Dama.

G Varda este Marmol Pario en su escultura, XXIII.
Mordido del Sincel (ò peregrino)
El Milagro mas puro, y mas diuino,
Que viò el Amor, la mas bella hermosura.
Anarda yace aqui; cuya blancura,
Cuyo candor purpureo, y cristalino,
Ya es sombra muda de cruel destino,

Aaa

En.

En noche transformada su luz pura.
 Amor sin Arco está, sin sus Harpones,
 Que todos los tomaba de sus ojos,
 Para sus triumphos racional Aljaua.
 Muda la felua, y dulces Amphiones,
 Sordo el Tormes, q; viendo estos despojos
 Sus guijas de oro en sus lamentos laua.

Ala Muerte de una Dama mui hermosa.

XXIV. **T**V la mataste Amor, tu la mataste,
 O ynuidias de tu Madre Cytherea,
 Tuya à sido esta empresa, y la mas fea,
 Que de tus Viras fabricò el engaste.
 Tu crue!, fementido abandonaste,
 La luz à la del Sol deidad Phebea,
 Tu à Pomona, à Pandora, y Amalthea
 Las vidas, y las gracias vsurpaste.
 Injusto es tu poder, como tirano,
 Digalo Euterpe en lugubres Endechas,
 Llorando aquel prodigio soberano.
 Pero poco del tiro te aprouechas,
 Que en pena de rigor tan ynhumano,
 Te has quedados sin viras, y sin flechas.



Al.

Al Conde de Saldaña Padre de Bernardo de el Carpio, que murió ciego en el Castillo de Luna.

Q Ve bien entre el Arnes, y Yelmo duro, XXV.
 Se enlazan del Amor plumas doradas,
 Que bien despues de lides disputadas,
 Parece el ocio con Amor seguro.
Venciste (ò Conde) el soberano muro
 De Ximena, à finezas bien pagadas,
 Pero, entre dulces ansias malogradas,
 Te encontrò la crueldad (ò Hado oscuro).
Los ojos te sacò el Amor violento.
 Derribando tu prospera fortuna,
 Y hasta la tumba fiero te persigue.
Iusto es Conde castigo tan sangriento,
 Pues merece quedarse asia la Luna,
 Y morir Ciego quien aun Ciego sigue.

*A IVLIO CESAR MVERTO EN
 el Senado.*

D Esprecio no, recelo ser debiera XXVI.
 La preuencion atenta de Spurina,
 Y excusaras (ò Cesar) la ruina,
 Que en el senado ay misero te espera.
No fuerza, no el ynflujo de la Esphera,
 Ni obliga al sublunar, pero le ynclina,

Y aun que el sabio en los Astros predomina,
 Su ynfluencia en las almas reberbera.
 Moriste ò Campeon en el Senado,
 Y en la paz, que los meritos mejora,
 Quando en Pharsalia el mûdo te a tenblado.
 O quanto guarda la postrera hora?
 Alli vn gran riesgo fue leal cuidado,
 Y vna seguridad aqui traidora.

A DON FRANCISCO DE ESQVIVEL

XXVII.

Arçobispo de Caller.

Que lagrimas, que voces, que lamentos,
 pueden bastar para llorar tu Ocaso,
 Pastor Sagrado, que con manso paso,
 Al Cielo subes despreciando vientos.
 Derramen lagrimosos pues accentsos,
 Las sacras moradoras del Parnaso,
 Llorando tan aceruo, y duro caso,
 En metricos si roncocos ynstrumentos.
 Euterpe sacra cubra el rostro bello,
 Con la madeja, que fuè afrenta al oro.
 Derramando sin orden el cauello.
 Llore Caller perdido este thesoro,
 Yncline el Pindo su sagrado cuello,
 Y en sus cauernas se repita el lloro.



A DON.

A DON FRANCISCO DE ESQUIVEL AR-
cobispo de Caller, que está enterrado en el San-
tuario, que labró de los gloriosos Martires de
Cerdeña, obra ynsigne, y admirable.

D Escansa en este Marmol yerto, y frio, XXVIII.
 El famoso Esquiuel, el gran prelado,
 A cuyo sitio, y golpe del Cayado,
 El indocil Rebaño cedió el brio.
 Su Sal gustò, y el caudaloso rio
 De su doctrina, le bebiò sagrado,
 Logrando por su celo, y su cuidado,
 El ynuerno el Redil, sombra el estio.
 Ynquiridor de glorias con desuelo,
 Cabò las grutas ynquietò el reposo,
 De tanto Diuo Atheta cuyo buelo.
 Las Espheras cortò magestuoso,
 Labroles Pantheon, y subiò al Cielo,
 Con multitud de Martires glorioso.

AL SEPULCRO DE ORPHEO.

S I en el Mudo silencio, si en la vmbrià XXIX.
 Estancia, y en la sombra (ò caminante)
 El Marmol te callare el tierno Amante
 Que esconde, telo dize la voz mia.
 Yace pues en su Lofa yerta, y fria,
 El que con dulce Amor, tierno discante,
 A Eu.

A Euridice librò con paso errante,
 De la region de Rhadamanto ympia.
 El Orphco diuino, a cuyo acento,
 La selua pasos diò, siguiò la fiera,
 Corrieron los escollos, cejó el viento.
 El Hebro se detubo en su ribera,
 Y pudo tanto el lirico concento,
 Que hasta el Herebo melodias era.

*AVN AMANTE DI FVNTO QVE POR
 atreuido fue despreciado.*

XXX.

G Varda este bien labrado Monumento,
 Que fatigas debió à Phidias primeras,
 Vn Amante que ardiò Plumas, y Ceras,
 En los ojos de Ynes, bello elemento.
 Padeciò glorioso su tormento,
 Encendido en las dulces primaueras
 De su rostro, y en alas lisongeras,
 Flores quiso libar, mas fue escarimento.
 Escalar yntentò la resulgente
 De Ynes hermosa, y abrasada Esphera,
 Ycaro presumido con engaño.
 Mas al beber las luzes de su frente,
 Despeñado cayò, para que fuera
 Feliz el precipicio, y dulce el daño.

AL.

AL SEPULCRO DE VNA DAMA HER-
mosa, habla con el Marmol el Poeta.

NO apremies dura ynexorable losa,
Las cenizas, los huesos dela bella
Cloris diuina, Magestad aquella,
Que en Ida vencer pudo por airosa.
El purpureo jasmin, candida Rosa,
Y de los Cielos la mayor estrella,
Todos perdieron (ay Amor) en ella
El carmin, el candor, la luz hermosa.
Sella pues su cadauer blandamente,
Guardando en rica caja sus cristales,
Para que de ella el Sol tome su Oriente.
Se enciendan en su boca los corales,
Respire el prado el ambar floreciente,
Y aumenten las Auroras su caudales.

XXXI.

A VNA RELIGIOSA MVI HERMOSA,
y de gran virtud, que murió moça.

NO he de llorar por mas que te contēplo
Muerta, y q; à Abril sin alma le as dexado,
Y el arroyuelo de dolor quebrado,
En las guijas se quexa sin exemplo.
A melodias pues, à glorias templo,
El instrumento que guardè colgado,
Que.

XXXII.

Que no muere quien todo su cuidado,
 Puso en la Religion, puso en el Templo.
 Viuiste exemplo de virtud atodas,
 Siendo ynuidia de todas las bellezas,
 Despreciando las galas, y las bodas.
 Fueron tu adorno duras asperezas,
 Y quando para el Cielo te acomodas,
 Se á de cantar, y no sentir tristezas.

*AVNADAMA QUE MVRIO, Y
 fue muy celebrada.*

XXXIII.

Peregrino si el Porfido no llora,
 Es porque guarda la belleza pura
 De aquella Celestial rara hermosura,
 Que al Sol luzes prestò, llanto à la Aurora.
 Maligna estrella trujo prostrer hora,
 En el yncendio de vna calentura,
 Y en esta breue, y rica sepultura,
 Belleza, y horas Lifida mejora.
 Lloro tu, que perdiste ardiente llama,
 Donde a giros quemaste en ansias sumas,
 Tus Ceras Mariposa dela fama.
 Iusto es pues, que en el llanto te consumas,
 Porque faltando tan hermosa dama,
 No ay Esphera de Amor dõde arder Plumas.

ALA-

*ALA MUERTE NVNCABIEN LLORADA
de Frai Hortensio Feliz Parauccin Honor
de Milan, y España.*

XXXIV.

P Heniz de el Sol, feliz parto de el dia,
En cuya Lira por sus cuerdas de oro,
Melodias alterna el Thespio choro,
Tu vocal vsurpando melodia.
Como (ay dolor) tu metrica harmonia,
En sombras yace, y en continuo lloro,
Quien tan precioso nos robò thesoro?
O hado? ò muerte? ò noche negra, y fria?
Moriste Hortensio, y con tu voz diuina,
Las delicias Hortenses de Thesalia,
Marchitaron su pompa peregrina.
Lagrimas por Aijofar da Castalia,
Sordo està el monte, muerta Cabalina,
Sin luz el Sol, sin gracias Accidalia.

Ala muerte de la Reina doña Isabel de Borbon.

XXXV.

E L Lirio Real que en el pensil hermoso,
De la Francia nació bello cuidado,
Del Aurora, y el Sol està tronchado
De el fiero Notho, y Aquilon furioso.
Descansa ya en el vltimo reposo,
Obediente à la ley de el duro hado,

Bbb

La.

La que leyes à España, y gloria à dado,
 En dulces lazos de su amante esposo.
 Muriò Isabel ceñida de coronas,
 Y de virtudes, y valor ceñida,
 Palas de España, asombro de Belonas.
 Lleue la fama en Bronçes repetida,
 Su nombre Augusto por las cinco Zonas,
 Llore su muerte, inuidiele su vida.

*AL SEPULCRO DE VNA DAMA
 grande musica, y hermosa.*

XXXVI.

NO toques essa piedra pasajero,
 Que el cõtacto menor de ympulso leue,
 Por cada poro consonancias mueue,
 Dulces, que alterna amante el Emisphero.
 No la lyra de Thracia, no el Guilguero
 Musico, à quien la selua accentsos deue,
 Y en la copa de vn sauze perlas bebe,
 Es mas tierno, mas dulce, mas parlero.
 Syrene aqui descansa blandamente,
 Colgado de vn Cipres el Plectro de Oro,
 Syrene bello encanto de Occidente.
 Cuyo conuento musico, y sonoro,
 Mouiò el escollo, congelò la fuente,
 Y aprisionò las almas con decoro.

AL.

AL SEPULCRO DE RACHEL.

XXXVII.

E Ncierra este Mosayco Monumento,
 Los huesos de Rachel bella serrana,
 Que candores prestaua à la mañana,
 Y luzes añadià al firmamento.
 Llorò Iacob en funebre lamento,
 La palidez de jubentud losana,
 Llorò ya poluo la purpurea grana,
 Y arrebatada tierna flor del viento.
 Que incendios, que fatigas, que de ardores,
 No bebiò de Sichen en los cristales,
 Que glorias, que regalos, que de amores.
 Mas tantos bienes se boluieron males,
 Las que fueron delicias son horrores,
 Que todo tiene terminos fatales.

A una dama hermosa q; murió aogada en una tormenta.

XXXVII.

M Verto yace el Amor, muerta la vida,
 Y las flores, que fueron pompa vfana,
 Y cuidado al albor de la mañana,
 Palidas sombras son, grana mentida.
 Muriò no de dolor, menos de herida,
 Aquella Celestial bella Serrana,
 Deidad del monte en jubentud losana,
 En urnas de cristales su mergida.

Bbb 2

O.

O crueldad, ò dolor, ò pena dura?
 O perfido rigor, ò amarga suerte?
 Que assi dispensas tan atrozes males.
 Nise tiene en las aguas sepultura,
 Adonde no estará decid la muerte,
 Si la vida quitais blandos cristales.

A una dama que murió de enamorada.

XXXIX.

E Scollo à los embates de Cupido,
 Y roca de cristal à sus Harpones
 Fuè my altiuez, rindiendo coraçones,
 Y triumphè de el orgullo mas erguido.
 Ynuidioso el Rapaz ya me à vencido,
 Abandonando de el Amor blasones,
 Y siguiendo soldado sus pendones,
 Sus flechas guarda el pecho enternesido.
 Libre viui, mas por fatal estrecha,
 Sus cadenas arrastro (ay hado fiero)
 Repetida en el alma mi querrelta.
 Quiero ay Dios sin sauer lo que me quiero,
 Y en esta losa que mis huesos sella,
 Muerta viuiendo estoy, viuiendo muero.

A una Dama que murió de Celos.

XL.

A Quella rabia del Amor ardiente.
 Aquella fiera, y engañosa Hiena,
 Aque.

Aquella muerte viua, y dura pena,
 Aquel mal, que se busca, y que se siente.
 Aquel cruel, y barbaro accidente,
 Que el alma arrastra, y el discurso enfrena,
 De las potencias misera cadena,
 Hijo bastardo de bastarda gente.
 Los Celos, O la Furia del Abismo,
 Me han puesto en este estado pasagero;
 Ten lastimà de mi piedad humana.
 Pues aun aqui su necio barbarismo,
 Los huesos me consume, y el postrero
 Dia, no es fin de su crueldad tirana.

A LA PHILAVTIA Y SVCESO DE NARCISO
muerto de enamorado de si mismo.

XLI.

R sueña entre las guijas los cristales,
 De limpia fuente, dulce, mansa, y clara,
 Narciso contemplaua; y ella auara,
 En lugar de regalos le dio males.
 Ambicioso codicia los fatales
 Rayos de aljofar, y en su bella cara,
 Mirando su hermosura mas repara,
 Encendidos de Amor ya sus corales.
 Arde amante abrasado en su hermosura,
 Contemplando la Imagen fugitiua,
 Y hablandole ala Ninpha con ternura.

VI.

Viua la jufga viendo el agua viua,
 exhala fuego, crece fu locura,
 Y muere de lo mismo que, se priua.

*A DON CHRISTOVAL CRESPI DE
 Valdaura, Vicecanciller de Aragon.*

SONETO SEPVLCHRAL

XLII. **R** Ecto Licurgo, y Numa justiciero,
 Me viò el Mundo en el folio preeminẽte-
 Y ceñido de grandes, y de gente,
 El mas humilde no quedò el postrero.
 Piadoso al bien, y con el mal feuro,
 Adornè de laureles mi alta frente,
 Y en laminas de Astrea diligente,
 Di á la posteridad mi nombre entero.
 Vno en la junta grande me aclamaua,
 Numeroso concurso, y à mi voto,
 El que mas bien sentia se llegaua.
 De la Naue de España fui piloto,
 La Reyna me enterrò tan pobre estaua,
 este vaso cascado, fragil, roto.



AL-

AL MISMO EN ALUSION DE LOS DOS
apellidos, de Crespi, y Valdaura.

EPITAPHIO.

A Qui yace Crespi. *Pino crecido,*
De virtud, y justicia *en valle de Oro,*
En quien los puestos vieron con decoro,
Lo justo authorizado, y defendido.
Librò de las tinieblas de el oluido
Su fama que fue en el vn gran thesoro,
Y yo con gratitud humilde adoro,
Sus cenizas deuoto, y avn rendido.
Iusto piadoso, fuerte, sobrio, entero:
Conseruò de su Dios, y Rey las greyes,
Siendo manso, inflexible, y justiciero.
Guardò ynuiolables sus sagradas leyes,
Lo apacible mezclò con lo feuero,
Y fuè amado, y querido de los Reyes.

XLIII.

A los dos Scipiones valerosos Capitanes Romanos.

NO fuisteis de la edad Scipiones,
Sino de la republica Romana,
Que crecida en grandeza soberana,
Sobre los Astros viò sus torreones.
Con el Sol compitieron sus blasones,

XLIV.

Por.

Por tanta gloria, que gozò Africana,
 Y hasta el Reino feliz de la mañana,
 Arbolasteis sus inclitos pendones.
 Llorò su ruina la Imperial Carthago,
 De vuestro brazo, y vuestro ardor ceñida,
 Siendo de vn Scipion sangriento estrago.
 Otro à Numancia la mirò rendida,
 De cada qual victòria fuè el amago.
 Pero la muerte les quitò la vida.

*A SAN ERMENEGILDO REY GODO DE
 España Martir por la fee Catholica
 ynscriccion à su sepulchro.*

XLV. **I** llustre Antagonista de la fee,
 Rubricaste con sangre su Rubì,
 Y el oloroso, y candido Alhelì,
 Clauel purpureo en su defensa fuè,
 Glorioso en el martirio ya te vee,
 De el Arriano, el perfido Alfaqù,
 Y el thesoro, que guarda el Potosì
 Desprecio vil de tu constancia hallè.
 Cortò tu cuello vn Barbaro feroz,
 Y tu caliente purpura, feliz,
 Esmalte fuè de soberana faz.
 Vida te diò suceso tan atroz,
 Siendo al alua de España Real matiz,
 La sangre que de Imperios fuè capaz.

AL.

AL ENTIERRO DE AMINTA.

S I al Sepulchro le deues la memoria,
 De la Ioya, que guarda, ò Peregrino,
 Suspende con los ojos el camino,
 Y contempla la vida transitoria.
 Aqui se encierra de el Amor la gloria,
 Y el honor de Pisuerga cristalino,
 Alma de su ribera, astro diuino,
 Y de Cupido racional victoria.
 Tropheo yace de la Parca Aminta,
 Pero hermoso, y dulcissimo tropheo,
 Que raios presta al Sol, nieue à la Aurora.
 Quando los prados, y las seluas pinta,
 Fuè voto, fuè suspiro, fuè desseo,
 De todo Garçon bello, que la llora.

XLVI.

Al Sepulchro de Lisi Dama Hermosa.

E Sta inscripcion q; tanto Marmol graua,
 Mordido de el Sincel mas elegante
 Te dirà con voz muda, ò caminante,
 Lo que siente el dolor, y lo que alaba.
 Con lagrimas de el pecho ardiente laba,
 Sus candidas mexillas todo amante,
 Y con funesto, y lugubrediscante,
 Llorà su Muerte, y dellorar no acaba.

XLVII.

Ccc

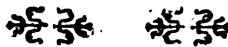
Que.

Que mucho, si murió la primavera,
 Que mucho, si murió (ay dolor) el alua,
 Que mucho, si murió la luz de el dia.
 Faltò Lisi, que todo ay Dios lo era,
 A quien por Sol, y Aurora hicieron salua,
 Los Paxaros con dulce melodià.

AL SEPULCHRO DE FLORINDA.

XLVIII.

NO es muerte, prision si de la hermosura
 Este en follages culto monumento,
 Carcel es de el Amor para escarmiento,
 De lo que dura el bien, lo bello dura.
 No es de Florinda muda sepultura,
 Sino de su rigor muro violento,
 Que de Cupido fabricò el intento,
 Mouido de la inuidia, que le apura.
 En este duro Porfido que debe,
 Vida al Sincel, y al tiempo duraciones,
 Y serà heroico empeño de la fama.
 La vida yace sea su Lofa leue,
 Depòsito de tantas perfecciones,
 Que ya murió el Amor mas no su flama.



Aflo.

A FLORINDA A QUIEN LLAMARON LA

*Cabe, causa de la perdida de España en
alusion à su Nombre.*

EPITAPHIO.

Florinda soy, flor, linda, y desgraciada, XLIX.
Por quien España entre lamentos gime,
Cuyas cenizas esta loza oprime,
En edad floreciente desojada.

Por mi en fangre se viò toda bañada,
Sin que fu estrago el coraçon lastime,
Viendo que Don Iulian su honor redime,
A los golpes furiosos de su espada.

El Amor mi gran prez, la confianza,
Y las promesas falsas de Rodrigo,
Hicieron empuñar la Adarga, y Lanza.

Burlome el Rey, de el Cielo fuè castigo,
Y no se admire si tomò vagança,
De quien fuè de mi honor duro enemigo.

Inscripcion sepulcral à la sepultura de Anarda.

DVra el dolor, aunque la flor no dura
De la belleza, que este nicho guarda,
Incluyendo en su espacio la gallarda
Gentilozza de Anarda, y su hermosura.

L.

Ccc 2

Apa.

Apagò vn vendabal la luz más pura,
 Que en el tēplo de Amor encendió Anarda,
 Luz, que para luzir Pomona aguarda,
 Y la Esphera de el Sol por cinosura.
 Murieron las delicias de Cupido,
 Y con ellas las gracias espiraron,
 Sonando el monte en ecco repetido.
 Todos su muerte, y perdida lloraron,
 Y hasta las Aues tristes en su nido,
 Lastimosas Endechas alternaron.



AVNA SEÑORA DE SINGVLAR
Belleza

EPICEDIO.

L Lorad, ò Venus, y llorad Cupidos,
Y quantas Nimphas bellas,
Seguis de Amor las abrafadas huellas,
Llorad en vuestros nidos
Paxarillos suaues,
Con tristes voces, lastimosas, graues,
Y oy à vuestros lamentos
Separen, y se enfrenen quantos vientos
Manda furioso Eolo,
Cercad, cercad el triste Mauscolo
De la diuina Anarda,
En quiẽ se encierra ay Dios, en quiẽ se guarda
La mas pura belleza,
Pauta, y diseño à la naturaleza;
La mas rara hermosura,
Que viò el Carcax de Amor duro, y tirano,
Y en folio soberano
De el Sol el carro bello,
Aquellas trenzas de oro, aquel cabello,
Que luz prestò al Hidaspes,
Es sombra de estos laspes,
Aquella blanca frente,

De.

De quien aljofar mendigò el Oriente
En elados candores,
Ya sufre de la Parca los rigores,
Sus diuinos luzeros,
Negros, rasgados, dulces, y feueros,
Que encendièron las vidas,
Ya sus luces dormidas,
Yacen confusamente,
Y padecen Ocaso, y Occidente.
Sus mexillas hermosas,
Que lo vulgar tuuieron de las Rosas,
Y olieron encendidas
Mirandose con sangre florecidas,
Ya mustias, en palores.
Trocaron los carmines, y candores,
Todo es ya palideces,
Todo ceniza bella,
Que la dureza da este Marmol sella,
Huesped si eres humano,
Humedece, con lagrimas el llano,
Escuche tus lamentos
La Esphera vagarosa de los vientos,
AcompaÑe tus queexas
El Monte, que no cierra las orejas,
Y en sus grutas, y huecos,
Te corresponde en lagrimosos eccos,
Poco sientes la pena,

Si.

Si de el discurso aqui no te enagena,
Husped no tienes alma,
Si aqui no dexas tu sentido en calma.

A AVGVSTO CESAR.

EPICEDIO.

M Ira como te acercas Peregrino,
Que guarda el Cenotaphio,
De quien el Cielo es corto Epitaphio,
El que de Roma fuè blason latino,
El Cesar valeroso,
Cuyo brazo famoso
Y esfuerzo sin segundo,
Adoraron los terminos de el Mundo,
El que su Augusta frente,
Coronò de laureles felizmente,
Y en el gran Campidolio,
Tuvo su asiento, y elevò su solio,
Llega con reuerencia,
No irrites su paciencia,
Si acaso viuir quieres,
Su silencio no alteres,
Que en este Monumento
Està animado el Marmol de su aliento.

ACA.

A CARLOS QVINTO.

EPITAPHIO.

EL Rhin, el Danubio, y Mosa,
 Temieron mi mano armada,
 Y de mi Escudo, y mi Espada,
 Ya es Guadarnes esta Losa.

*AVNA DAMA MVY HERMOSA, Y DE
 MVCHAS GRACIAS.*

EPITAPHIO.

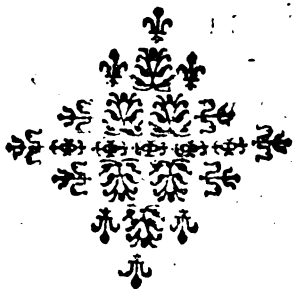
A Quella noble parte,
 La porcion animada,
 Que admiramos vn tiempo idolatrada,
 La gentileza, el arte,
 El donaire, el asco, la dulzura
 El ingenio, hermosura,
 El primor, y la gala,
 Desde la vna de el Sol hasta el Bengala,
 Toda aqui se contiene,
 Pues difunta Sirene,
 Y su vida difunta,
 En este Marmol, ay dolor se junta.

ALA

ALA MARQVESA DE POBAR MVERTA
EN SVS FLORIDOS AÑOS.

HABLA EL MARMOL.

S I llora como debe tu terneza,
Ablandaràs, ò huesped mi dureza,
Liquidaràs la Lofa,
Por que en ella reposa,
La Beldad de Castilla,
Peregrina de el Cielo Marauilla,
De Pobar gloria rara,
Aquella prenda cara,
De el volador Cupido,
Y ya es ceniza, sueño, sombra, oluido.



Ddd

ALA

ALAMVERTE DEL GRAN PHILIPPO

QUARTO, REY DE LAS ESPAÑAS.

CANCIÓN PINDARICA.

STROPHE I.

De 16. versos.

O Como triste suena, y horrorosa,
 Ronca la voz de la final trompeta,
 Que el Coraçon inquieta,
 Con ansia repetida, y pauorosa,
 O, como codiciosa
 El estambre vital Clotho le hila,
 Y Lachesis tirana
 En obillos atenta le detana,
 Para que dura, y fiera,
 Le corte la fatal cruda tixereta
 De la Atropos sangrienta,
 Como de el Aquilón furia violenta
 La flor tierna derriua,
 Para que todo muera, y nada viua,
 Por que es inexorable ley de el hado,
 Que espire, y muera todo lo criado.

AN.

ANTISTROPHE I.

De 16. versos

A Si tu Gloriosísimo Monarcha,
 Del terreno Español, del Orbe Hiberio,
 Cuyo famoso Imperio,
 Los terminos de él Sol dichofo abarca,
 De la atreuida Parca,
 Yncrito yaces, si fatal tropheo,
 Descansan tus cenizas
 En el sagrado Marmol, que eternizas,
 Mas no murió tu Gloria,
 Que á la posteridad, á la memoria
 De los siglos se guarda,
 Por que en las almas, y en los pechos arda
 De tantos Españoles,
 Que amantes de tu Cielo Girasoles
 En la flamante, y Celestial Esphera,
 Siguen la luz, que luzes reberbera.

EPODO I.

De 21. versos

T Val Belga, que reuelde en poca tierra,
 Hurtada al Ponto, á tu dominio hurtada,
 Que tirano haze guerra

Ddd 2

De

De oposicion aleuc fomentada,
 Domaste la ceruiz, el cuello altiuo,
 Y tus fuertes Leones
 Arbolaron los inclitos Pendones,
 En las Almenas, que el Flamenco suelo
 Contiene defendidas de su yelo,
 Siendo el cristal de el Mosa fugitiuo
 Espejo limpio, y viuo,
 En cuya luna blanca,
 Las clines se peinò, se mirò el anca,
 El Bridon Beticano,
 Y El Capitan con el Arnes lozano,
 La Gola se enlazò bien preuenido,
 Mirandò el Ielmo en el Cristal lucido,
 Mas ay Fortuna impiã,
 Llegò à tu Magestad el postrer dia,
 Y para nuestros daños,
 Ya Sellan estos Marmoles tus años.

STROPHE II.

De 16. versos.

TV en los Abriles verdes, y floridos,
 Pisaste, ò Rey la Gadicana orilla,
 Do tanta inquieta quilla,
 Y leños de el Britano conducidos

Con

Con miseros gemidos,
Baxando hastalos Reynos de el Espanto,
Embiaste à Charonte,
Ondas negras nadando al Phlegetonte,
Y oyeron tanto grito
Las Furias en el margen de el Cocyto,
Quedando en escarmiento
De su temeridad, y atreuimiento,
Venciste con tu Espada,
La soberuia arrogante de su armada,
Y las reliquias recogió nauales,
El Tamesis, en liquidos cristales.

ANTISROPHE II.

De 16. versos.

P Or ti sagrado, y valeroso Alcides,
Que la Esphera de el Sol en ombro tiene,
La eleuada Pyrene
Es atalaya de Francesas lides,
Con quien tus fuerzas mides,
Y armado de la Pica, y la Coraza,
Presumió la victoria.
Mas fue suyo el baldon, tuya la Gloria,
Digalo Tarragona,
Cuyo valor la fama le pregoná.

Y Le-

Y Lerida Sitiada,
 En cuya bien sangrienta retirada,
 A las Francesas plumas
 Tumba fueron del Segre las espumas,
 Y quente Barcelona tanta hazaña,
 De cadaueres llena su campaña.

EPODO II.

De 21. versos.

P Or ti la Religion, y fee sagrada,
 Cuya columna fuiste (ò, loue Hispano)
 Se adora venerada
 En el gran Consistorio Vaticano,
 Por ti està adelantada, y asistida
 De la Aurora mas pura
 La Concepcion, que estenta se asegura
 De la culpa de Adam Padre primero,
 Aun que brame el Trifauce Cancerueto,
 Por ti luzes dispensa en tu Emispherio.
 El arcano Misterio,
 Y el que rige la Barca
 De Pedro, en Solio mucho Imperio abarca.
 Mirando siete Montes,
 Dominar en diuersos Horizontes,
 Fuiste Iusto, Clemente, Alto, Diuino,
 Y fuè

Y fuè el Sol tu vasallo cristalino,
 Tocando tus Banderas,
 Del Marañon las Barbaras Riberas.
 Mas ay dolor tirano,
 Que aun que diuino, pareciste humano.

AVN SVSESO TRAXICO.

CANCION FVNEBRE.

O Tu Euterpe, que el funesto accento
 Alientas de mis voces destempladas,
 Para cantar las traxicas memorias
 De aquel Heroe infeliz, cuyo sangriento
 Golpe, sienten las peñas eleuadas,
 Y que en bronces grauaron las Historias,
 Pues veneradas glorias
 Se truecan oy en llanto,
 Numeros da à mi canto,
 Para que al son de mi Zampona triste,
 Llore la pena por quien luto viste
 El Alma, à quien encubre negro manto,
 Sientan los Riscos, llorelo el Orontes,
 Repitanlo en sus Ecos estos montes.
 Aquel en quien las inclitas proezas,
 De tantos ascendientes generosos,
 Vieron los Orbes en su pecho vnidas,

Aña-

Añadiendo al blason de sus grandezas,
 Los timbres que les daba gloriosos,
 Despojo es ya de aleues homicidas,
 Que executando heridas,
 Con su vida acabaron,
 Y la luz apagaron,
 Que ardiã en la Esphera de vno, y otro Polo,
 Las Nayades le lloren del Pactolo,
 Y quantos los sucesos escucharon,
 La lastimosa, y desdichada suerte
 De aquel, que à sido estrago de la muerte.
 Despierta de el letargo, de esse sueño
 Monstro de la Fortuna, que arrojado
 De la mayor altura al precipicio,
 En que te mira el peregrino ceño,
 De vil conspiracion, que rige osado
 Esse Abismo, esse Cahos, que tan propicio
 Te ofrece en sacrificio
 Su ardiente deuaneo,
 Y ya que de el Letheo,
 Surcaste los asombros no advertiste,
 Quan ciego en los peligros te pusiste,
 Pues confundes las causas de tu empleo,
 Suspende el paso, espera, aguarda, mira,
 Que por muerto en sus Ovas te retira.
 Ay de ti si es que ignoras el engaño,
 Que comutò la llama vorazmente,
 Con

Con la Apocripa luz de ardiente celo,
 Fatigando del Aspe horrible el daño,
 A vista de el rigor de otra Serpiente,
 Se alimentaua pertinaz desuelo,
 Y como el Dios de Delo
 Apercibiò la quexa,
 De sentirla no dexa,
 Viendo que al sacro Templo el rumbo errãte,
 De vn Semidios armaua lo arrogante,
 Conecco de vna voz, que mas le aquexa,
 Y el venciendo este fuego, el yelmo enlaza,
 Y en las Cicladas ya, su escudo embraza.

Ya de este incendio rebentò la hoguera,
 Funesta indignacion, à altibo estrago,
 Preuenido de Circe tan nociua,
 Que executò lo mismo que la altera,
 En cinco Rayos por el aire vago,
 Condensados de nube fugitiua,
 Quanto violenta actiua,
 Rompiendo velozmente
 El Solio transparente,
 Donde Phlegonte con ligero paso,
 En concurso de luzes viò el Ocaso,
 Que azelerò despues fatiga ardiente,
 Dexandò entre las sombras de este encanto,
 Mudo el dolor, como oprimido el llanto.
 Con esta confusion, con esta pena,

Eec

El

El misero gemido se amedranta,
 Resonando en el hueco de este Monte,
 La voz con que cantò cruel Hiena,
 De la injusta querrela que adelanta,
 Pues apagò la luz de este Orisonte,
 Y el tirano Creonte
 Armado de cautela,
 Sigue el curso que buela,
 Por la Region, que ya el Orion anima,
 Y aun que de su violencia le redima,
 El impetu inconstante que le ceta,
 No podra conseguir de este seguro,
 Que sea Atlante del sagrado muro.
 Del Barbaro cruela esquiaba rama,
 Lisonja fuè de su arrugada frente,
 Que ceñida de afectos se corona,
 Y el vulgo necio, que en sus eccos brama,
 Por que se afile el venenoso diente
 Contra los que su furia no perdona,
 Sus ruinas pregonan,
 Sus horrores fulmina,
 Quando se determina,
 A vestir de Mauorte el duro azero,
 Honor altiuo del layan primero,
 Que diò el ser à la fuerza que declina
 De su mayor grandeza, y ha borrado,
 Los timbres tan gloriosos que à heredado
 Quien

Quien ay que no soçobre si se adierte,
 El oculto teson, que de oprimido
 Rompiò los fueros, de su seruidumbre,
 Tiránizando su infelize suerte,
 El yugo, que el Amor tuuo adquirido,
 De Hercules en su excelsa pesadumbre,
 Por ley, ò por costumbre,
 Tantos siglos te adora,
 Quantos el muro agora
 Entalla, entre los Marmoles, que obftenta,
 Si no es, que a lucandor sirua de afrenta,
 El despojo, que inutil no mejora,
 Publicando el finzel de aquellos bronzes,
 Lo que ellos son, y lo que han sido entonces.
 Desgreñado el copete de aquel Risco,
 Con formidables señas se lamenta
 A la Deidad de Iupiter, que rige
 El omenaje fiel de este obelisco,
 Tosca Mansion de vn Fauno, que sustenta,
 La grauedad del peso en quien erige
 Vn Clearcho, que aflige,
 Con robusta fiereza,
 De el Monte la braueza,
 Del llano la enroscada Fuente pura,
 Primer risa del Sol, que ardiendo jura,
 No alimentar de vn tronco la rudeza,
 Ni bosquejar de Flora los primores,

Ecc 2.

Bre-

Breue esplendor de sus luzidas flores.
 Secò el ardor la vega mas florida,
 Que bordò con matizes Amaltea,
 Vsurpandò al Clauel Rey de este Prado
 Quanto en este Pensil pompa lucida,
 Cortò segur Villana en la pelea,
 Anuncio triste à su infeliz estado,
 Con nuebo Harpon dorado,
 La floresta guarneze,
 Y el Exercito ofrece
 Guardar de estos Castillos las Almenas,
 Que à duraciones suyas nace apenas
 La rebelde impresion, quando amanece
 Otro Alcides, en quien mirò el desuelo,
 Las Espheras correr del quarto Cielo.
 Ceñido el Campo todo el passo cierra,
 Y armado de valor por lo fragoso,
 Discurre su intrincado laberinto,
 Examinando la vecina tierra,
 Apellidaua el nombre mas glorioso,
 Que el Bruto reconoze aun sin instinto,
 Y en termino suçinto,
 El Titan mal seguro
 Dexò el patricio muro,
 Pastando al belicoso clima donde,
 El orgulloso aliento corresponde
 Con la rudeza de vn escollo duro,

Seña

Señal trágica al fin de su ruina,
 Que por nueva en el Orbe es peregrina.
 Si la ambición originò este daño,
 Lástima cause a su mayor grandeza,
 El que mira oprimido su decoro,
 Aprendiendo en el propio desengaño,
 Ya negado el asilo à su braueza,
 Tan prometido en aquel siglo de Oro,
 Todo fuè horror, y lloro,
 Ansa, y desasosiego,
 Porque voraz el fuego,
 La altiva Trova conuertió en ceniza,
 Padron, que fantasias eterniza,
 Pues infano, feroz, infausto, y ciego
 Arrebatado de tenaz locura,
 Fuè Nembrot de su vana arquitectura.
 No à de passar la presunción altiva,
 A las soberanias de insolente,
 Manchando de esta Creta los blasones,
 Quando su afecto natural estriba,
 En el que ofrece culto reuerente
 Al Júpiter, que es Rey de estas Regiones,
 Y sus grandes Campeones,
 Que en sus huestes militan,
 Con lealdad solicitan,
 Deuanecer la sombra tenebrosa,
 Que ajet Iazmin, el Aleli, y la Rosa,
 Cuyo

Cuyo puro candor fieros le quitan,
 El maligno vapor, y exhalaciones,
 De negras nubes, pardos Oriones.
 La inuirl saña ya el deliquio siente,
 Y del angrada la ceruiz humilla,
 Al que de sus tropheos generosos,
 Hizo Palas en Aras permanente,
 Templo de peregrina marauilla,
 Grauando en duros Iaspes los famosos
 Hechos, y prodigiosos,
 Con que va conquistando
 Esta Selua, y dexando
 Libre la vega del Pastor de Admeto,
 Que imperiosa à la voz de su precepto,
 Va los Canes ferozes ahuiendo,
 Y hasta el Argos celante en su retiro,
 Naufragaua en el vltimo suspiro.
 Fatigando los Climas estrangeros,
 Discurren los Centauros las Regiones
 Mas remoras, que Oroscopos fatales,
 Les influyen aspectos tan seueros,
 Quanto admiran las Barbaras naciones,
 Mas lleuados de impulsos desiguales,
 Bueluen para sus males,
 Pisando la ribera,
 Que, de esta Thetis era
 Marjen de plata, y ya funesta cuna,

Pues

Pues su natiuo aluèrgue, ò su fortuna
 Los trujo à su destino, porque fuera
 No peligrar en el raro portentoso,
 Y en su crueldad hallaron fin sangriento.
 Desuaneciose toda la cautela,
 Al tiempo, que intentaua su ardimiento,
 Ser de esta Esphera fragua de Vulcano,
 O niebla de la luz, que mas la cела,
 Però luchando en el postrer acento,
 Despojos son de vengatiua mano,
 Que impulso soberano
 Dispuso tanta herida,
 Y solo dexò vida
 Al Iayan (que rendidas sus fierezas)
 Como de otro Gerion las tres cabeças,
 Ya està la suya à ellas tan vnida,
 Que su palido horror desde essa Almena,
 Publica al Mundo, estrago, assombro, y pena.
 Cancion, si vna ruina suè tu canto,
 Muda eloquencia oy, serà tu llanto,
 Cifrando en breue rasgo estas memorias,
 Para que en sus Anales las Historias,
 Digan con el sentir de mis deseos,
 Venciendo assombros, conseguì tropheos.



ALA

A LA TEMPRANA, Y ARREBATADA
*muerte de el Principe Don Balthasar de las Espa-
 ñas en los mas floridos años de su edad de bajo
 de el nombre de Balthino.*

E G L O G A.

*Albano.**Meliso.**Almonte.*

A L B A N O.

N Ayades, que al caudal de el claro Tejo,
 Perlas le dais en su humida corriente,
 Siruiendos su cristal de limpio espejo,
 En que adornais la esclarecida frente,
 Con cuyo lucidísimo reflejo,
 Las Auroras prestais al Oriente,
 Desde esse Albergue claro, y cristalino,
 Llorad la muerte infausta de Balthino.

M E L I S O.

Llorad la muerte infausta de Balthino;
 Nereidas sacras, cultas, y sonoras,
 Desgreñad el cabello de Oro fino,
 Y arrojad las Almejas burladoras
 Culpad la fuerça dura de el destino,
 Que assi arrebatada las primeras horas,
 Los

Los Cielos infamad, y las Estrellas
Que así han borrado sus primeras huellas

A L M O N T E.

Que así han borrado sus primeras huellas
Los duros Astros, sienten estos Montes,
Que al recibir del Sol las luzes bellas,
Bañan en rocicler los Orizontes,
Tu gran Planeta que los Orbes sellas,
Mirandote en las ondas de el Orontes,
Llora su muerte, y con ligero paso,
Dilo al Oriente, quentalo al Ocaso.

A L B A N O.

Dilo al Oriente, quentalo al Ocaso
Heroica fama en animada trompa,
Lloren las doctas Nimphas de el Parnaso,
Temprana muerte con infausta pompa,
Numeros den al tierno Garcilaso
Para que en voces dolorosas rompa,
Y con vocales ondas Amebeas,
Lloren tristes su muerte las Napeas.

M E L I S O.

Lloren tristes su muerte las Napeas,
Y llorenla tambien las Amadrias,

Vnas, y otras Deidades nunca feas,
 Honor del bosque, y de las aguas frias,
 Llegue hasta las Regiones Nabatheas
 Su triste planto, al paso de los dias,
 Rompan el pecho en llanto do!otido,
 Siendo su empeño el misero gemido.

A L M O N T E.

Siendo su empeño el misero gemido,
 La Hesperia Sacra se desaga en llanto,
 Sienta Castilla tanto bien perdido,
 Y sus Montes destrozo, sientan tanto,
 No de otra suerte, que vn clauel partido,
 Quedò Balthino con horror, y espanto,
 Digan los Ecos, que el Amor preuino,
 Montes de Hesperia, ya murió Balthino.

A L B A N O.

Montes de Hesperia, ya murió Balthino,
 Adonis Español, Garzon mas bello,
 Que viò el Sol en su Solio christalino,
 Y à quien de rayos le bordò el cabello,
 Faltò su luz en medio del camino,
 Rindiendo à Clotho el soberano cuello,
 La luz, ò Montes de la quarta Esphera,
 Muriò en su bella, y dulce Primavera.

ME-

M E L I S O.

Murió en su bella, y dulce Primavera,
Aquel Clauel Real, que en los pensiles
Mas floridos del Tajo, y su r.bera,
Fuè cuydado de Mayos, y de Abriles,
Y delicia del Alua tambien era,
Que à su labio purpureos dió perfiles,
Quando à los golpes de segur villana,
Perdió la vida en Magestad temprana-

A L M O N T E.

Perdió la vida en Magestad temprana,
Aquel hijo adoptiuo de Mauorte,
Aquel que en el albor de su mañana,
A las Armas de España fuè conorte,
El que en su juventud tierna, y lozana,
Pauor era al Leuante, miedo al Norte,
El que ya Coronado de Blasones,
En Bisancio pusiera sus pendones.

A L B A N O.

En Bisancio pusiera sus pendones,
Y el Tigris le bebiera en su celada,
Abriendo con sus inclitos Leones,
Puertas al Ganges, y su ardiente espada,
Las Campañas pisaran sus Bridones,

Eff 2

De

De la torrida Zona hasta la clada,
Siendo de su baston que temió el Moro,
Vassallo el Sol por sus caminos de Oro.

M E L I S O

Vassallo el Sol por sus caminos de Oro,
Con voces dolorosas, y lamentos,
Llevarà con funesto eterno lloro,
Lagrimas por los ayres, y los vientos,
Vosotros Diosas del Aonio choro,
Los traxicos templad oy Instrumentos,
Y en voz doliente, en tono destemplado,
Llorad, llorad su fin arrebatado.

A L M O N T E

Llorad, llorad su fin arrebatado,
De el claro Tajo rusticos Pastores
Pues su perdida fiente hasta el ganado,
Y las lagrimas pace en vez de flores,
Pasmada està la Fuente, mustio el Prado,
Ajados de la Selua los candores,
Pomona està sin vida, y lastimera,
El Aue gime, y quexase la Fiera.

A L B A N O

El Aue gime, y quexase la Fiera,
Oluidando vna el nido, otra la gruta,

Fati-

Fatiga vna à bramidos la ribera,
 Y otra en el arbol su discante enluta,
 Sordo està el ayre, muda està la Esphera,
 Clama la tierra en su Esmeralda bruta,
 Y hasta los Rios entre sus Raudales,
 Se lamentan con voces de cristales.

M E L I S O.

Se lamentan con voces de cristales,
 Guadarrama, el Moncayo, y Pirineo,
 Derramando por lagrimas corales,
 Hasta las verdes cumbres del Pango
 Enluradas las luzes Celestiales,
 Lugubres las dispenfa el Didimeo,
 Todos llorando están con voces graues
 Montes, Rios, Peñascos, Fieras, Aues.

A L M O N T E.

Montes, Rios, Peñascos, Fieras, Aues,
 Todos dezid entre los Chopos secos,
 En funestos acentos, si suaves,
 Repetidos de Montes en los huecos,
 Ya el Adonis murió, bien es le alabes,
 O tu Euterpe diuina en tiernos ecos,
 Y en sus exequias (ò Español Pactolo)
 Los dos Orbes seran su Mauscolo.

Los

Los dos Orbes seràn su Mausoleo,
 El Cielo su docel, y las Eitrellas
 Que tachonan lucidas esse Polo,
 Siruiendole à la noche de centellas
 Sus Blandones seràn; su tumba Apolo,
 Sus Hymnos, y Epicedios las querellas,
 Y seruiràn al Tumulo, y Altares,
 De llantos, y de lagrimas los Mares.

*A LA MVERTE DE EL PASTOR
 ANFRISO.*

EGLOGA.

Thefalo

Pestano.

Danteo.

P E S T A N O.

SI es que à los Riscos muève mi lamento,
 Heridos del dolor que lloro, y canto,
 Y en rustica armonia el Instrumento,
 Ablandare las peñas con mi llanto,
 Ya que parados esos Paralelos,
 Con sombras visten su estrellado manto,
 Escuchen pues funestos desconfuelos,
 Que de el Alma se salen à los ojos.

204.

Pro-

Pronunciando la voz, ay pena, ay Cielos
Los que al Amor dulcissimos despojos.
Rindiò à su Aljaua el infeliz Anfriso,
Resuene el Ecco entre celages rojos,
Y esse cristal en que se viò Narciso,
Sienta este golpe entre asperos abrojos,
Sientan su ausencia, Fuentes, Aues, Flores.
Pues muriò amando, el que adorando quiso
Perder la vida en fe de sus ardores,
Diga mi Albogue, que fineza tanta,
Exemplo fuè de rusticos Pastores,
Mas con lugubre acento lo adelanta
La Lira de Thesalo, y de Danteo,
Que el vno llora, quando el otro canta.

T H E S A L O.

Agora Amor, que tus triumphos veo,
En el que acreditò tus tiranias,
Cantarè de tus armas el tropheo.

D A N T E O

Yo llorarè de essas cenizas frias,
Las ofrendas, que han dado à tus Altares,
Por inmortal memoria de los dias.

THE-

T H E S A L O.

Con destemplada Lira
 Piadoso ofrezco víctimas del Alma
 A su llorosa Pira,
 Que entre suspiros, y lamentos calma,
 Pero suspenda el canto,
 Quien solo al sentimiento auiva el llanto:

D A N T E O.

Dantisa de este Monte,
 Lisonja muda de esta Selua hermosa,
 Claro, y bello Orizonte,
 Que el Nacar pules del Clauel, y Rosa
 Donde està tu cuydado,
 Si en Anfriso le ves mustio, y ajado.

T H E S A L O,

Adorando essa ingrata,
 De estos Campos diuina Labradora,
 Muriò, que su fe grata,
 Menos que con morir no la mejora,
 Yen fineza tan noble,
 El Risco siente, y se desoja el Roble.

DAN

D A N T E O

Sus verdes Primaveraes,
Fueron del Aquilon ricos despojos,
Bien lo sienten las Fieras,
Ya lo lloran las Aues, ya mis ojos
En humedas corrientes,
Ya lo dizen las Flores, y las Fuentes.

T H E S A L O.

Aquel que en esta Vega,
Apacentò tristezas, y cuydados,
Que tuuo el Alma ciega,
Fiando à las Montañas sus ganados,
Sin tener mas empleo,
Que el amar, que el arder, que su deseo.

D A N T E O

De los yerros mas duros,
Forjò el Rapaz las flechas venenosas,
Y sus afectos puros,
Rindieron à su Templo las preciosas
Reliquias de su pecho,
Que en cenizas le tiene, ya desecho.

T H E S A L O.

O como en sombra vana,
 Y en polvo leue queda reduzido,
 El que con pompa yvana,
 Rayos prestaua al Sol recién nacido,
 Y en tan aceruo caso,
 Llore el Aurora, y sienta tanto Ocaso.

D A N T E O.

Admiren los Pastores,
 Y quantos en la Aldea estan amando,
 Las penas, los rigores,
 Que padeciò de fino, el que adorando
 Acabò tiernamente,
 Sean sus exequias el dolor presente...

T H E S A L O.

En congoja tan triste;
 En este sauce quede el Instrumento,
 Quien el llanto resiste,
 Quien no se entrega todo al sentimiento,
 Viendo su amarga suerte,
 Fatal anuncio à su temprana muerte.

DAN-

D A N T E O.

Ya Pestano el que ardia,
En viuas llamas es mortal despojo.

P E S T A N O;

Danteo, y su ofadia,
A sido de vna flecha elado arrojio.

T H E S A L O.

Y en este Sitio ameno
Perdiò la vida, do beuiò el veneno,

P E S T A N O.

Lastimas son, las que contempla el Prado
En su Redil, y en su pagiza Choza,
Ay fortuna, ay rigor, ay triste Hado?
Ay del Amor cruel, quanto destroza,
Quanto rinde su Arpon tirano, y fiero,
Aquel que mas le figue, mas folloza,
Y al fin muere con Hado tan seuero.

D A N T E O.

Digalo aquel, que duro Marmol sella,
Ggg 2

Ga-

Galan Pastor, y rico ganadero,
 Assumpto desgraciado à mi querella,
 Mas quiero suspender el triste canto,
 Viendo marchita Flor que fuè tan bella.

T H E S A L O.

Y yo, que estas memorias nunca olvido,
 Sustituyrè à los ojos nuevo llanto,
 Y dirè, que el Amor tirano ha sido,
 Y que su nombre causa orror, y espanto.

P E S T A N O.

Si Anfriso blanco fuè de sus rigores,
 Ya queda en esta Pira reduzido
 En poluo feue, por morir de Amores,
 Mas nunca muere, quien tan fino ha sido.

A VNA DAMA QUE LE MATARON
à su Galan.

D E C I M A S.

NISE donde estan tus glorias,
 Que viues con tal tristeza,
 Es marchitar tu belleza,
 O es combate de memorias,
 Si desdichas tan notorias,

Ha-

Hallan centro en su fe pura,
 Mire el Sol de tu hermosura,
 Que se opone à muchos daños,
 Porque la flor de tus años
 Con este incendio se apura.

Es operacion del fusto,
 O es fineza de tu Amor,
 Tener tan viuo el dolor,
 A las excquias de vn gusto,
 Buscar violento el disgusto,
 Quien vió precipicio ygal,
 Ya de inmortal, a mortal,
 Traduxo su infeliz suerte,
 Pues à costa de vna muerte,
 Fuè su ardimiento fatal.

Dexa Nise de llorar,
 Esse despojo, que admiras,
 Porque no pueden las yras
 Tanta alteza abandonar,
 Si vida pudo quitar,
 Rayo de Plomo violento,
 No logre del vencimiento,
 La crueldad en esta herida,
 Ser de la tuya homicida,
 Conto la fuya escarmiento.

Mas quien te ve padecer,
 Sin duda, que ha de dezir,

Que

Que tu Amor sabe sentir,
 Lo que llegó à merecer,
 Llorar, suspirar, arder,
 Es fineza en quien adora,
 Lloro hermosa Nise llora
 Dale rienda à tu passion,
 Que muerto el dulce Endimion,
 Llorò Perlas el Aurora.

A LA FABVLA DE VENVS, Y ADONIS

R O M A N C E.

A Quel milagro de Chipre,
 En cuyo verde distrito,
 Reyna la aclamaron mudos,
 Y la juraron los soberuios Riscos,
 Deydad en cuyos Altares,
 Victimas, y sacrificios,
 Votaron dichosamente,
 Ya el propio, ya el extraño, y peregrino.
 Venus hija de la espuma,
 Madre feliz de Cupido,
 Cuyo Imperio dilatado,
 Es soberano Imperio de los siglos.
 Aquella cuya belleza,
 En la Palestra ha vencido,

De

De Iuno, y Palas en Ida,
Los mas hermosos de beldad prodigios.
La que aprisionò las Almas,
Yal brauo Planeta quinto,
Desentazaua la Gola,
Y el Yelmo Militar de Azero limpio.
Ya à lagrimas baña el suelo,
El ayre ocupa à suspiros,
Fatigando la Floresta,
Aquel hermoso, si fatal peligro.
No las delicias de Papho,
No las frescuras de Egnido,
Son à sus ansias remedio,
Ni à sus cuydados fofegado aliuio.
No ya la cerulea Concha,
En los cristales Marinos,
Le agrada, blanca Carroza,
Con los Cisnes sonoros del Caystro.
Huye del sacro Cytheron,
Las Estancias, y Obeliscos,
Y dela Griega Amatusia,
Le cansan los floridos Laberinthos.
Solloços, y ansias mortales,
Ocupan su pecho aliuo,
Queexas derramando tristes,
Contra el rigor de su adorado hijo.
Hijo que los Priuilegios,

Na-

Naturales à rompido,
 Atropellando su Aljaua,
 Los Maternales ay de mi cariños.
 Ha traydor le dize Venus,
 Ha Cipriota atreuido,
 Que assi las leyes traspasas
 Contra el respecto del Amor preciso.
 Tus Viras Rapaz me han muerto,
 Tus Harpones mehan rendido,
 Para ti defensa mucha,
 Y para mi crueles Basiliscos.
 Yo de la beldad de Adonis,
 Amante rendida viuo,
 Clisic à sus hermosos ojos,
 Pendiente de sus rayos, y su arbitrio.
 Ay Adonis el mas bello
 Garzon, que Nimphas han visto.
 Oya los Bosques habiten,
 O moren las estancias de los Rios.
 Amante Venus te busca,
 Venus, que con dulce hechiso,
 Es racional Mariposa
 De vna luz, cuya llama ronda à giros.
 Ven al Monte ayroso Iouen,
 Seràs en su sitio vmbrio,
 Hypolito con las Fieras,
 Y con las fuentes celestial Narciso.

Di-

Dixo, y empuñando el Arco
 Que teme el azul Zafiro,
 Vagando el cabello en ondas,
 Diò al ayre sus dorados bellos rizos,
 Siguiò la Selua frondosa,
 Y Adonis hizo lo mismo,
 Galan Caçador buscando
 La Fiera, cuyos pies son Euro viuo.
 Discurriendo van la Selua,
 Sin perdonar sus designios,
 Ni la Gruta mas secreta,
 Ni de su Albergue el mas oculto Nicho.
 A la margen de vna Fuente,
 Se sentaron, y el bullicio,
 Perlas liquidas detata,
 Viendo los dos Amantes ya tan finos.
 Bucaro su mano hermosa,
 De cristales fugituios,
 Bebiò Venus, bebiò Adonis,
 Los neuados de plata desperdizios.
 No asì lasciua la Vid,
 Abraza el Olmo en raximos,
 Hojas enredando en ramas,
 Ramas, que Pabellon fueron florido.
 Reposaron dulcemente,
 Entre las flores dormidos,
 Y fueron su arrullo blando,

Hhh

El

El Zephiro, y Fabonio en su retiro.
 Esquadron volante entonces,
 De amorosos Cupidillos,
 Blandamente revolava,
 Blandos vertiendo del Amor cariños.
 Quando ay Cielos los despierta,
 Turbado el sueño el ruido
 De una Fiera, entre las ramas,
 Que fue para su vida cruel auiso.
 Iauali cerdoso esgrime,
 Las nauajas, ò colmillos,
 Espumas vertiendo blancas,
 Que mancharon del campo los Armiños.
 Maite fue quien cerdas viste,
 Que rabioso, y vengatiuo,
 De los desprecios de Venus,
 Satisfazer su injuria, y Celos quiso.
 Empuña el Venablo Adonis,
 Y errando valiente el tiro,
 Cruel la Fiera le enbiste,
 Y ensangrienta en su nieue sus colmillos.
 Reciuete la Esmeralda
 Bruta, en su regazo herido,
 Y Venus hierre à lamentos
 El Zafir Celestial del Cielo Impíreo.
 Rasga su candido pecho,
 Y aquellas trenzas que han sido,

Red

Red de Amantes coraçones,
 Desgreñadas se ven, y sin aliño.
 Espinado vn Rosal blanco,
 Hirio su pie cristalino,
 Y la flor candida entonzes,
 En sangre la conuierte su alarido.
 El vltimo aliento coxe,
 Del labio cardeno, y limpio,
 Quedando el Clauel mas bello,
 Mustio, y ajado, palido, y marchito.
 No de otra suerte el Arado,
 Tronchò el mas lozano Lirio,
 O segur villana corta
 La flor, que al alua le bebiò el rozio.
 Porque de su sangre señas.
 Quedassen para los siglos,
 En Amapolas transformada,
 La de Adonis, que corre en rojos hilos.
 De las Deydades se quera,
 En desconcertados gritos,
 Que assi à sus ansias quisieron
 Dar tan feuero, y tan cruel castigo.
 Ha ingratas dize la inuidia
 Vuestra, me à sido martyrio,
 Rompiendo el nudo à dos Almas,
 Por el medio de vn barbaro Vestigio.
 O nunca de el Sol los Rayos,

Hhh 2

Que

Que doran los Epicielos
 Os alumbren, si las fombas,
 Os pongan horroroso, y negro sitio.
 O nunca? y apenas Venus
 Esta voz llorosa dixo,
 Quando desmayada el campo
 La reciuò en amantes parasismos.
 Tu Euterpe diuino numen,
 Lloro en tu Pleçtro diuino,
 De Adonis la fatal muerte
 Resonando los ecos en el Pindo.
 Lagrimoso el Instrumento,
 En los funerales ritos,
 Cada cuerda sea vn lamento,
 Alternando los Choros el gemido.
 Digan Adonis las Liras,
 Y con los funebres Hymnos;
 Celebren tristes, y graues
 Sus exequias las Nueue de Dios Pithio.
 Y tu Acheronte, que nadas
 Ondas del negro Cocito,
 Da passo à Adonis difunto,
 Porque logre feliz campos Eliseos.

E N D E C H A S

LA Pastora mas linda,
 La Zagala mas bella

Que

Que gozaron los Montes.

Que tuvieron las Selvas.

La mas limpia Serrana,

La niña mas discreta,

Que adoraron los Mares,

Con víctimas de perlas.

La Doris de las aguas,

Gloria de las Napeas,

Flor del Cielo animada,

De los campos estrella

Saliendo ayer à caça,

Como otra Citherea,

Para dar vida al campo,

Como muerte à las Fieras.

Arco fatal sus ojos,

Bello Carcax sus cejas,

Harpones su cabello,

Suelto en doradas hebras.

De quien no viuiò libre,

Al golpe de sus flechas,

Ni el Garzon mas indocil,

Ni libertad mas terca.

Aquella de las Almas

Dulcissima cadena,

Argel de los sentidos,

Yman de las potencias.

Aquella ay Cielo ympiò,

Ve-

Venus del valle aquella,
 Que abandonò albedrios,
 despreciando finezas.
 Ya Pastores doliente,
 La mirò la Floresta,
 En palida retama,
 Trocada la Azucena.
 Ojos que fueron sombra
 Al quarto, ay Dios Planeta,
 Ya enlutadas sus luzes,
 Son sombra de su esfera.
 Las mexillas hermosas,
 Candidas, y sangrientas,
 Al cierzo de vn achaque,
 Ajaron primavera.
 Los ampos de su cuello,
 De Guadarrama afrenta,
 Desfatados en copos,
 Desmayaron la fuerza.
 Nise faltò, y perdieron
 Su candor la pureza,
 Su purpura, las Rosas,
 Sus luzes, las Estrellas.
 Está sin alma el campo,
 Sin vida la riuera,
 Mudo el Guilgero dulce,
 Sin tonos Philomena.

Suf-

Suspensos los Arroyos,
 Las fuentes lisonjeras
 Por los mas altos Riscos,
 De dolor se despeñan.

Todo es llanto Pastores,
 Todo luto, y tristeza,
 Todo clamor el Valle,
 Y lamentos la Sierra.

Llorad, llorad Zagales,
 En funebres Endechas,
 La muerte de mas vida,
 La vida menos muerta.

Sientanlo los escollos,
 Los peñascos lo sientan,
 Y en sus Grutas los ecos,
 Repitan la querella.

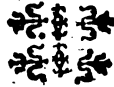
Murió Nise Pastores,
 Sus rayos, y sus trenzas,
 Despojos son altivo,
 De la Parca mas fiera.

Poned en su sepulcro,
 Entre lagrimas tiernas,
 Estas flores que el Notho,
 Por fuyas las respeta.



Suf-

Suspendiò El Tierno Canto,
 Lugubre Euterpe, Con Acento Ronco,
 El Instrumento Dando Aun Verde Trôco,
 Ynundado De Lagrimas, y Llanto.



POR hauer corrido las prensas no se ha podido colocar esta Cancion en el lugar que le tocaua.

A LA

A LA RENOVACION DEL
DE LA SANTA PRIMACIAL YGLEŒIA
DE LA SEO DE CALLER

Siendo ſu Arçobispo el Illuſt. y Reuerendiſs. Señor

DON PEDRO DE VICO

Dedicando à ſu culto eſta celebre Oſtrea.

CANCION.

ESTE que fuè cuydado à las edades
En cuya Arquitectura obrò el deſeò
Fatigas, que oſtentaron ſu grandeza,
Rayando luzes de ſerenidades,
Renueuos ſaca de primor, y Aſſeò,
Labrando Solio à la mayor Pureza,
Y à la mejor Belleza,
Que adora el Cielo, y que venera humano
El Paſtor ſoberano,
Timbre glorioſo à tan ardiente zelo,
Pues con noble deſuelo,
En eſta ſacra ceremonia pia,
Templo renueua à Dios, Nicho à Maria.
Si Pedro es piedra en quien afirma el Cielo
El peſo de Sus Orbes Celeſtiales,
Para que de ella Templo ſe eleuaſe,

Iii

Que

Que hasta el Impireo no parase el buelo,
 Surcando por esferas de cristales
 El sacrificio, que en su amor se obrase,
 Y humilde colocase,

La viua se conque rendido adora,
 Si Dios paga, y mejora,

Tanto el afecto de el que le edifica,
 Al que le redifica,

Que premio, y que corona ha de guardarle?
 Si es mas redificar, que edificarle.

Hermosa Planta, en perfeccion sacada,

Pues el Arte se escede en los primores,

Que animado el fincel, mudo respira,

Mas si es del gran Geobá casa, y morada,

Iusto es que entalle el Porfido labores,

Que eloquentes publiquen, quanto inspira

De Apolo dulce Lira,

Para que el Marmol grave los portentos

De tantos lucimientos,

Cediendo Phidias oy, y Praxicles

Lo que en estos Linteles

Admiran, y en sus Iaspes peregrinos,

Venerados en todo por diuinos.

Preciosa Caja, à tanto diuo Athleta,

Que en magestuoso Panteon se guarda,

Y en adorado culto artificiosa,

Triumphantes siempre de la Arriana Seta,

Por-

Porque vencida en sus hogueras arda,
 Haziendo Caller de esta misteriosa
 Emulacion gloriosa. **UOLIAO**
 Coronando su frente esos Erarios

De mil portentos varios, **UOLIAO**
 Denida Concha á Perla que estan bella
 Que con Rubi se Vella, **UOLIAO**
 Para esplendor de aquella altiva Claua,
 Sea su Otauá, marauilla, Otauá.

Cancion dented el buelo, **UOLIAO**

Que si pretendes remontarte al Cielo,
 Que en su dorada Esphera, **UOLIAO**
 Seria remouer con cantera, **UOLIAO**
 Baste la que ha trocado, **UOLIAO**
 Este renueuo que de el Sol lo ha sido, **UOLIAO**
 Y así por hijo cuyo, y por esclauo **UOLIAO**
 Quanto mas calló, quanto mas se cubo, **UOLIAO**



CALIOPE MYSA

CELEBRA ENCOMIOS DE INCLITOS

Héroes, que se la repido de verso y prosa, y al aciendo

su metrica armonia, y la experiencia de

SONETO. S.

- E**mpuña el Real Bastón Carlos D. I. 5.
- Carlos Inuicto, Carlos Soberano. 6.
- Generoso Luis, Sirio Sagrado. 6.
- Cristales arrollando al Occano. 7.
- En formidable humor se vió el Levante. 8.
- Aunque segundes fuiste Rey, primero. 8.
- Primorosa cultura de tu mano. 9.
- Tan docta, tan suaua, tu Armonia. 9.
- Prodigio vndoso admiracion de gentes. 10.
- Enbraça el fuerte escudo, ò gran Pelayo. 11.
- Esplendor generoso de S. Pula. 11.
- Celebren tus hazañas inmortales. 12.
- Que bien mächado está el heroico azero. 12.
- Si Aguila de Agustín Cisne es tu canto. 13.
- El Laurel que ganaron los Romanos. 14.
- Tu solo fuiste Rey, tu solo fuiste. 14.

Cer-

I N D I C E . I

Corò del Templo del Brifonte Iano.	15.
Vestido de Zodiacos flamantes.	16.
Solo fupifte despreciar riquezas.	16.
Tu origen, y tú Cuna fue Verona.	17.
Con la escala blafon de tu Apellido.	18.
Tantos blafones quantos veo ceñidos.	18.
Et libano tu fabrica desnuda.	19.
Arde en llama preciosa el Pirineo.	20.
De el pellico passaste à militares.	21.
Mejor que Roma el nombre merecifte.	21.
Sobre Tarifa, y su inclita muralla.	22.
Los libros dexa en tanto que mi Lira.	22.
Yerto en el lecho, muerto al sufrimiẽto.	23.
Quantos Reyes doblaron la rodilla.	24.
Gloria del Eliçon, que venerado.	24.
Del Aradò que manos consulares.	25.
Mas deue Roma à tu facundia sola.	26.
Viuas las tintas, mano si elegante.	26.
Tus tintas, tus colores, y pinze es.	27.
Huye Daphne cruelta Nunpha bella.	28.
Simbolo de Iusticia, (ò Gran Trajano)	28.
El que de Hierarquias asistido.	29.
Parthenope gloriosa fue tu Cuna.	30.
Tus hechos son, ò Alcides soberano.	30.
No en bronze, que cõlume el tiẽpo cano.	31.
Que vfano, que glorioso, que contento.	32.
Lloras Pedro despues de arrepentido.	32.

V N D I C E.

Llegaste à España atrauesando mares.	33.
O, gran Xauier, ò Apostol soberano.	34.
Rosa que en el pensil mas soberano.	34.
Salas Astro feliz luzero hermoso.	35.
Pelea el obstinado Gabaonita.	36.
Arrogante, soberbio, armado, y fuerte.	36.
Grande Cãpeon q; en tus fortunas puedes.	37.
La Esperia Monarquia coronada.	38.

O T A V A S.

De aquel prodigio de la Siria elada.	39.
--------------------------------------	-----

CANCIONES.

Este afecto q; rinde à essa grandeza.	73.
Rêdido, ò grã Thomas postro à tus plãtas.	76.

R O M A N C E S.

Bello prodigio del Cielo.	81.
Sus luzes defata el Sol.	83.
De la que es Virgen sin macula.	85.
Que cegaste Lucia.	86.
Pues de Francisco Xauier.	88.
O, gran Salvador mi Padre.	90.
Quien ingenioso Liceo.	93.
El Montaraz Adonis.	95.
Si entre mis afectos miro.	98.
Al rayar Theresa hermosa.	107.

VRA-

INDICE.

VRANIA MVSA II.

*Canta Amorosas influencias de los Astros desatadas
en numeros Harmonicos, y dulces metros.*

SONETOS.

Ha del Amor Sagrada Astrologia.	123.
Purpureos rocicleres de la Aurora.	124.
Conq; fumo, ò veneno, conq; encanto.	124.
A Daphne sigue Apolo enamorado.	125.
Regar vn coraçon empedernido.	126.
Lisi, mi Amor no tiene otro cuydado.	126.
Amor dulce prision de los sentidos.	127.
Es Deydad el Amor peligro hermoso.	128.
Sigue de el Sol los abrasados passos.	128.
Sobre vn Marmol de Pario, y su dureza.	129.
Ronda los passos de la Luna hermosa.	130.
Piedra compuesta de mortal veneno.	130.
En esta clara cristalina Fuente.	131.
Que oroscopo fatal, que estrella airada.	132.
Antes de ser costoso estu cimientto.	132.
Engañase quien dize que la ausencia.	133.
A vn bulto inanimado, vna hermosura.	134.
Rendir la vida al sacrificio breue.	134.
Dulce passion que en holocausto ofrece.	135.
Segui con passo errante mi porfia.	136.
Muda la voz, y mudos los sentidos.	136.

Ze-

I N D I C E.

Zelos q; al alma foys tan inmortales.	137.
Ce'ia si he de mirar tu cara hermosa.	138.
Espero vn bien q; aliue vn sentimiento.	138.
Hecho de piedra soy, pues que no lloro.	139.
Ya que de Amor el dulce fiene si.	140.
Quantas vezes me rindo à la dolencia.	140.
Si à la Esphera de el Sol remonta el buelo.	141.
Contra vn rendido, Amor que solicita.	142.
Al alua vn Ruysenior sus queexas hora.	142.
A essa Selua, à esse Risco, à esse Mōraña.	143.
No ofende el rayo el culto reuerente.	144.
Buelue otra vez el rostro Fabio, y mira.	144.
Rinde de el Sol Rebeca la luz pura.	145.
Ceniciento el color, y dilatada.	145.
A los rayos de el Sol, y luz pura.	146.
Ni te puedo olvidar Anarda, ni.	147.
Gigante fuy del Mar fuerte, y valiente.	147.
En el sepulcro del diuino Orfeo.	148.
Que te ha hecho el cristal q; así le trata.	149.
La voluntad, y gusto de Tiberio.	149.
Si el Diaspero animala escultura.	150.
Acusado en el inclito Areopago.	151.
Al golpe de vn azero delicado.	151.
Cristales açotaua con christales.	152.
Las trauestras de la edad mejora.	153.
Atado en el Caucaço Prometheo.	153.
Llora, llera Rapaz siente la herida.	154.

Gi-

INDICE.

Gime el Cielo, furioso el Ponto brama.	155.
No es el morir aprisa desventura.	155.
Como Corcilla fugitiua herida.	156.

CANCIONES.

Montañas de Cerdeña estad atentas.	157.
Despues que vi de Anarda la belleza.	163.
Amargas soledades.	166.
O, fias quien pudrera.	168.
Basta la herida hermosa Cinthia mia.	170.
Clori si mi cuidado.	172.
Si quieres ser querida.	174.
No cantarè las glorias.	175.
Escucha de mis penas.	179.
Ciego viui mas ya con mas acuerdo.	181.
O, tu que en esse Monte.	183.
Ruge el Leon en la estacion ardiente.	185.
Manuela que pretendes.	191.
Oye hermosa homicida.	193.

MADRIGALES.

Gilguerillo si dexas-	195.
Lifida tus ojuelos.	195.
Dizes que Amor es niño, y yo lo creo.	191.

SILVA.

Junto à essa Pira Anarda do se encierra.	197.
--	------

kkk

OTA-

I N D I C E

O T A V A S.

De Anarda adoro el Cielo Soberano.	202.
Morir, y ser de tu rigor tropheo.	204.

D E C I M A S.

Clori tu hermosa boca.	205.
Nunca fuy mas venturoso.	206.
Emulacion prodigiosa.	207.
Fabio que de Celia adora.	208.
Amanos de Anarda ayer.	209.
La blanca la hermosa mano.	210.
Amor si tantos tropheos.	212.
Es Fabio en su adoracion.	214.
Ya de tu aljaua el rigor.	216.
Filida si tu belleza.	217.
Busco Fili en tu rigor.	219.
Valiente vn diestro pintor.	221.

Q V I N T I L L A S.

Al templo de tu hermosura.

R O M A N C E S.

Galan Almendro que intentas.	225.
De la hermosura de Lisi.	227.
Ya el Sol nuevos rayos viste.	228.
Nauccilla a que aspiras.	230.

No

INDICE

Nò cantes mas Ruyseñor.	232
Niña si quieres ventura.	234
Dexa Lucinda la causa.	236
Hermoso Gilguerillo.	238
Aquel Risco de Cristalo.	240
Ay que adolcece mi Amor.	241
Ciego pintan al Amor.	243
No toques la Gaita Gila.	244
Aquel galan Ruyseñor.	246
Por la falda de aquel Monte.	247
Suspiros sentid la pena.	249
Moradores de esta Selua.	250
Al arma, al arma Zagales.	253
De los ojos de Amarilis.	254
Sin velas, y sin remos.	255
De aquel cielo de Gelia.	257
Suspende Anarda el rigor.	258
Está hermosura Deydad.	260
Ausentose Matilde.	261
Rompa el dolor de mis penas.	264
Ya Montañas de Cendeña.	265
Quien duda Don Luis amigo.	266
En vano Amor solieitas.	268
Ahor si tu Monarquia.	270
Quien de felis no le admira.	272
Partiò ayer tarde Lucia.	273
Despues, que de esse Monte.	275

I N D I C E.

Por las ausencias de Lauso.	277.
Cisne que mueres cantando.	278.
Pues son de cera las alas.	280.
La mas hermosa Aldeana.	281.
Di Vexecio que has pensado.	283.
Clori si llega à deucerte.	285.
Vnã Zagaleja.	287.
No te fies Clauela.	288.
Tirano imposible.	290.
Lisi obediente confagro.	292.
Atreuido pensamiento.	295.
Bella Deydad de estas Seluas.	297.
Entte el rigor que anima.	298.
Mal repetida es tu quexa.	299.
Fauor Filida hermosa.	301.
O, quiera Cinthia querer.	302.
Zagala hermosa del Tajo.	303.
Zelos me pide Gerarda.	305.
Diuino imposible.	306.
Pastorcilla hermosa.	308.
Ya Lisi de nuestro Amor.	310.
Pensamiento altiuo mio.	312.
En el Argel de vnos ojos.	314.
Nise si el alma rendi.	316.
Despues de fiesta de Reyes.	318.
Hermosa Iacinta.	320.
Amor porque me lleuas.	322.

Ado-

INDICE.

Adorada hermosura.	323.
Serrana de estos Montes.	325.

REDONDILLAS.

Oy en esta soledad.	328.
Dime Anarda quien pretende.	330.
No temo ningun tormento.	332.

L O A.

Ha de la Ciudad de Phocis.	334.
----------------------------	------

EVTERPE. MVSA III.

*Canta Epicedios lugubres, y metros amebos
repetidos en choros traxicos.*

ESTO ES

Epitaphios, funebres loores, y funerales pōpas,
en celebracion delas virtudes, y proezas glori-
ofas de Varones grandes, y claros.

SONETOS.

Mustia a los soplos de Aquilon fevero.	361.
Rompa los axes del celeste muro.	362.
En tumba de Coluros, y Zaphiros.	362.
Mas duro eres q; el Marmol fino lloras.	363.
Si el Hébro en su corriente caudaloso.	364.

De

INDICE

De quien no fuè capaz toda la tierra.	364.
Este que admiras funeral encanto.	365.
Gante tu Augusta fuè primera Cuna.	366.
Mira vn exemplo de la vida humana.	366.
El rayo no se atreue à lo Sagrado.	367.
Rayo de Libia, affombro pauroso.	367.
Triunpho fuè de tu braço, y de tu espada.	368.
Este Castillo que admiraron fuerte.	369.
Esta Luna que vimos tan crecida.	369.
Tente mano aleuosa, y fementida.	370.
Ha traydores, ha aleues, ha tiranos?	371.
Godo infeliz, Rodrigo delgraciado.	371.
O, fuerza del Amor, y la fineza.	372.
Que hazes traydor, assi la se profanas.	373.
Junto al morat al sitio destinado.	373.
Que hazes Cleopatra, Sol de Alexandria.	374.
Candidos los Iazmines, y las Rosas.	375.
Guarda este Marmol Pario en su escultura.	375.
Tu la mataste Amor, tu la mataste.	376.
Que bien entre el Arnes, y Yelmo duro.	377.
Desprecio no, recelo ser deuiera.	377.
Que lagrimas, que voces, que lamentos.	378.
Descansa en este Marmol yerto, y frio.	379.
Si en el mudo silencio, fien la ombra.	379.
Guarda este bien labrado monumento.	380.
No apremies dura y inexorable losa.	381.
No he de llorar por mas q; te contemplo.	381.

Pe-

INDICE.

Peregrino si el Porfido no llora.	3
Phenix de el Sol, feliz parto de el dia.	383.
El Lirio Real que en el pensil hermoso.	384.
No toques esta piedra pasajero.	385.
Encierra este Mosaico monumento.	385.
Muerto jace el Amor muerta la vida.	385.
Escollo a los embates de Cupido.	386.
Aquella rabia del Amor ardiente.	386.
Risueña entre las guijas los Cristales.	387.
Recto Licurgo, y Numa justiciero.	388.
Aqui jace Crespi, Pino crecido.	389.
No fuysteis de la edad Scipiones.	389.
Illustre Antagonista de la fe.	390.
Si al Sepulcro le deues la memoria.	391.
Esta inscripcion es tanto Marmol graua.	391.
No es muerte, prision si de la hermosura.	392.
Florinda soy, flor linda, y desgraciada.	393.
Dura el dolor aunque la flor no dura.	393.

E P I C E D I O S.

Llorad, ò Venus, y llorad Cupidos.	395.
Mira como te acercas Peregrino.	397.

E P I T A P H I O S.

El Rhin, el Danubio, y Mosá.	398.
Aquella noble parte.	398.
Si llora como deue tu terneza.	399.

CAN-

INDICE.

CANCION PINDARICA.

O, como triste suena, y horrorosa. 400.

CANCION FUNEBRE.

O, tu Euterpe, que el funesto accento. 405.

EGLOGAS.

Nayades, q; el caudal de el claro Tejo. 414.

Si es q; à los Riscos mueue mi lamento. 420.

DECIMAS.

Nise donde estan tus glorias. 426.

ROMANCE.

Aquel milagro de Chipre.

ENDECHAS.

La Pastora mas linda. 434.

CANCION.

Este que fuè cuydado à las edades. 439.



ace . . . ega .
 trincado, lee
 do, lee escriuit
 mimistos lee m...
 aufent, lee aufente
 v. 2. drifal, lee crist:
 Pag. 105. v. 6. heho

M Y S

Pag. 146. Son. 35. v. 13. mertes, lee
 37. v. 10. firuo, lee biuo. Y Son. 37. v. 1.
 Pag. 163. v. 3. lo lee la. P. 165. v. 10 felice
 r. 168.
 v. 10. alimenta, lee alimento. P. 176. v. 22. re coa . . . , lee ran-
 cores. P. 179. v. 17. fociego, lee fofiego. P. 182. v. 17. de lee
 de. P. 214. v. 3. triffesà lee triffefa. P. 216. v. 16. al lee el. Pag.
 217. v. 1. luzee lee fe luze. P. 218. v. 15. mi ojos lee mis ojos
 P. 223. v. 17. meriro, lee merito. P. 226. v. 8. repecto lee ref-
 pecto. P. 229. v. 15. bellas lee guellas. P. 233 v. 12. felice, lee
 felize. P. 234 v. 6 fu lee fu. P. 237 v. 1 fabe de lee fabe. P. 238.
 v. 10 ajece lee ajefe. Y v; 14 riza lee riza. P. 239 v. 13 del mar-
 fil lee de marfil. P. 243 v. 15. atende lee atiende. P. 244 v. 16
 la gala lee la Gayta. P. 255 v. 3. fortuna lee fortuna. P. 259 en-
 formedad lee enfermedad. P. 265 v. 22 tofco lee to'co. P. 282.
 v. 9. aprifione lee aprifiona. Y verf. 26. ningno lee ninguno.
 P. 289. v. 16. fauor lee furor, P. 294 v. 9. esplenderos lee ef-
 plendores, Pag. 320 . v. 7. epilago lee epilogo. Y v. 12 anun-
 çio lee anuncio. P. 330 v. 18. diuina lee diuina. P. 333. v. 6.
 hà lee à. P. 339 v. vlt. eftima lee eftimo. Pag. 339. v. 25 ha
 lee à. Pag. 342. v. vlt. pernenit lee preuenid.

MY₂

022
deivaneger.
v. 12. imortal
G. 434. v. 2.



Biblioteca
de Catalunya

Ada. C-RL7
CB. 1001249046

BIBLIOTECA DE CATALUNYA



1001249046



